

Bulletin Mensuel de l'Œuvre Monastique Russe
des Bénédictins en Belgique.

Tome V. Octobre-Décembre 1928. Nos 10-12.

Tome V. Octobre-Décembre 1928. N°s 10 - 12.

SOMMAIRE

Nihil obstat :
Amay, 10 novembris 1928.
DOM F. DE WYELS O. S. B.
Lib. cens.

Permis d'imprimer :
Namur, 12 novembris 1928.
J. CAWET, *vic. gén.*

IRÉNIKON

Tome V. Octobre-Décembre 1928. Nos 10-12.

I. ARTICLES.

Union et Conversions.

Le mouvement pour l'Union des Églises soulève des problèmes délicats et complexes d'une portée doctrinale et théologique considérable. Nous voudrions aborder ici certains d'entre eux et proposer à nos lecteurs quelques éléments de solution, sans prétendre les résoudre adéquatement.

* * *

L'appellation assez courante : UNION DES ÉGLISES, *est-elle admissible pour nous, catholiques* ?

Il y a ici un aspect positif et disciplinaire ; un aspect doctrinal ; un aspect conventionnel.

Envisageons successivement ces trois points.

Aspect positif.

1. Les questions de terminologie ont une grande importance en toute science, mais surtout dans le domaine de la doctrine et de la théologie. La fidélité à la terminologie traditionnelle et authentique est une garantie d'orthodoxie ; comme aussi le prurit de créer des formules nouvelles, ou de vider les termes anciens de leur signification consacrée est une disposition d'esprit dangereuse pour le théologien catholique. Il est inutile d'insister : l'histoire des hérésies en fait foi : il n'est pas de définitions dogmatiques et de condamnations doctrinales où l'Église n'ait dû dissiper les équivoques terminologiques et fixer les formules orthodoxes destinées à traduire authentiquement la foi catholique. C'est donc à tort qu'on écarterait dédaigneusement la question qui nous occupe sous prétexte qu'elle se ramène à une pure discussion verbale.

2. Tout magistère a donc incontestablement le droit de fixer le vrai sens des mots et d'en régler l'emploi ; de retenir ou de rejeter certaines expressions plus ou moins opportunes.

Bien plus, dans ce domaine ses décisions n'ont rien d'irréformable ; l'autorité pourra modifier son attitude et écarter aujourd'hui des termes et des formules qu'elle admettait et même utilisait hier. C'est que l'influence changeante des circonstances et des milieux est souveraine en ces matières : telles formules parfaitement recevables à telle époque, peuvent devenir équivoques et suspectes dans la suite par des abus et des commentaires inexacts. Quand les Pharisiens escortaient le Maître *ut caperent eum in sermone*, Jésus redoublait de prudence : il se faisait serpent avec les serpents.

3. L'usage exerce une telle influence sur la terminologie que des expressions étymologiquement plus exactes peuvent être écartées ; et d'autres, moins heureuses en elles-mêmes, finir par s'imposer. Dans l'histoire du développement du dogme, que de formules, susceptibles d'une excellente interprétation, ont été écartées à cause de l'usage abusif qui en avait été fait. Le phénomène contraire s'est également produit. Des considérations philologiques ne suffisent pas à trancher la question : l'usage consacré par l'autorité est souverain en ces matières.

4. Concrètement, pour l'emploi du terme : Union des Eglises, que faut-il penser au point de vue positif et disciplinaire, le seul qui nous occupe en ce moment ? a) L'autorité ecclésiastique n'a rien décrété jusqu'ici à ce sujet. Seulement depuis plusieurs années, depuis surtout que le souci du rapprochement préoccupe toutes les confessions chrétiennes et provoque des congrès internationaux comme ceux de Stockholm et de Lausanne, les Documents pontificaux, sans rien décréter de positif, semblent s'abstenir systématiquement de cette appellation. b) Anciennement l'usage était admis, même dans les documents officiels. Pour n'en citer qu'un exemple péremptoire, rappelons le Décret d'Union du Concile de Florence du 6 juillet 1439 : on y parle de la réconciliation de l'Eglise occidentale et de l'Eglise orientale ; de la *sanctissima et optatissima unio* qui va les réunir après plusieurs siècles de division...Jusque dans ces dernières années les écrivains ecclésiastiques emploient cette même terminologie

sans arrière-pensée et sans suspicion. c) Mais tout ceci ne préjuge pas la question, comme nous l'avons dit. L'actualité du problème dans toutes les confessions chrétiennes et l'acuité des divergences sur ces matières, l'interprétation possible dans un sens panchrétien peuvent rendre nécessaires des précisions terminologiques et provoquer des mesures disciplinaires légitimes. Si ces prévisions se réalisent, on ne pourra rien conclure contre l'orthodoxie de ceux qui, à l'exemple de l'Eglise elle-même, avaient usé de la liberté laissée précédemment. L'excellente revue « *L'Union des Eglises* » changera son titre mais n'aura pas à changer son programme ni ses idées.

Aspect doctrinal.

Etant sauf le côté disciplinaire, la légitimité de cette dénomination : Union des Eglises, peut être envisagée sous l'angle purement doctrinal : cette appellation sauvegarde-t-elle les exigences de la doctrine catholique ?

1. Il y a dans l'Eglise du Christ un double élément : l'élément divin, essentiel, constitutif, inamissible et inséparable de la vraie et unique Eglise ; et un élément humain historique, variable : la physionomie humaine de l'Eglise.

2. Parlons d'abord de l'élément divin : c'est l'aspect théologique de l'Eglise : Une seule et unique doctrine ; une économie sacramentelle identique ; un gouvernement hiérarchique universel ; telle est la triple unité essentielle qui exclut, par sa nature même, multiplicité et juxtaposition et qui constitue la parfaite unité de l'Eglise du Christ dans le triple lien essentiel de foi, de sacrements et de gouvernement.

Or pour nous catholiques, la primauté du Pontife romain telle qu'elle a été définie au Concile du Vatican, fait partie essentielle de cet élément divin inaliénable ; en d'autres termes, la vraie et unique Eglise est pour nous nécessairement romaine, c'est-à-dire en parfaite communion avec Pierre et ses successeurs romains : cette communion fait partie de l'élément divin de l'Eglise ; pour nous une Eglise séparée de l'Eglise romaine ne peut être l'Eglise du Christ.

On comprend dès lors que pour des catholiques, l'appellation : union des Eglises, semble peu conforme à cette doctrine essen-

tielle de l'unicité de l'Eglise du Christ et de sa communion nécessaire avec Pierre et ses successeurs.

Pareille dénomination semble plutôt suggérer l'idée des négociations entre sociétés religieuses également légitimes, au terme desquelles serait constituée une fédération très large des Eglises chrétiennes, un cartel basé sur la trêve des partis ; bref cette dénomination ne cache-t-elle pas perfidement l'erreur que Pie XI a appelée l'erreur du panchristianisme ? La considération suivante est de nature à dissiper cette crainte.

3. C'est que l'unique Eglise du Christ comporte également un élément humain, historique, variable. Les réalités divines et immuables de sa doctrine, de ses sacrements, de son gouvernement s'accommodent aux multiples variétés des types de culture, de civilisation, de mœurs, de traditions historiques. L'Eglise essentiellement une et indéfectible s'adapte à toutes les contingences où elle est appelée à se développer : c'est la méthode d'adaptation, aussi vieille que le christianisme et que la missiologie contemporaine applique si opportunément.

4. Il y a donc compatibilité parfaite entre d'une part cette unité essentielle et divinement instituée de l'Eglise du Christ, et d'autre part ces multiples variétés de la physionomie extérieure et historique de cette même Eglise. A côté de l'Unité de doctrine, de sacrements et de gouvernement suprême, on verra des Eglises très différentes de culte, de discipline, d'institutions, d'organisation.

Aussi de tout temps ces Eglises ont-elles été désignées par des dénominations différentes, qu'elles aient reconquis l'unité essentielle par le retour à la communion du Saint Siège ou qu'elles en soient séparées : Eglises latine, grecque, slave, etc... après comme avant la réconciliation désirée, il y aura dans ce sens plusieurs Eglises.

5. Il faut ajouter que conformément aux lois du langage humain, les hommes s'habituent à désigner les choses par les phénomènes les plus apparents, bien plus que par des propriétés transcendantes mais moins matérialisées. De ce chef l'emploi du mot Eglises au pluriel peut se justifier pleinement. La parfaite unité de l'Eglise du Christ *au point de vue théologique*, n'exclut nullement l'existence d'Eglises très différentes entre elles *au point de vue*

historique, à cause des multiples contingences auxquelles elles ont dû s'adapter.

Mais une institution unificatrice établie par le Christ domine, sans les effacer, toutes ces contingences ; toutes ces Eglises doivent être unies dans la communion avec le siège de Pierre ; c'est *l'union* indispensable et voulue par le Christ de *toutes les Eglises* ; en un mot c'est l'Union des Eglises.

Aspect conventionnel.

A défaut d'une disposition positive de l'autorité compétente, et étant saufs les principes doctrinaux que nous venons de rappeler, on peut comparer entre elles différentes appellations et convenir de leur sens.

Plusieurs formules sont mises en avant qui ont leurs inconvénients et leurs avantages.

Unité dans l'Eglise. Cette formule me paraît la moins heureuse. Car enfin l'Eglise du Christ est une, indéfectiblement une; cette unité théologique n'a pas été entamée par les schismes et les hérésies. Il n'y a donc pas lieu de créer un mouvement pour la restaurer. La vraie Eglise a conservé malgré ces amputations tous les éléments divins qui constituent sa parfaite unité : doctrine, sacrements, gouvernement.

On pourrait voir dans cette formule certaines complaisances pour la «théorie des branches» qui considère les différentes églises chrétiennes, y compris l'Eglise romaine, comme des tronçons d'une Eglise jadis une ; sectionnements qui se sont opérés par une culpabilité solidaire et qui ne peuvent retrouver l'unité perdue que par des concessions réciproques. Il faut reconnaître d'autre part que la formule est susceptible d'une interprétation meilleure et qui répond à la pensée de ceux qui l'ont proposée. L'unité perdue par les Eglises séparées ne peut se retrouver que dans l'adhésion à la vraie et unique Eglise; bref l'unité désirée ne se réalise que dans l'Eglise du Christ.

Unité des Eglises. Telle est la formule que le Congrès de Velehrad emploie de préférence. Elle corrige la formule habituelle, en substituant unité à union. Mais je doute que ce changement suffise. Pour notre part nous nous rallierions volontiers à cette formule : Elle n'est pas cependant irréprochable.

En pluralisant le mot Eglise, elle éveille les mêmes scrupules que nous signalions plus haut.

De plus, le mot unité a un sens radical en français, et désigne une fusion parfaite qui ne laisse subsister aucune différence. Nos Frères d'Orient entrevoient trop souvent le retour à l'unité comme le sacrifice des institutions, des rites et des traditions de leurs Eglises respectives qu'ils savent saintes et légitimes. Et l'Eglise romaine défend sévèrement, nous le savons, toute tentative de latinisation. La formule qui sert à désigner ce mouvement de retour ne peut donc laisser subsister à cet égard aucune équivoque.

Mouvement pour l'Unité chrétienne. C'est une formule très générale qui ne spécifie rien et évite de cette façon les difficultés que nous avons signalées dans les formules précédentes.

Mais précisément ce manque de contours précis la rend susceptible de multiples applications : le Congrès de Lausanne aurait pu l'adopter aussi bien qu'un organisme unioniste le plus fidèle à tous les principes catholiques. S'agit-il d'établir l'unité entre des sociétés religieuses organisées ou entre individus isolés ? Cette unité est-elle purement d'ordre moral, ou bien comporte-t-elle des rapports doctrinaux et juridiques ? Autant de questions que l'absence du substantif Eglise et l'emploi de l'adjectif chrétien laissent absolument à l'écart. On pourrait n'y voir qu'un appel à l'union adressé à tous ceux qui se réclament du nom chrétien : sans plus.

De plus, surtout dans les pays de religion mixte, l'adjectif chrétien désigne plutôt les organisations non catholiques : Eglises chrétiennes ; association chrétienne de la Jeunesse, etc... L'appellation restera dès lors ambiguë. Sous bénéfice de cette remarque, cette dénomination trop vague par elle-même peut recevoir par l'usage et par la disposition positive de l'autorité un sens précis et admissible par tous.

Union des Eglises. En envisageant plus haut cette dénomination au point de vue théologique, nous avons dit notre sentiment : résumons-nous.

1. En elle-même, cette appellation n'exclut pas une interprétation inadmissible pour les catholiques : La reconnaissance de l'égale légitimité des différentes Églises chrétiennes et la préoc-

cupation de grouper tous ces organismes religieux dans un panchristianisme fédératif peu soucieux de l'unité de doctrine, de sacrements et de gouvernement.

2. D'autre part, elle n'exclut nullement un sens très orthodoxe et c'est dans ce sens qu'elle a été comprise par beaucoup.

3. Quand les catholiques travaillent pour l'*union* des Églises, ils entendent travailler pour la *vraie* union, celle qu'eux-mêmes professent comme indispensable et divinement établie, l'union avec Pierre et ses successeurs. Quand les catholiques parlent de la propagation de la foi, ils entendent parler de la vraie foi, le foi catholique, celle qu'eux-mêmes professent ; et le fait que les protestants utilisent la même formule, dans un autre sens bien entendu, ne crée aucune confusion et n'inquiète personne. Il serait aisé pourtant de dire : « Propagation de la foi catholique », comme on pourrait dire l'union catholique des Églises. Mais personne n'a jugé jusqu'ici ces additions nécessaires.

4. Quant à la juxtaposition des mots : *Union* et *Eglises*, elle se justifie pleinement. L'Église grecque unie ; Église bulgare unie, etc. Que signifie ce langage, sinon qu'il y a plusieurs Églises différentes de rite, de droit, de mœurs, d'organisation, etc., mais *unies* entre elles de l'union voulue par le Christ ; en un mot, se réalise l'union des Églises. Dans tous les documents pontificaux de Florence et de l'Union établie aux XVIIe et XVIIIe siècles avec le Saint-Siège par les Slaves-méridionaux et que Mgr Simrak vient de publier (SIMRAK, *De Relationibus Slavorum meridionalium cum S. S. Apostolica saec. XVIIe et XVIIIe*. Zagreb, 1926. Voir *Irénikon* T. V. 1928, p. 118), le terme constamment employé est *unio, Communio cum Sancta Sede.* Ce sont des organismes ecclésiastiques jusque là séparés du centre de l'unité et qui rétablissent cette communion nécessaire ; et *après* cette profession de foi catholique, elles deviennent des Églises unies : c'est l'union des Églises.

5. Mais, comme nous l'avons dit au début de cet article, quel que soit le sens vrai ou faux de cette appellation, le magistère de l'Église a le droit d'en défendre ou d'en régler l'usage et de choisir une formule plus adéquate. En attendant, on peut différer d'avis et défendre ou combattre telle terminologie ; mais personne n'a le droit de suspecter de ce chef l'orthodoxie de son frère, ces tristes

temps sont passés : *in necessariis unitas ; in dubiis libertas ; in omnibus caritas.*

Que penser des conversions individuelles ?

Des échanges de vues ont eu lieu à ce sujet qui, pour éviter de graves malentendus, appellent une mise au point. Il faut bien distinguer :

La question théologique générale des conversions.

La méthode d'action la plus efficace pour hâter le retour à l'unité des Églises.

Pour la question théologique, tels sont les points indiscutables :

1. Tout fidèle de l'Église catholique romaine doit professer que l'organisme religieux auquel il appartient est la seule Église fondée par le Christ. Seule l'adhérence tranquille, paisible, invétérée à une Église séparée, qui établit l'âme dans la bonne foi, disculpe l'homme devant Dieu de n'avoir pas appartenu publiquement à la vraie Église. Cette obligation vis-à-vis de la vraie Église atteint toutes les Églises séparées, qu'elles aient conservé après la séparation le sacerdoce, le *Credo* traditionnel, l'épiscopat ou qu'elles aient dissipé cet héritage paternel.

2. Dès qu'une âme n'est plus en sécurité dans son Église et qu'elle cherche sincèrement plus de lumière, tout fidèle catholique et à fortiori tout prêtre, en vertu même des principes que nous venons de rappeler, est tenu d'éclairer son frère, de lui frayer la route, avec discrétion et prudence sans doute, mais sans hésitation et sans faiblesse. Dès qu'une âme est pleinement éclairée et fortement trempée pour le bien, personne ne peut pour des considérations d'un autre ordre retarder sa pleine adhésion à la vraie Église.

3. Le chrétien qui, pour suivre la voie de sa conscience et adhérer à la vraie Église, fait les sacrifices humainement si douloureux, inhérents à pareil retour, pose un acte hautement méritoire, digne de tous les éloges et de tous les respects et fait preuve d'une grande noblesse d'âme, d'une forte vertu et d'une docile fidélité à la grâce.

4. Nos frères séparés ne peuvent nous reprocher cette conduite que la logique de nos croyances nous impose. Le prosélytisme reste le privilège de ceux qui ont conscience de posséder la

vérité ; il ne perd ses droits que devant un latitudinarisme incohérent qui renferme tout sentiment religieux dans le sanctuaire de la conscience individuelle et pratique une égale tolérance pour tous les organismes religieux visibles.

Méthode d'action unioniste.

Nous abordons ici la question sous un aspect tout différent. Pour travailler au rapprochement des Églises séparées et préparer cette unité chrétienne tant désirée, quelle est l'activité la plus opportune et la plus efficace ; quelle est la meilleure méthode ? Organiser son apostolat en vue de multiplier autant que possible les retours individuels ; faire de cet objectif le pivot de toute son action unioniste et entreprendre de reconstituer l'unité chrétienne en ramenant une à une au bercail commun les millions de brebis dispersées ?

Ou bien viser plutôt le rapprochement des Églises elles-mêmes par un travail d'ordre intellectuel, moral et surnaturel ; travailler avec un continuel souci de vérité et de charité à « rasséréner l'atmosphère », à dissiper par une étude plus approfondie les préjugés et les partis-pris ; à développer dans la lumière et dans l'amour ce vif désir de réconciliation chez tous les chrétiens d'Occident et d'Orient ; à provoquer chez tous les chrétiens un grand élan de prières, de vie religieuse fervente, de repentir et de pardon qui rende le monde chrétien digne de ce grand bienfait ; en un mot, réaliser cette unité spirituelle des intelligences et des cœurs qui rende possible et durable la vraie Unité des Églises ?

Il est bien entendu que les partisans de cette dernière méthode, à laquelle, pour notre part, nous adhérons pleinement, acceptent sans réserve les principes théologiques énoncés plus haut sur l'obligation d'éclairer toute âme qui cherche la pleine lumière et de la guider vers la vraie Église. Mais la question est tout autre ici : quel est, pour réconcilier les Églises, le moyen le plus efficace? Pour justifier notre point de vue, nous soumettons à nos lecteurs les considérations suivantes :

1. Le catholique éclairé et fervent qui apprécie l'immense bienfait d'appartenir à la vraie Église, éprouve naturellement le désir de faire connaître et aimer celle-ci par un plus grand nombre d'hommes. Or, l'âme conquérante du missionnaire s'accommode

mal d'un travail à longue portée dont les résultats tangibles sont problématiques, lointains et impersonnels. L'effort silencieux, lent, qui échappe aux statistiques et aux diagrammes, déconcerte son impatience et passe à ses yeux pour une activité dépourvue de sens pratique : une utopie.

Il est préférable, à ses yeux, d'enregistrer, aujourd'hui, quelques succès précis que d'escompter de vastes résultats à longue échéance. Personne ne songe à condamner cette conception.

2. Mais pareil travail rencontre deux graves écueils qu'il faut éviter à tout prix. Et tout d'abord le souci de multiplier les conversions individuelles ne doit jamais porter préjudice aux droits de la vérité et de la charité. S'il est juste de faire resplendir dans l'Église romaine toutes les notes et prérogatives de la véritable Église du Christ, jamais il n'est permis, pour désaffectionner des fidèles de leur propre Église, d'exagérer les fautes et les défaillances de celle-ci ; de taire systématiquement ses mérites, ses progrès et ses vertus ; de discréditer sa hiérarchie, ses institutions, ses traditions ; de colporter sans contrôle des faits défavorables ; bref, de pratiquer une apologétique étroite et déloyale, qui aboutira peut-être à ébranler la confiance de quelques-uns, mais éveillera assurément des antipathies et augmentera la défiance et les rancunes de la masse.

3. Un autre écueil non moins préjudiciable au rapprochement. Une œuvre fondée pour multiplier les conversions individuelles deviendra fatalement suspecte à la hiérarchie des Églises séparées ; au moins faudra-t-il apporter vis-à-vis de celle-ci tous les égards, toutes les prévenances ; éviter tout ce qui pourrait paraître abus de confiance, pression , bienfaisance intéressée, prosélytisme indiscret. Sans doute la hiérarchie séparée ne peut s'offusquer de voir le clergé catholique remplir au sujet des conversions individuelles tout son devoir, selon les principes théologiques que nous avons développés dans la première partie de cet exposé ; mais quand il s'agit d'un apostolat méthodique dans ce sens, il nous paraît impossible de ne pas provoquer des animosités et des représailles qui ne favoriseront pas le travail de rapprochement.

4. Quant à cette difficulté élevée contre l'idée même des retours en masse : à savoir que finalement la conversion à la vraie

foi est un acte libre et personnel dont chacun porte la responsabilité incessible, comment théologiquement justifier ces actes corporatifs que l'on semble opposer aux retours individuels ?

Assurément, tout catholique professe que l'adhésion de l'âme à Dieu, s'accomplit sous l'action de l'Esprit Saint dans la conscience de chaque fidèle. Mais tout un ensemble de causes secondes préparent et disposent les âmes à cette donation totale ; je veux dire que tout un ensemble de dispositions psycholgiques, morales et sociales doivent créer un milieu et des circonstances favorables et faciliter ainsi l'œuvre de l'Esprit Saint. Pour la grande masse des simples fidèles, leur foi très robuste d'ailleurs a besoin pour se conserver et se fortifier du cadre social que créent l'obéissance à la hiérarchie et le contact des corréligionnaires. Si cette influence sociale et cet entraînement collectif n'est pas mis au service de l'Union des Églises, quelques âmes peut-être pourront se frayer leur voie isolément, mais la masse des fidèles n'envisagera même pas le problème. De là l'importance de la hiérarchie dans l'œuvre que nous envisageons et la nécessité absolue d'un contact loyal, confiant et surnaturel avec elle.

5. Enfin il faut aller plus loin encore ; et sans vouloir déprécier d'aucune façon d'autres vues ou d'autres méthodes, il faut se rendre compte que la question d'une union officielle et hiérarchique ne se pose même pas pour nous en ce moment et le prosélytisme, c'est-à-dire la poursuite méthodique de retours soit individuels soit collectifs, n'entre pas dans l'horizon de l'activité unioniste à laquelle vont nos préférences.

Oui, l'Union des vrais disciples du Christ sera un jour consommée, et il semble bien que cet idéal ne se réalisera que par une démarche sociale qui entraînerait la masse des fidèles à la suite de leurs chefs. C'est du moins la leçon de l'histoire de nos ruptures. Mais les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes et à poursuivre comme but précis un mode déterminé d'union que les circonstances actuelles rendent encore invraisemblable et lointain, les meilleures volontés pourraient fléchir.

Le travail actuel à la portée de tous a pour but d'opérer ce rapprochement spirituel des intelligences et des cœurs : connaître, comprendre, estimer, aimer nos frères séparés, prier avec eux

pour la concorde des Églises. Que chaque âme chrétienne — la plus humble et la plus aimante est ici la plus puissante — s'efforce d'être dans le corps mystique du Christ un *facteur d'unité*. De l'effort combiné de toutes ces énergies unificatrices surgira enfin, à l'heure voulue par Dieu, cet *Unum* parfait, suprême souhait et suprême espérance.

Tel nous semble être le but de l'apostolat unioniste actuel. Il n'est que le commentaire des paroles de Pie XI au Consistoire du 18 décembre 1924.

« L'œuvre de la réconciliation *ne peut être tentée* avec un espoir fondé de succès qu'à une triple condition : chez nous, il faut qu'on se défasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Eglises d'Orient. Il faut que les Orientaux, de leur côté, s'appliquent à considérer l'identité de l'enseignement des Pères latins et des Pères grecs. Enfin il faut, de part et d'autre, des échanges de vues dans un grand esprit de charité. »

Dom LAMBERT BEAUDUIN.

Le Monastère de Solovki

PAR RAYMOND DUGUET

L'île de Solovki est, à la hauteur du soixante-cinquième degré de latitude, située dans la mer Blanche, à l'ouest de l'extrémité de la péninsule que limitent, au nord, le golfe d'Arkhangel, et au sud, celui d'Onega.

Le seul fait que cette île se trouve placée si près des régions polaires, suffit à indiquer que, là-bas, la vie est dure.

Le soleil est, à cette latitude, presque inconnu. Il n'éclaire que pendant quelques semaines de l'année, au cours des deux mois à deux mois et demi (de fin juin au début de septembre) qui constituent l'été en ces parages, et, même alors, il ne donne réellement de chaleur que pendant trois ou quatre heures par jour, quand le temps est clair, c'est-à-dire rarement, vu la grande fréquence des

pluies et des brouillards, ces derniers étant parfois si opaques que l'on ne voit pas plus de deux mètres devant soi.

Pendant ce court été, point de nuit, mais seulement, de vingt-trois heures à une heure du matin, une clarté un peu moins forte que la lumière du jour, mais qui permet toutefois, par exemple, de lire un journal en plein air.

La saison principale à Solovki est l'hiver, cet hiver glacial, triste et déprimant des régions pre-polaires. Septembre et octobre, extrêmement pluvieux, en annoncent l'approche, et, dès la seconde quinzaine de novembre, commence à tomber cette neige si froide et à souffler, du nord et du nord-est, ces vents si violents, précédant de peu les glaces qui, bientôt, bloquent tout.

C'est alors l'arrêt de toute navigation, l'isolement complet : pendant sept mois, on ne peut communiquer avec le reste du monde. Dès novembre, la clarté du jour se fait de plus en plus rare : le soleil se lève à huit heures et, à quinze heures, c'est déjà la nuit. En décembre, en janvier, en février, c'est la nuit continuelle, que seuls interrompent parfois, entre vingt-trois heures et minuit, quelques reflets du soleil, projetés par les glaces polaires ; il arrive encore que, quand le temps est très clair, on aperçoive une faible lueur, celle de l'astre du jour qui alors semblant surgir tout près s'élève pendant une heure environ, pour redescendre aussitôt et disparaître.

Décembre, janvier et février sont les mois des cyclones. Jamais de pluie mais toujours de la neige,de la neige que des vents d'une vitesse effroyable et d'une force inouïe jettent par rafales terribles et douloureuses, sur la figure, sur les mains, difficiles à protéger. C'est pendant ce mois que le thermomètre descend au-dessous de 30°, et cela en une région généralement recouverte d'un linceul de brume.

On ne peut s'imaginer ce que c'est que ces froids. Qu'il me suffise de dire que le froid est si rigoureux que les paysans de Sibérie regrettent alors les étendues glacées d'où ils viennent, où des froids de 45° et 50° ne sont pas rares, mais où il n'y a ni cette humidité terrible, ni de fréquents ouragans aussi déchaînés.

L'hiver est, là-bas, un long martyre, pour quiconque n'a pas les vêtements nécessaires, ne s'alimente pas d'une façon appropriée, ne vit pas dans les conditions d'hygiène indispensables.

Aussi l'été est-il, à Solovki, ardemment désiré.

Et pourtant, lui aussi apporte ses souffrances, car cette île marécageuse ne tarde pas, avec la belle saison, à être infestée d'une énorme quantité de moustiques, d'une taille vraiment anormale, dont la piqûre est particulièrement douloureuse, et qui sont si agressifs qu'il est impossible de se soustraire à leurs atteintes, dont on souffre de jour comme de nuit. C'est dire que la malaria n'est pas là chose inconnue.

De cette île Solovki, vaste marécage, si peu favorisée par la nature, des moines, des anachorètes avaient réussi, à force de travail, de méthode et de patience, à faire peu à peu une île des plus prospères, que dis-je ? l'endroit le plus riche de toute la partie septentrionale de la Russie.

Pour rendre habitable cet immense marais, ils ont entrepris et mené à bien des travaux de drainage et d'irrigation d'une telle envergure que l'on reste confondu d'admiration et devant la somme de travail qu'il leur a fallu fournir et devant le résultat obtenu et les moyens techniques.

Que le lecteur s'imagine une île d'une soixantaine de kilomètres de circonférence ne formant qu'un immense cloaque, d'où émergent seulement quelques hauteurs, les collines de Sekirka et de Golgov, par exemple; qu'il la compare à ce véritable jardin qu'était Solovki en 1921, lorsque la Tcheka vint s'y installer.

La terre inhospitalière et inhabitable qu'avait été Solovki était, en effet, devenue, grâce au labeur des moines, une île de toute beauté ; la quasi-totalité des marais avait disparu pour faire place à des forêts, à des pâturages, à des champs où étaient pratiquées les seules cultures possibles à cette latitude (pommes de terre et choux surtout). Une multitude de lacs dont certains avaient plusieurs kilomètres de circonférence, tel le lac Blanc, avaient été reliés entre eux par des canaux, dont plusieurs assez larges et assez profonds pour permettre le passage de petits chalands de bois débités sur tous les points de l'île.

En cinq siècles, ces moines, qui avaient pourtant la nature tellement contre eux, parvinrent ainsi à s'aménager là un domaine se suffisant entièrement à lui-même, exception faite pour le blé, la houille, le fer, que l'on devait faire venir du continent.

Il leur fallut pour arriver à vivre en ce lieu, tirer quelque chose

du sol, créer de toutes pièces les industries les plus diverses, une somme énorme d'énergie, comme des connaissances spéciales, ainsi qu'un esprit méthodique remarquable. Je dois dire ici que les moines faisaient tout eux-mêmes, sans avoir recours à des ouvriers venant du dehors. Chez eux, personne ne restait inactif : tous travaillaient, qu'il s'agisse du Supérieur ou des simples moines ; mais chacun travaillait selon ses forces : le résultat montre que ce mode de faire était, là, certainement le meilleur.

Ces moines étaient, en outre, des artistes, car ils surent planter et construire de telle sorte que Solovki devint un endroit non seulement très habitable, mais encore très riche, pittoresque et attrayant.

L'écrivain russe bien connu, Nemirov-Dantchenko, qui visita l'île et le monastère dans la seconde moitié du dix-neuvième siécle, décrit ainsi, dans un ouvrage qui fut publié en 1875 à Saint-Pétersbourg, son arrivée à Solovki.

« Le bateau s'avance lentement, le long de la rive, comme dans un panorama sans fin qui déploie devant nous ses merveilleux tableaux.

» Un détour et l'on entre dans le port vert, au fond duquel s'élève le monastère aux murs blancs, avec de hautes tours rondes, une masse d'églises, des coupoles vertes surmontées de croix d'or, qui se détachent bien dans un ciel sans nuages. Les murs, construits d'énormes blocs de pierre, se dressent tout droit. C'est une construction de cyclopes. Quelques hautes tours surmontées de pavillons pointus ont été bâties avec des pierres vraiment colossales. Sur ces murs et ces tours des créneaux étroits font une tache sombre. L'antiquité, avec plusieurs de ses siècles, flotte ici, où tout est encore comme au temps des premiers tsars moscovites. Certaines constructions rappellent l'époque du « gospodine », du grand Novgorod...

» Derrière ces murs, qui semblent l'œuvre de la nature même, brillent les croix des églises, dont les coupoles vertes se dessinent en teinte adoucie. A côté du monastère, s'étend le bâtiment de la scierie et autour de tout cela une forêt d'un vert émeraude... »

Il y avait alors là, dit l'auteur, cinq cent moines ; ceux-ci affluaient de tous côtés, même de Sibérie, même du Mont-Athos. Ce monastère de Solovki, qui était devenu un des plus célèbres de

toute la Russie, recevait, chaque année, la visite de très nombreux pèlerins, qu'accompagnaient souvent leurs enfants, si bien que, pour que ces derniers ne subissent un retard dans leurs études, les moines avaient créé une école où toute l'instruction nécessaire leur était donnée.

. Et M. Nemirov-Dantchenko, voulant donner une idée de l'importance du domaine de Solovki, écrit : « ... si on transformait les propriétés mobilières et immobilières en espèces, on arriverait à dépasser la somme de dix millions de roubles. »

L'auteur faisait plus loin remarquer que « cela progresse d'année en année »; que devaient valoir les constructions et les terrains seuls, près d'un demi-siècle plus tard ?

* * *

L'île de Solovki, qui mesure vingt kilomètres sur dix-huit, et ses dépendances, les îles voisines, appartenaient aux moines en vertu d'un édit de Marthe Possadnitza, édit que confirma plus tard Iwan le Terrible.

Le monastère lui-même avait été fondé, en 1429, par S. Hermann et S. Sabas, et ce fut en 1436 que S. Zozime construisit sa première église. Les reliques de ces trois saints, très vénérés, faisaient accourir les fidèles.

Eloignée du continent, hors de toute voie fréquentée, maritime ou terrestre, Solovki pouvant être à la merci d'un coup de main, les moines commencèrent, en 1591, la construction du grand mur qui entoure le monastère. Ils organisèrent, avec leurs seules ressources, un petit corps d'infanterie et quelques groupes d'artillerie, fantassins et artilleurs étant pris parmi eux.

Peu à peu, l'importance de Solovki alla en grandissant ; point avancé de civilisation et de colonisation, le monastère jouait un rôle précieux d'éducateur, car ses moines provenaient de tous les milieux, des latitudes et des régions les plus diverses, et chacun d'entre eux mettait tout son cœur à faire profiter la communauté de l'expérience qu'il avait acquise, comme des progrès que, dans tel ou tel domaine, on avait réalisés dans le pays d'où il était originaire.

Aux temps de Catherine II, le monastère de Solovki possédait, outre l'archipel,tous les rivages de la mer Blanche, autrement dit

cent quarante kilomètres carrés environ. La pêche et la chasse des grands animaux marins lui étaient, en ces régions, exclusivement réservées, tandis qu'affluaient annuellement au monastère quelque douze mille pèlerins et qu'y étaient envoyés les personnages de marque que le pouvoir central avait décidé d'éloigner. Logés dans le monastère, ceux-ci se trouvaient à Solovki, absolument libres et la vie y était pour eux si peu désagréable que un ataman qui, au cours du XVIIe siècle, avait été ainsi exilé à Solovki, demanda au tsar la faveur d'y terminer ses jours. Sa requête fut agréée et il demeura dans l'île où, après sa mort, il fut enterré dans la cour du monastère.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, Solovki servit ainsi de lieu de déportation. Construit par des moines et pour des moines, le monastère n'était pas, toutefois, interdit à l'élément féminin, et, en fait, les femmes y venaient en pèlerinage en aussi grand nombre que les hommes.

Pour apprécier à leur juste valeur les résultats surprenants que les moines obtinrent à Solovki, pour se rendre compte de ce qu'ils firent du vaste marécage qu'était cette terre inhospitalière, il convient de jeter un coup d'œil d'ensemble. Ayant peu à peu, nous l'avons vu, desséché la quasi-totalité de leur domaine, ils veillèrent à ce que ces canaux, ces lacs fussent très riches en poissons, surtout en truites et son territoire bien peuplé de gibier. Ils réglementèrent soigneusement la pêche, interdirent absolument la chasse, si bien que dans cette sorte de paradis terrestre, les cerfs et jusqu'aux renards laissaient, sans éprouver la moindre frayeur, les hommes les approcher à très courte distance.

Ce mode de faire étant étendu à tout l'Archipel, chaque îlot ou île devint presque plein de vie animale et Zaitchi Osstrow, par exemple, petite île voisine de Solovki, avait été rapidement très giboyeuse, surtout en lièvres, si bien que l'on ne l'appela plus que l'île aux lièvres.

Ces moines, dans leur sagesse profonde, prévoyaient, bâtissaient, pour l'avenir, faisant en sorte que jamais on ne puisse connaître là une année de disette. Ils construisirent à Solovki plusieurs routes carrossables et bien empierrées. Et comme l'île Mouksolmi, éloignée d'un peu plus de deux kilomètres, avait sous leur sage administration prospéré comme ses voisines, et, cou-

verte de pâturages, possédait un nombreux bétail et des laiteries, ils n'hésitèrent pas, quoique n'ayant pas les conseils d'un spécialiste en la matière, de relier celle-ci à Solovki par une large digue, interrompue en son milieu par un pont tournant et qui jusqu'ici a victorieusement résisté aux éléments.

Magnifique exemple de la ténacité intelligente de ces saints hommes.

Ils édifièrent également un phare et dotèrent leur île d'un port extrêmement bien aménagé, possédant des docks et des cales sèches et non seulement ils réparaient des bateaux, mais encore en construisaient à très bon compte. Ce port, situé près du monastère et à quatre kilomètres de la pleine mer, au fond d'une baie mesurant près de huit kilomètres de large à son ouverture, était donc un endroit des plus favorables, circonstance qui ne fut pas sans importance, quand, en 1854, les Anglais vinrent faire là une démonstration, bombardant le monastère avant de lever l'ancre.

Comme à ces docks et à ces cales il fallait de l'eau venant de l'intérieur, et qu'à cette époque les pompes à vapeur n'existaient pas, les moines décidèrent d'aménager un réservoir de vastes dimensions et là virent si grand que ce réservoir devint en réalité un véritable lac artificiel, le « lac Saint ».

Et tandis qu'ils assainissaient, épuraient l'île, ils bâtissaient des chapelles, des églises, ils élevaient des constructions un peu partout.

La cathédrale Preobrajensky mérite une mention spéciale : bâtie en plein cœur du « Kremlin » elle forme, avec les immenses constructions qui l'entourent, une sorte de barrière reliée au mur de l'enceinte, à cette véritable cuirasse de pierres, nécessaire pour protéger ce lieu devenu tentateur par ses richesses de toutes sortes. Cette cathédrale a dû être un bijoux et malgré son grand âge, malgré les dégradations consécutives à des incendies, elle conserve encore le caractère de son antique noblesse et une beauté impressionnante.

Elle était, en réalité, la mère d'une multitude d'églises, de chapelles, d'oratoires disséminés dans toutes les parties de cette île ainsi que sur les îles voisines.

Sur le beau réseau routier de Solovki, — que le continent

russe pouvait envier aux moines — des croix énormes rappelaient aux passants que cette grande île, sauvage aux temps jadis, était devenue une terre sainte, sur laquelle Dieu avait étendu sa protection bienfaisante.

A l'intérieur du Kremlin, se trouve une série de maisons, ayant en moyenne trois étages et qui, placées les unes à côté des autres, formeraient une rangée de plus d'un kilomètre de long. Dans ces maisons vivaient les chefs du monastère et une grande partie des moines. Il y avait également là des appartements et salons réservés à des visiteurs de marque.

Pierre-le-Grand visita ce monastère et le carrosse aux roues de dimensions colossales qui fut amené du continent, pour porter le tsar au cours de ses déplacements, a été donné par celui-ci au monastère. Ce carrosse y était encore, au moment de la révolution mais servait alors aux masquarades anti-religieuses, organisées par les tchekistes.

Sur le port même, est une immense construction à deux étages où étaient installés les bureaux et où se trouvaient les salons de réception. Ce bâtiment renferme maintenant les services administratifs du Bagne rouge.

Au sud des docks se trouvent deux maisons, à deux étages également, séparées l'une de l'autre par un espace d'une dizaine de mètres ; l'une abrite aujourd'hui les quelques moines qui ont été autorisés à demeurer à Solovki : l'autre, les femmes forçats, malheureuses victimes de la situation politique.

* * *

Les moines, qui menaient une vie d'ascètes, considéraient la maladie comme une punition du Ciel. Ils ne se soignaient donc que par l'abstinence ; mais à l'usage des pèlerins ils édifièrent un hôpital dans lequel, comme partout à Solovki, régnait la propreté la plus méticuleuse.

Etendant leur activité à tous les domaines, les moines envoyaient, dans la saison propice, des expéditions chasser plus au nord les animaux polaires, et dans les parages les plus immédiats, les gros animaux marins. Vivant surtout du produit de leur pêche et de leur chasse, possédant dans leurs îles d'importantes réserves sur pied, ils se trouvaient donc plus assurés de toujours man-

ger à leur faim, qu'ils l'auraient été, en maints endroits du territoire continental russe.

Leur sage administration s'étendait à la flore comme à la faune : pratiquant soigneusement les rares cultures possibles à une pareille latitude, les surhommes qu'étaient ces religieux entreprirent une tâche des plus ardues. Ils recouvrirent peu à peu cette île pelée et mal odorante, d'une forêt qui devait tempérer quelque peu son climat dur, aider à régulariser le régime des eaux et constituer enfin, grâce à son bois, pour le chauffage comme pour la construction des maisons et des bateaux, une source importante de richesse.

Cette forêt renfermait, à l'arrivée des bolcheviks, des arbres vieux de trois à quatre cents ans et d'une hauteur dépassant vingt mètres. C'étaient surtout des pins et des sapins ; mais on y rencontrait également des bouleaux et des trembles. Cette richesse forestière devint même si grande, que les moines se mirent à exporter des troncs destinés à faire des mâts de navire.

Non contents de se suffire presque entièrement à eux-mêmes, les moines finirent par connaître une telle prospérité qu'ils purent se mettre à exporter régulièrement le surplus des produits de leur travail, se servant pour cela de leurs propres bateaux marchands que, ainsi que quelques autres navires destinés à concourir à la défense éventuelle de leurs îles, ils construisaient entièrement eux-mêmes, avec le bois de leurs forêts.

Ils commencèrent par faire le commerce de la morue et du hareng salés, puis créèrent toutes sortes d'industries qui, tout en subvenant à leurs besoins, leur permettaient d'alimenter leur commerce d'exportation.

Se servant, dans la belle saison, de l'eau comme force motrice et, quand l'eau était gelée, de machines appropriées, ils montèrent de toutes pièces, un atelier de ferronnerie, d'environ quatre cent cinquante mètres carrés de superficie, qui ne tarda pas de devenir une véritable usine. Là était fabriqué tout l'outillage (soit pour l'agriculture, soit pour le monastère, soit pour les divers ateliers de Solovki). Là étaient construites des machines pour bateaux, là étaient fondues des hélices, etc. On n'importait, je l'ai déjà dit, que ces deux matières premières : la houille et le fer.

A ces ateliers de ferronnerie était adjointe une scierie méca-

nique, couvrant environ trois cents mètres carrés,scierie de toute première nécessité pour les constructions ou réparations toujours en cours, comme pour alimenter l'entreprise de construction et de réparation des bateaux. Non moins actives étaient les tanneries, qui, par an, tannaient près de dix mille peaux (de bovins, de phoques, etc.); la briqueterie, où la production n'était pas loin d'atteindre un demi-million de briques de grandes dimensions et pesant chacune plus de sept kilogrammes. Il y avait également une imprimerie, des ateliers où travaillaient des lithographes, des tailleurs, des cordonniers, des orfèvres, des mécaniciens spécialistes, des architectes, des constructeurs. A tout cela s'ajoutait une poterie, où était faite toute la vaisselle ; un atelier où l'on fabriquait du papier, un autre où on confectionnait des allumettes, une distillerie pour la résine, une batisse où était fondu le suif des gros animaux marins ; des fermes et des habitations pour ceux s'adonnant aux travaux des champs, des écuries pouvant contenir des centaines de bêtes et dont les étages supérieurs servaient à emmagasiner les céréales et le fourrage pour les animaux, des bâtiments divers pour le bétail, des laiteries produisant du beurre excellent, et des fromages très appréciés.

Les moines semblaient avoir suivi le progrès, dans ces étapes successives,ils installaient partout,au fur et à mesure, de nouvelles machines, et, en dernier lieu, leurs instruments aratoires étaient achetés en Amérique ou en Allemagne. Il n'y avait plus, en 1926, qu'une partie de ces derniers, les bolcheviks les ayant enlevés parce que très modernes.

Les rouges trouvèrent encore là un grand établissement de bains à l'intérieur de l'enceinte du « Kremlin » attenant à des moulins mécaniques, ainsi qu'un autre situé à l'extérieur du Kremlin, une station électrique située près du port, construite en briques, avec machines modernes et dynamos actionnées par la vapeur de chaudières chauffées au bois ; une bibliothèque extrêmement riche en livres et documents de grande valeur ; une vaste salle de réunions et diverses constructions dont certaines furent, par eux, transformées en casernes pour les soldats rouges.

Il faudrait tout un volume pour décrire en détail l'œuvre surprenante autant que sublime des moines de Solovki, pour, en un mot, rendre pleinement justice à ceux-ci. Le rapide exposé

que l'on vient de lire permet toutefois de se rendre compte du joyau sur lequel les bolcheviks mirent la main quand ils vinrent s'installer là. Ce qu'ils firent, on le sait; mais il faut remarquer que, s'il était un endroit où tout était absolument en commun, c'était bien Solovki ; s'il est un endroit où la mise en commun de tout capital, richesse de toute sorte, travail enfin — avait réussi magnifiquement, c'était bien à l'île monastique de Solovki. Mais ce communisme là se basait sur le respect de Dieu, l'amour du prochain et l'oubli complet de soi-même.

Histoire d'une Icône

PAR IAN LETT.

Il arrive quelquefois qu'une force bien étrange et souveraine vous fait entreprendre un voyage ou réaliser une démarche qui, la veille encore, était totalement imprévue. Et son résultat est excellent.

Bielanz fut, jadis, aux portes de Varsovie, une proéminence assez élevée au bord de la Vistule, cachée dans une vaste forêt: parc réservé aux chasses royales. Et la proéminence elle-même s'appelait Mons-Regius, Royalmont, car la munificence pieuse de Ladislas IV de Pologne, roi héréditaire de Suède, grand duc de Lithuanie, Samogitie et Ruthénie, suzerain de la Prusse et de la Courlande, tsar élu de la Moscovie, l'avait dévolue aux ermites de S. Romuald, précisément en souvenir et en actions de grâces pour la deuxième campagne de Russie.Les Camaldules y vivaient donc dans leurs maisonnettes, leurs cellae, protégées d'enclos et de petits jardins, formant là, autour de la belle église d'un baroque encore pur et noble, un petit Athos latin, où les vieilles traditions monastiques de l'Orient et de l'Occident se donnaient la main et vivaient pour ainsi dire confondues dans le pieux souvenir d'une église du Christ d'avant la fatale sécession de 1054. Plus près de la Vistule, vers la partie extérieure des possessions claustrales, il s'élevait (elle y est encore) une « cella » assez vaste et garnie d'une toiture peu surélevée.

Un spirite voudrait sans doute y évoquer de nos jours les pas étouffés de solitaires royaux, venus là pour une retraite, une recollectio mentis. En effet, Ladislas IV venait y habiter, y prendre quelquefois l'air du ciel ainsi que ses successeurs, Jean Casimir, tour à tour religieux et soldat, cardinal et monarque, Michel Krobut, dont le cœur est enfermé dans l'église toute voisine ; Jean III, le vainqueur de Vienne, dont l'historien des vicissitudes des pensées unionistes et des institutions susceptibles de les servir doit garder le nom. Ne voulut-il pas, par exemple, restaurer, sur les derrières de l'empire Osmanlis, l'antique royaume chrétien d'Arménie et en faire un centre d'union avec Rome ? Et, d'autre part, n'est-ce pas sous son règne que l'Académie ecclésiastique orthodoxe de Kiev, passa définitivement, avec la ville, à la Russie naissante, y porter son enseignement donné en latin, ses habitudes de dévotion, oratoires et lyriques, calquées sur la mode religieuse latine de l'époque, ses traités de théologie orthodoxe écrits en polonais et ses sermonnaires polonais ? Mais, par contre, elle était à jamais perdue pour l'Union catholique. L'historien, d'ailleurs, remarquera sur le faîte de la cella royale un vaste écusson, diversement armorié où l'aigle héraldique bicéphale de Byzance et de Moscou ne fait pas défaut, pas plus que le diadème des tsars russes. C'est un souvenir, confié à la pierre muette et fidèle, des rêves lointains de Ladislas, le fondateur de l'érémitage.

L'historien dira encore, et le visiteur le constatera aujourd'hui sur la foi d'une plaque tiarée et blasonnée aux armes de Pie XI, que dans cette même cella Mgr. Achille Ratti, Visiteur Apostolique de Pologne et pays adjacents, fraîchement promu au siège archiépiscopal titulaire de Lépante (était-ce un hommage au souvenir de Jean III ?) et à la dignité de premier Nonce Pontifical en Pologne restaurée, vint se recueillir pendant plusieurs jours afin de se préparer à recevoir le sacre épiscopal des mains de Mgr. Kakowski, archevêque de Varsovie, lui-même sacré à Pétrograd.

A l'église de Bielang, derrière le maître-autel actuel, il y a, encastré dans le mur, un grand cadre oval, un vieux Christ byzantin, les doigts de la main droite élevés pour bénir et dire en même temps «Chut !... — semble-t-il, — recueillez-vous, faites

silence dans votre brouhaha intérieur. » Telle est en effet l'impression ressentie par le spectateur de ce geste hiératique ; et l'autre bras, la main gauche appuyée sur le livre ouvert de l'évangile : « Ego sum via, veritas et vita. Ego sum radix — et vous les sarments. Moi, je suis le blé eucharistique et vous, ses grains enchassés dans le cœur de l'Église. Que dois-je désirer, sinon de prendre avec vous, avec un grand désir, ce dernier banquet de l'Amour ? Et vous que vous faut-il désirer sinon d'être moulus en farine de Dieu, afin de faire le pain de l'éternité, comme eût parlé mon serviteur et témoin, Ignace le Syrien ? » Type connu, geste rituel, inspiration sacrée de l'Orient, pinceau italien de la Renaissance. Devant de tels tableaux, les chrétiens d'Orient semblent vouloir dire quelquefois : voilà notre Sacré-Cœur. Cette vieille peinture fut rapportée de Russie par Ladislas IV, de Smolensk peut-être ou d'une église orthodoxe, d'un couvent ou d'une maison de boyards plus voisins de Moscou. Quelques prières montèrent ces derniers temps pour l'union devant cette image sacrée, qu'on ne saurait cependant décorer du nom d'icône. Quelques liturgies orientales furent même, il y a vingt ans, célébrées devant elle.

Mais tout cela ne nous dit encore rien de l'icône. Où sont donc les droits et les promesses de mon titre ?

Les Camaldules quittèrent Bielang vers la fin de la domination russe en Pologne. Les bâtiments des ermitages furent affectés à une maison d'invalides de l'armée russe (flux et reflux réglé par une lune, semblerait-il, verte aux mondains — perpétuels vagissements d'un océan de luttes et de contradictions d'où la terre ferme de l'Union, l'Atlantide perdue de la paix dans la vérité n'a pas encore émergé). La forêt royale fut donnée aux campements d'été de la garnison russe de Varsovie. Les soldats du tsar avaient de toutes façons retrouvé le silencieux abri d'un ancien tsar élu, non courronné, d'un prétendant entêté au trône de leur maître. Naturellement des églises, des chapelles russes, orthodoxes cette fois, s'élèvent de tous côtés autour du Royal-Mont d'un tsar russe catholique. Cela dura longtemps. Quarante ans peut-être. Autant que le rêve moscovite de Ladislas IV.

Vint la guerre. Le grand sobor russe de Varsovie, sur la place de Saxe, la défunte cathédrale orthodoxe, bâtie avec les recettes

de quêtes organisées par toute la Russie, fut ouverte au culte militaire catholique des armées allemandes par l'évêque castrensis des troupes germaniques. Et les chapelles orthodoxes de Bielang disparurent elles aussi avec leurs dévots. Une congrégation religieuse nouvelle — celle des PP. Mariens — prit possession de l'antique Royalmont. Impassible et lointain, silencieux et fidèle, le Christ oval, byzantin de l'église vit s'agenouiller les nouveaux arrivants... C'est ici que commence l'histoire de mon icône.

* * *

J'avais commencé à les aimer depuis assez longtemps. Dans une ville catholique de la Suisse, j'avais commis, au lendemain de l'armistice, une grosse folie et une forte et irrésistible dépense pour acheter deux icônes qu'avaient mises en vente, dans une boutique d'antiquaire, des émigrés russes...

Je me souviens de cela comme d'une relique forcifère, nous avions passé une veillée de Noël, mon ami, un luxembourgeois, et moi, dans la cellule d'une maison ecclésiastique, à contempler joyeusement une de ces icônes, la plus grande, que nous avions placée dans un coin de l'hospitalière chambre, au-dessus d'une véritable tête de mort (mon ami avait été naturaliste et il aimait un ascétisme que je qualifierais d'herborisant) en allumant une chandelle liturgique devant sa face rayonnante. Elle aussi était un Sacré-Cœur d'Orient, un Christ impassible comme l'Amour, bénissant et tenant l'Évangile ouvert. Ego sum Resurrectio et vita. Un cœur qui aime n'est jamais mort... Que devient-elle cette icône ? L'ami l'a emportée au Luxembourg et il garde le silence, comme silencieux était le Christ qu'elle offrait à notre contemplation. Silencieux, à force de paroles intérieures...

L'autre, la petite, une Vierge à l'Enfant, toute bordée de plaques argentées, comme si elle défendait encore l'accès de Constantinople, « la ville gardée de Dieu », comme si elle avait emprunté les boucliers fulgurants des Stratilates impériaux ou des Archanges guerriers, elle m'accompagna doucement en cette terre de France qui garde encore tant de souvenirs d'un christianisme venu d'Orient. Je la donnai à un prêtre de Tours, en souvenance de S. Martin, ce doux évêque qui s'était tellement re-

penti d'avoir mangé à la table d'un empereur homicide de priscillianistes. Pour moi, j'allais retrouver des icônes en Pologne. Elles y foisonnaient alors comme depuis elles ont foisonné à Paris.

Ce fut d'abord une croix grecque, en argent, qui s'offrit à moi. Elle m'accompagne un moment pendant mon court séjour sur le front antibolchevique de 1920, devant Varsovie. J'y allais remonter le moral des soldats. Un soir, ce seul soir de ma vie jusqu'à présent, où je vis sur le ciel du côté du nord éclater un obus, et où je vis des troupes en campagne, telles que les peignent ces vieilles toiles classiques des maîtres, pleines de désuétes contredanses guerrières et de menuets d'armes ; — ce soir donc je tirais ma croix orientale de dessus mon cœur, d'une poche intérieure de mon vêtement civil, ma croix qu'un évêque oriental catholique avait bénie, et au milieu d'un campestre bivouac de soldats éreintés, je récitais avec eux des prières, je leur parlais en sa présence, je la leur fis baiser. Plus tard, ma croix, qui s'ouvrait comme un reliquaire, fut dotée de parcelles vénérables des SS. Pierre et Paul dont on me fit don avec leur vieil authentique, jauni par le temps. Elles avaient appartenu à un des premiers Résurrectionnistes polonais, congrégation latine qui, la première peut-être au XIX[e] siècle, avait adopté le rite slave en Bulgarie pour quelques-uns de ses membres. Ma croix orientale sur ce champ de bataille, sur ce champ de défaite qui, bientôt, va être muée en victoire ! Quand donc la Croix de l'Union fera-t-elle le pont de la paix entre les pays rivaux, aveuglément lancés l'un contre l'autre par une pesante fatalité soumise à de mystiques lois de la gravitation historique, surnaturelle ?

Quelques jours plus tard, notre train se trouvant stationné au milieu d'un champ de pommes de terre abandonnées et pourries sous la pluie et sous le roulement successif de plusieurs invasions — elles se souvenaient des Allemands encore peut-être ces misérables patates aux figures ratatinées, aux faces verdies et ravagées — j'eus l'occasion d'observer de fort près — à quelques heures de Varsovie, la troupe errante de soldats bolcheviks faits prisonniers de guerre et abandonnés là en liberté dans la mêlée des précipitations. Ils venaient fièrement, silencieusement visiter ces pommes de terre couverts de défroques variées. Souvent

leurs lambeaux de chemises étaient ouverts. Et je voyais à leur cou, sur la poitrine des soldats des Sans-Dieu de Moscou, une petite croix orthodoxe, une minuscule petite croix, signe du salut, briller des reflets mats ou vifs d'un humble métal cher aux campagnes, et comme vermoulu dans la misère et la crasse des étranges équipés » Oh ! étrange croix orientale ! sur quelles poitrines dors-tu maintenant ? Et dans quels cœurs veilles-tu ? Les soldats de la Révolution portaient-ils des croix ? Peut-être quelques-uns. Un auteur bolchevique peut écrire aujourd'hui dans le récit d'une excursion sur le Dnieper — bojé sockrani — Dieu nous garde par un petit *b* dans le nom de Dieu — et encore met-il cette parole dans la bouche d'un rustre d'interlocuteur(1).

Mais dans cette nouvelle littérature russe soviétique, qu'elle sorte tumultueuse de la plume de Mme Lejfoulina, d'Ogniev, de Boulgakhov, de Zamiatis ou des autres, la question « Dieu » revient à chaque pas — encore qu'on ne veuille s'accorder qu'une fidélité psychologique des récits *In hoc signo vinces.* Dans les ténébreux dédales de la ruée de l'histoire, elle est là — toujours là — cette Croix sabatifère. C'est elle qui servait de faucille à la récolte des semailles bolchévistes.

Et mon icône ? direz-vous . Attendez, elle va venir. Elle viendra sûrement à la fin.

C'est, après le 25 août 1920, ce jour si mémorable de l'Assomption de la victoire, c'est avec une petite icône, une simple et rustique petite icône de fer blanc cette fois imprimée sur une icône aussi campagnarde que le campagnard pèlerinage russe que décrit un Vladimir Korolenko, par exemple, (2) que je m'en retournais derechef à Paris habiter quelque temps dans l'impressionnante maison de Notre-Dame du Liban, chez mes chers amis liturgiques, les Maronites à la psalmodie, dirait-on, hébraïque, à la messe qu'on croirait dite par des Apôtres sur la terre d'Orient. Cette maison, cette double cellule d'une réjouissante pauvreté, d'un abandon céleste,

(1). Cf. L. A. Portenko. *Le Dnieper et la région du Dnieper*, Moscou-Leningrad, Presses de l'Etat 1928, collection de « La nature de chez nous », p. 9, en russe.

(2) Esquisses et récits, trad. polon., par S. Milkonski, Cracovie, 1900, I « Sur la trace de l'Icône, » pp. 7-71.

planétaire, me fut délicieuse. Ignoré et séparé de tous après mes courses errantes dans Paris, j'étais dans un skyte et il me semblait presque qu'on y entrait le long d'une corde dans un panier suspendu aux soupiraux des balcons aériens comme au Sinaï. Le Cardinal Mercier, de sainte et lumineuse mémoire, est venu m'y visiter par une lettre. Et la lettre parlait d'autels portatifs pour les besoins religieux des soldats polonais en campagne, elle évoquait derechef la petite croix de cuivre sur le cou des bolcheviks prisonniers, elle replaçait sous mes yeux ma croix d'argent, ma belle croix d'Orient. Et dans mon skyte maronite à Paris, mon humble icône était là, veillant auprès d'une Vierge de Lwow et d'une copie de della Robia. Elle représentait mon icône — un « otchélnik » russe, le saint russe Séraphime de Sarof, l'ermite. Je l'ignorais parfaitement à cette heure. Mais ce n'est pas encore de cette icône que je voulais parler. Elle approche.

Faire le récit de mon retour à Varsovie ? Pourquoi donc ? Commencé par étapes depuis N.-D. de Czenstochova, il finissait par étapes à son ombre, reconnue dans la nuit d'une arrivée et d'un transbordage fait à la fin d'octobre, juste la veille de la Toussaint, cette merveilleuse fête de l'Union, reconnue par la rouge lueur qui vacille toujours là-haut sur le sommet de la terre du sanctuaire. Vierge de Czenstochova, Vierge d'Orient, Vierge d'Occident et Reine de Pologne, Vierge catholique. Elle devait me préparer bientôt de par la grâce de Mgr Ratti d'inoubliables surprises. Et j'avais laissé, en partant, avec ma croix, son effigie appendue dans un local appelé à un bel avenir.

J'en voulus avoir le pendant : une vierge russe de Vladimir, vieille icône peinte sur bois, qui datait du XVIIe siècle. Elles m'étaient un symbole ces deux Vierges miraculeuses : l'une était juive, la Pologne l'avait sauvée et maintenue, l'autre avait fait la Russie. (1)

La Vierge de Czenstochova est aujourd'hui restée ; celle de Vladimir, la précieuse icône est partie en exil. Etait-ce aussi un poignant symbole ? Mais venons-en à notre icône.

Ce fut donc un jour, où j'allais de la Bibliothèque de

(1) Cf. là-dessus Nicolas Kostomaroff. « Les deux nationalités russes » publication du Comité ukrainien de Lausanne, pendant la guerre.

science religieuse de Varsovie à l'ancien ermitage de Bielang. Et il était, alors, blanc de neige. Sait-on jamais lorsqu'il vous prend, quelquefois, de ces pensées heureuses, divinatrices ? Et pourquoi il arrive qu'une force bien étrange et souveraine vous fait entreprendre un voyage ou réaliser une démarche qui, la veille encore, était totalement imprévue ? Et son résultat est excellent, disais-je, au début. Oui, il le fut.

Des anciennes chapelles orthodoxes qui s'étaient établies en chœur tout autour du vieil érème des Camaldules absents, il ne restait que peu de chose maintenant. Mais une collection d'icônes, grandes et petites, d'objets de culte divers avaient émigré dans les sous-sols clairs et vastes de l'église où trônait, derrière le maître-autel, le Christ byzantin, le Sacré-Cœur oriental de Ladislas IV. Les Camaldules dormaient dans leurs loculi de catacombes, dans ces sous-sols si gais, si pacifiques, si invitants. Et dans un coin dormaient mes icônes. J'en approchai. Voici toute neuve, toute brillante de couleurs, une Vierge du Pokrovié, une Notre-Dame de la Protection, un Patronage Oriental de Marie Bon-Secours qui attire mon regard, mon cœur et mes mains. La Mère de Dieu sur Constantinople étendant son manteau protecteur, son scapulaire salvateur. Vieille fête catholique d'un Orient encore catholique à l'époque. Vieux prodige opéré en faveur de la ville «Gardée de Dieu», comme il s'en opère tant et tant depuis. C'est une Marie Médiatrice de grâce qui apparait là, à l'aurore des temps ecclésiastiques, une Marie médiatrice envers les cités, les peuples et les âmes, comme elle le fut à Jamogorn de Pologne.

Une fête antique, célébrée en octobre, le premier du mois. Une fête de l'omophone brillant de la Vierge et une fête de ses Carmes aussi, comme à la Salette, une Vierge des humbles, car un pauvre d'esprit, S. André, l'aperçut escortée de S. Jean le Précurseur et de S. Jean le prophète de l'accomplissement. Et voici en bas, les personnages saints qui la contemplent. Je les pris et ne voulus point m'en séparer. Les Pères Mariens, habitants nouveaux de Royalmont, m'autorisèrent à la garder sous condition d'un éventuel inventaire. Je l'emportais donc avec joie. Je pouvais rentrer à Varsovie avec ma trouvaille. Voilà l'icône dont j'entreprenais l'histoire. Je la fixais sur la paroi latérale d'une chapelle qui

m'était chère. Elle devait y prier de par sa présence pour l'Union; elle devait y faire prier pour celle-ci. C'est dans cette chapelle que j'allais bientôt recevoir des ordinations orientales. Cette Vierge m'est entrée dans l'âme... Mais quoi, elle n'y est plus. Elle fut à scandale !

Pauvres âmes qui ne savez que resserrer l'Église et qui ne reconnaissez pas son bien là où il se trouve, ou, l'ayant un instant reconnu, ne l'honorez pas ! Que faire de vous ? Quand donc l'Union brillera-t-elle à vos yeux ? *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.* Seigneur Jésus, doux Sauveur, dessillez-nous les yeux sur vos miséricordes. Ouvrez-les nous sur l'œuvre de votre amour : l'Église une, sainte, catholique, apostolique, romaine par le lien du magistère, de la source et de l'union, universelle par ses rites, omniprésente dans ses fidèles, toute-puissante dans ses possibilités. *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam!* Oui, montrez-vous à l'œuvre, car chacune de vos œuvres est miséricorde. Mais faites que l'intelligence et le cœur s'ouvrent à la vue de votre action pour l'accomplir en la recevant ; illuminez-les en les touchant. Et choisissez le moyen souverain, celui qui est marqué de votre venue. Ils croiront peut-être alors. *Veni, Domine Jesu, veni cito.* Venez et montrez pour que nous fassions, venez et faites pour que nous soyons obligés de suivre. *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.* Ils entendent, nous entendons tous ces paroles à la messe quotidienne des Latins. Accomplissez-les en silence ou en coup de vent. Comme il vous plaira.

Quant à Pokrovié, je pus en retrouver l'autel à Saint-Georges de Léopol (Lwov), la cathédrale catholique de rite ruthène. Et joyeusement je fus m'agenouiller devant cette même Vierge de l'omophore brillant et des larmes, de la Protection, du vêtement pacifique des stratilates des cieux.

Varsovie, en la fête latine de S. Grégoire de Nazianze, 1928.

Curieuse histoire d'une Union qui réussit.

PAR M. R.

Au Nord de la partie centrale des Carpathes, dans cette région qui porte le nom vague de Galicie, vit une population catholique qui ne relève pas moins de trois rites différents, suivant la nature de ses éléments ethniques. Les Polonais sont de rite latin, les Ukrainiens ont leur rite propre, trois mille Arméniens enfin ont des livres liturgiques en leur langue, des églises à eux et, de plus, un archevêque, Mgr Teodorowicz, dont la résidence est Léopol (Lemberg, Lwow), ville où demeurent également l'archevêque latin et le métropolite.

Malgré leur petit nombre, les Arméniens retiennent l'attention du voyageur qui parcourt ces régions. On ne manque guère de visiter, à Léopol, leur cathédrale, construite au XIVe siècle sur le modèle de celle d'Ani, dont des mains pieuses découvrent aujourd'hui les anciennes fresques en même temps que d'autres, plus hardies, mais non moins habiles, décorent les parties plus récentes de l'édifice.

Jusqu'à présent, on avait peine à se renseigner sur la manière dont les Arméniens de Galicie étaient rentrés en communion avec Rome; un récent travail vient heureusement de mettre à la portée du public de langue française le résultat des recherches qui furent faites sur ce point par des Polonais et des Arméniens ; c'est celui que le professeur Frédéric Macler vient de publier dans la *Revue des Etudes arméniennes* (1). Texte très dense dont nous dégageons les lignes qui nous semblent essentielles.

* * *

Plusieurs fois, au cours des siècles, les évêques latins de Léopol avaient tenté de ramener à Rome les Arméniens de la contrée. Ils n'avaient eu aucun succès alors qu'au contraire les patriarches d'Etchmiatzin étaient, à plusieurs reprises, rentrés en communion avec le siège de Pierre.

---

(1) Rapport sur une mission scientifique en Galicie et en Bukovine (juillet-août 1925). *Revue des Etudes Arméniennes*, t. VII, fasc 1, Paris, pp. 111-177.

Il se trouva qu'en 1622, un de ces patriarches unis, Melkisadek, fut de passage à Léopol au moment où l'évêque arménien venait de mourir. Il fut sollicité par un jeune moine plein d'ambition : Nikol Tharossowich, qui lui offrit une forte somme s'il consentait à le recevoir dans l'Église catholique et à le sacrer évêque. Melkisadek accepta, le sacre eut lieu, mais il provoqua une nuée de contestations qui devaient se prolonger tout au cours de la vie de l'évêque et dont nous ne signalerons que quelques-unes.

Nikol Thorossowich eut contre lui tout d'abord son propre troupeau : il avait offensé le vardopet Grégoire, envoyé du patriarche d'Arménie, qui l'excommunia. Ses fidèles indignés fermèrent devant lui les églises. Thorossowich alors crut bon de remettre aux Pères de la Compagnie de Jésus et à l'archevêque latin de Léopol une déclaration formelle d'adhésion au Saint-Siège. Il pensait ainsi se concilier leur appui. Accompagné d'un délégué de l'archevêque et d'un représentant du bourgmestre, il fit forcer les portes de sa cathédrale. Les Arméniens, à la suite de cette effraction, engagèrent un double procès contre leur évêque et contre la municipalité, procès qui devait durer vingt ans et plus. Le roi de Pologne, Ladislas IV, essaya vainement une intervention personnelle. Le bon droit de Thorossowich lui paraissait douteux, il était peu disposé à lui donner raison, d'autre part, celui-ci lui démontrait hardiment qu'en tant qu'évêque catholique il ne pouvait rendre une église aux mains des schismatiques.

Nikol Thorossowich faisait, par ailleurs, peu d'efforts pour se concilier ses ouailles. La police urbaine avait réussi à lui en restituer la direction. Au lieu d'en user sagement, il en abusait, exigeait de grosses sommes pour les permis d'inhumer, infligeait de lourdes amendes à ceux qui lui faisaient opposition, emprisonnait des prêtres. Il fit tant et si bien que beaucoup d'Arméniens quittèrent la ville, que d'autres se tinrent à l'écart des sacrements et que le reste pensa que le meilleur moyen de venir à bout de cet exigeant pasteur était d'en appeler à Rome même.

Ils le firent d'abord sans préciser leur position religieuse, puis après, en 1654 en protestant eux aussi de leur adhésion à la foi catholique. Thorossowich sentit le danger et partit à Rome où il arriva à maintenir sa position, encore qu'un savant dominicain,

Boghos d'Arménie, eût pris parti contre lui. Il revint cependant inquiet et pour conserver son épiscopat menacé, n'hésita pas à se séparer de Rome en traitant avec le catholicos non-uni, Philippos. Il obtint de lui d'être relevé de l'anathème lancé par Grégoire et origine de tous ses maux, en échange, il promit une rupture secrète avec Rome, s'engagea à célébrer la messe à la manière monophysite et à se laisser nommer, après sa mort, un successeur non-uni.

A Léopol, ce fut, parmi les Arméniens, de la joie pour quelques uns et du scandale pour beaucoup d'autres.

* * *

Ici se place une décisive intervention de Rome qui eut pour effet de rétablir cette situation bien compromise.

Le nonce Pignatelli, de passage en 1662 à Léopol, proposa aux Arméniens que Rome leur envoyât des religieux Théatins pour aider à la formation de leur clergé.

Sachant le bien que l'un d'eux, le P. Galanus, avait déjà fait en Grande-Arménie, ils y consentirent et Thorossowich lui-même approuva.

Arrivèrent donc à Léopol, le 1er mai 1654, le P. Clément Galanus lui-même, accompagné d'un Français, le P. Aloys Marie Pidou et du frère Bonaventure Costuccio. Ils furent reçus fraîchement et mal logés, mais tous trois étaient pleins de courage, l'accueil qui leur était fait ne pouvait ralentir leur zèle.

On ne tarda pas à voir le résultat de leur présence. Thorossowich fut contraint de mêler de l'eau au vin du calice sous peine d'être dénoncé à Rome comme monophysite. Il dut permettre aussi à son clergé de mentionner le nom du Pape au cours de la liturgie. Bien d'autres réformes furent encore amorcées. Dans le collège qu'avaient ouvert les Théatins, les futurs prêtres commencèrent à s'instruire aussi bien à la connaissance de l'écriture arménienne qu'à celle de la théologie.

L'évêque semblait prendre son parti de la présence des Théatins, il paraissait même les favoriser.

Ce n'était, en réalité, qu'une attitude toute diplomatique. Il les sentait plus forts que lui, appuyés par Rome et, ne pouvant rien contre eux, cherchait à s'en faire bien voir.

La mort du P. Golanus, survenue deux ans seulement après son arrivée, lui fit jeter le masque. Le moment lui parut favorable pour recouvrer son indépendance. Il fit brusquement poser les scellés sur le collège. Si le P. Marie Pidou ne s'était révélé malgré ses vingt-huit ans capable de lui tenir tête, l'œuvre entreprise s'écroulait. C'est à l'énergie et aux efforts de ce Père que l'intervention des Théatins doit d'avoir laissé une trace profonde.

Il continua les réformes commencées par le P. Galanus. Sur ses instances, l'archevêque latin obtint que des prêtres pussent prêcher librement dans les églises arméniennes. Il corrigea des erreurs qui s'étaient introduites dans la célébration de la liturgie, il s'efforça même, sans succès du reste, de remettre l'ordre dans un couvent de femmes.

A la fin de l'année 1666, deux nouveaux religieux étant arrivés en renfort, le P. Pidou se crut assez puissant pour tenter la plus grosse réforme qui n'était rien moins que celle de la vie de Thorossowich. On fit observer à l'évêque son avidité, son incurie. Menacé d'avoir à se justifier devant une commission disciplinaire, il déclara qu'il irait à Rome expliquer sa conduite. Le P. Pidou encouragea fortement ce projet. Au fond de lui-même il espérait sans doute que le turbulent promoteur de l'Union ne reviendrait plus ; en tout cas, il pensait avoir du calme pendant un temps assez long et poursuivre sa tâche en paix.

Thorossowich arriva à Rome à la fin de l'année 1668, on mit à sa disposition un logis digne de son rang, on lui servit une rente et plusieurs mois passèrent. Finalement on lui proposa de nommer un coadjuteur. Il prit fort mal la chose, écrivit à ses fidèles qu'on voulait le priver de son siège et créa de l'agitation parmi eux.

Dans le même temps, le P. Marie Pidou, desservi par un de ses confrères, devait quitter Léopol et reprendre le chemin de l'Italie et le patriarche non-uni d'Etchmiatzin nommait directement un coadjuteur à Thorossowich. Il n'avait pas oublié leur convention et c'était le moment ou jamais d'en profiter. Ce coadjuteur vint à Léopol et trouva des partisans jusqu'à la cour.

L'œuvre d'union, une fois de plus, paraissait sombrer, un véritable naufrage au port.

L'énergie du P. Pidou triompha encore une fois de cette redoutable crise. A Rome, il ne cessait de parler de ses chers Arméniens, réclamant qu'on leur interdît, sous peine d'anathème, de passer au rite latin et insistant pour qu'on n'adressât à la mission des Théatins que des gens « de haute science et de bonne conduite. » Il put enfin, en 1673, repartir à Léopol. Lorsqu'il arriva, le collège était détruit par une récente incursion turque, les Pères étaient dispersés... Le découragement était inconnu au P. Pidou, les difficultés ne faisaient que fortifier sa patiente ténacité. Il se remit à l'œuvre. Un an plus tard, le collège fonctionnait à nouveau dans des bâtiments neufs.

Pendant son séjour à Rome, il avait obtenu de Thorossowich le sacre d'un coadjuteur, Vardau Honnanian, homme de science et de foi, sur qui il pouvait s'appuyer. Lorsqu'il fut question de rentrer, Thorossowich ne voulut pas le laisser partir seul, il l'accompagna à Léopol, mais il ne pouvait s'entendre avec lui, leurs vues étaient trop différentes. Pour éviter des dissentiments inutiles le coadjuteur partit pour la Grande-Arménie. Il ne put agir qu'après la mort de l'évêque Thorossowich survenue en 1681 et il ne trompa point la confiance que le bon Théatin avait eue en lieu.

Vardau Honnanian devait poursuivre l'œuvre d'instruction du clergé et de la codification de la liturgie ; il devait même réussir une œuvre que le P. Pidou n'avait pu mener à bien, celle de l'organisation des communautés de femmes : il leur donna une règle calquée sur celle de S. Benoît. Ailleurs, il éleva des églises et il ne quitta Léopol pour l'Arménie qui lui était plus chère, qu'après avoir nommé un digne coadjuteur.

L'Union était sauvée. Depuis, on n'a plus jamais senti qu'elle tendît à se desserrer. A l'heure actuelle, les Arméniens catholiques de Galicie sont d'aussi fervents catholiques que leurs frères Polonais avec lesquels du reste, à la différence des Ukrainiens, ils tendent à se confondre, car ils ont perdu leur langue.

L'Union, conclue au XVIIe siècle, était donc solide, on a vu pourtant dans quelles circonstances elle naquit et par quelles vicissitudes elle passa.

Si elle se réalisa finalement, c'est qu'aux insuffisances des événements et des hommes, suppléa l'absolu dévouement d'une poignée d'apôtres.

Et c'est une grande leçon.

I. Documents.

Erection Canonique du Prieuré d'Amay-sur-Meuse.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le Saint-Siège par l'organe de la Commission Pontificale *pro Russia* (département de la S. Congr. *Pro Ecclesia orientali*, dont dépend le prieuré d'Amay), a procédé à l'érection Canonique définitive du monastère en Prieuré *sui juris*. Le décret d'érection a été proclamé officiellement le 10 octobre 1928 par un délégué spécial du Saint-Siège, le R^me^ Père Abbé Etcheverry, O. S. B., président de la Congrégation Cassinienne, P. O.

Voici le texte et la traduction de ce document :

« Se conformant humblement à la Lettre du 21 mars 1924 *Equidem verba* de Sa Sainteté le Pape Pie XI, glorieusement régnant, quelques moines de l'Ordre de S. Benoît, sous la conduite de Dom Lambert Beauduin, ont commencé à Amay-sur-Meuse en Belgique, un monastère destiné à grouper des Moines Bénédictins qui travailleraient au retour des Orientaux à l'Unité de l'Église catholique, et spécialement des Russes. Le Seigneur a béni cette œuvre dès le début et le nombre des Moines s'est accru, à la faveur de la grâce divine.

C'est pourquoi la Commission pontificale *pro Russia*, remplie de sollicitude pour toutes les entreprises qui regardent le bien des Russes, a déclaré qu'il fallait procéder à l'érection canonique du monastère d'Amay.

Par conséquent, avec l'approbation de Sa Sainteté, par force du présent décret, dont la valeur équivaut à celle d'une Lettre apostolique, la Commission *Pro Russia* érige canoniquement le dit monastère d'Amay-sur-Meuse en Belgique, pour les Bénédictins qui se destinent à l'œuvre monastique en faveur des Russes. Elle confère à ce monastère les droits et privilèges dont jouissent les Prieurés conventuels d'après les constitutions de la Congrégation belge, toutes mutations nécessaires et opportunes ayant été faites, lesquelles devront être approuvées et promulguées par cette Commission.

Le Prieuré nouvellement érigé garde son siège à Amay, et la dite Comission se réserve la faculté de le transférer ailleurs si c'est opportun, nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, à la secrétairerie de la Commission Pontificale *Pro Russia*, le 28 juillet de l'année 1928.

signé : LOUIS, Card. Sincero, président.
CHARLES MARGOTTI, secrétaire.

PONTIFICIA COMMISSIO PRO RUSSIA.

DECRETUM.

Litteris « Equidem verba » Ssmi Domini Nostri Pii, Divina Providentia Papae XI fel. regn. die 21 Martii 1924 editis humiliter obsequentes, nonnulli Monachi Ordinis Sancti Benedicti, P. Lamberto Beauduin proceunte, apud locum vulgo « Amay-sur-Meuse » in Belgica, domo ad hunc finem aptata, monasterium inierunt, quo Monachi Benedictini confluerent, qui unitatem cum Catholica Ecclesia inter dissidentes, praesertim Russos, fovendam susciperent. Iam ab initio operi benedixit Dominus, numerusque Monachorum eidem operi addictorum, divina favente gratia, succrevit.

Itaque Pontificia Commissio pro Russia, de omnibus quæ Russorum bonum prosequentur cœptis valde sollicita, ad canonicam Monasterii de Amay erectionem ibi procedendum esse iudicavit.

Quapropter, approbante Sanctitate sua, prœsentis Decreti vi, perinde valituri, ac si super re Apostolicæ Litteræ essent expeditæ, Pontificia Commissio pro Russia, Monasterium prædictum in loco vulgo « Amay-sur-Meuse » in Belgio, Benedictinis operi monastico pro Russis addictis recipiendis canonice erigit, tribuens eidem jura et privilegia, quibus, ad normam Constitutionum Belgicæ Congregationis, Conventuales Prioratus fruentur, factis in eas opportunis et necessariis mutationibus ab hac Pont. Commissione adprobandis atque promulgandis.

Noviter erectus Prioratus sedem suam in loco vulgo « Amay » retinet, reservata Pont. Commissioni pro Russia facultate eum alio, si opportunum duxerit, transferendi.

Contrariis quibuslibet minime obstantibus.

Datum Romæ, ex Secretaria Pontificiae Commissionis pro Russia, die 28 julii, anno 1928.

(sign.) Aloysius Card. SINCERO, Praeses
CAROLUS MARGOTTI, Secretarius.

L'ENCYCLIQUE « RERUM ORIENTALIUM ».

Pour bien manifester au monde entier que la cause de l'Union des Églises est une des principales préoccupations de son cœur apostolique, le Pape Pie XI vient de publier une seconde Encyclique sur « les Affaires d'Orient ».

De ce document pontifical nous extrayons les passages les plus marquants ; le Saint-Père commence par rappeler la sollicitude des Pontifes Romains pour l'Orient et l'œuvre des derniers Papes en faveur des études orientales. Sa Sainteté démontre ensuite la nécessité qu'il y a de connaître les questions qui sont à l'ordre du jour de l'opinion publique religieuse actuelle.

« Qui pourrait, en effet, ignorer encore certaines conversations, où l'on parle d'assurer entre tous les chrétiens une forme d'unité très éloignée de la pensée du Christ, fondateur de l'Église ? Qui n'a point entendu les problèmes soulevés un peu partout, dans la plupart des pays d'Europe, surtout en Amérique, problèmes d'une extrême importance, au sujet des groupes de chrétiens orientaux, les uns en communion avec l'Église romaine, les autres encore séparés d'elle ?

Et pourtant, si les clercs de nos séminaires sont au cours de leurs études assez renseignés — et c'est bien heureux — sur les erreurs des protestants, pour reconnaître leurs opinions et déjouer leurs argumentations captieuses, il faut reconnaître que ces mêmes séminaristes n'ont pas reçu le plus souvent les leçons qui leur permettraient de se prononcer avec sécurité sur les questions relatives aux affaires et usages des Orientaux et à leurs rites légitimes, qui doivent être si saintement conservés dans l'unité catholique, alors que pourtant ces sujets réclament une étude particulière et beaucoup d'exactitude.

C'est pourquoi, puisqu'il ne faut rien négliger de ce qui peut contribuer soit à ramener à l'unité de la véritable Église du Christ une partie si importante de son troupeau, soit à développer la charité envers ceux qui, dans la diversité des rites, adhèrent intimement de cœur et d'âme à l'Église romaine et au Vicaire du Christ, nous vous supplions vivement, Vénérables Frères, de veiller à choisir chacun au moins un de vos prêtres, qui, bien instruit lui-même des questions orientales, soit prêt à les expliquer

opportunément aux élèves de votre séminaire. Certes, nous ne l'ignorons pas, c'est aux Universités catholiques qu'il appartient d'établir une chaire spéciale ou même une faculté d'études orientales : à ce devoir, sous notre impulsion, et avec notre aide, celles de Paris, de Louvain et de Lille ont déjà donné les premières réalisations dignes de cordiales félicitations ; comme nous nous réjouissons aussi de ce que, en quelques autres facultés de théologie, les pouvoirs publics aient à leurs frais, d'accord avec l'autorité ecclésiastique, et à sa demande, établi récemment des chaires pour les études orientales. Mais, même dans chacun des séminaires de théologie, il ne serait pas tellement difficile de trouver un professeur qui, avec sa propre matière, l'histoire par l'exemple ou la liturgie ou le droit canon, enseignerait au moins les premiers éléments des questions orientales. Si les pensées et les affections des séminaristes sont ainsi dirigées sur les croyances et les rites de l'Orient, il en résultera certainement un profit notable, non seulement en faveur des Orientaux, mais pour ces clercs eux-mêmes, qui, d'emblée, recueilleront une plus féconde connaissance de la théologie catholique et de la discipline latine. »

Le Souverain Pontife expose longuement, au cours de son Encyclique l'organisation de l'Institut oriental, dont il veut faire le centre principal des études orientales. Il rend hommage au corps enseignant et tout spécialement à son digne Président, Mgr d'Herbigny, qui aura trouvé dans ces augustes paroles la plus belle récompense de son zèle. Le Saint-Père le félicite aussi des résultats obtenus : « Voici bientôt six ans que furent prises ces décisions ; et déjà nous pouvons rendre grâce à Dieu des résultats qui récompensent nos labeurs. Sans doute, le nombre des élèves et des auditeurs ne sera jamais très grand. Il a été néanmoins suffisant pour constituer une vaillante phalange d'hommes studieux dont l'activité sera très profitable aux intérêts de l'Orient chrétien. »

L'Encyclique se termine par un appel à l'Unité : « ... Et tandis que nous méditions sur ce que, avec l'aide de Dieu, nous avons commencé et nous voulons poursuivre, pour hâter une si grande joie, il nous semble que nous pouvons nous comparer à ce Père de famille que le Christ, Notre Seigneur, nous montre priant les invités au festin « d'entrer parce que tout est déjà

prêt » (Luc XIV 17). Appliquant ces paroles au cas présent, nous vous exhortons vivement, Vénérables Frères, tous et chacun, à promouvoir par tous les moyens les études orientales et à diriger fortement avec nous vos forces spirituelles vers l'accomplissement d'un si grand dessein.Et ainsi, ayant finalement écarté tout ce qui s'oppose à cette unité tant désirée, sous les auspices de la Bienheureuse Vierge Immaculée, Mère de Dieu et de tous les très saints Pères et Docteurs de l'Orient et de l'Occident, nous embrasserons ces frères et ces fils si longtemps éloignés de nous, mais revenus enfin à la maison paternelle et très étroitement unis avec nous par la charité, qui s'appuie sur la vérité et sur la pleine profession de la foi chrétienne,comme sur un fondement très sûr. »

PANIKHIDA

Le service de l'Eglise orientale orthodoxe pour les morts.

Les fidèles ont coutume d'y assister ayant dans les mains des cierges allumés qu'on éteint après la lecture du « Notre Père ».

LE CHŒUR : Bénissez, Maître.

LE PRETRE : Que le Seigneur soit béni, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

LE DIACRE : Amen.

D. : Bénissez, Maître.

PR. : Que le Seigneur soit béni maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

CH. : Amen.

D. : Prions en paix le Seigneur.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur pour la paix d'en-haut et pour le salut de nos âmes.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Que le Seigneur absolve les péchés de son défunt (défunte) serviteur (servante) (le nom du défunt).

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur pour la paix et le repos de l'âme de son serviteur (le nom).

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur qu'Il lui pardonne tous ses péchés, volontaires et involontaires.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur qu'Il accorde à Son serviteur (servante) de se présenter acquitté (e) devant son trône glorieux.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur pour tous ceux qui souffrent, qui pleurent et qui ont confiance dans la consolation du Christ.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur de leur éviter toutes les misères, maladies et soupirs et de les introduire dans la lumière de Sa présence.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur qu'Il les reçoive avec Abraham, Isaac et Jacob.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Prions le Seigneur de nous épargner toute peine, misère et colère.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Ayant imploré pour le défunt (la défunte) le Royaume céleste, la grâce divine et le pardon de ses péchés, confions-nous mutuellement ainsi que toute notre vie au Christ notre Dieu.

CH. : A Vous, Seigneur.

PR. : Parce que Vous êtes la Résurrection, la Vie et le Repos de votre serviteur (servante) (le nom) et nous Vous glorifions avec Votre Père éternel et avec le très saint miséricordieux et vivifiant Saint-Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

CH. : Amen.

D. : Le huitième cantique, Alleluia (3 fois).

CH. : Alleluia (9 fois).

D. : Pendant le chant, Alleluia :

Vous qui avez tout créé par la profondeur de Votre Sagesse, Vous qui distribuez tout le nécessaire à tous, donnez le repos éternel à l'âme de Votre serviteur qui a mis tout son espoir en Vous.

CH. : Notre Créateur et notre Dieu.

D. : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Nous trouvons en Vous, Sainte

Vierge, le salut des fidèles, le refuge et l'abri et nous Vous supplions de prier Votre Fils pour nous.

CH. : Sainte Vierge, salut des fidèles.

(Pendant le chant le Prêtre précédé du Diacre tenant un cierge encense la table, l'autel et les fidèles).

Béni soit le Seigneur qui m'a enseigné la justice. Les Saints ont trouvé la source de la vie et la porte du paradis; permettez-moi de trouver le chemin de la pénitence ; je suis une brebis égarée, rappelez-moi, Seigneur, et sauvez-moi. Béni soit le Seigneur qui m'a enseigné la justice.

Nous chantons la Divine Trinité en clamant : « Vous êtes Saint, Seigneur, avec Votre Fils éternel et Votre Divin Saint-Esprit, éclairez-nous par la foi, vos serviteurs, et sauvez-nous du feu éternel. Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Accordez aux âmes de vos serviteurs la rémission de tous les péchés. Et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen. Réjouissez-Vous, Vierge très pure, qui avez enfanté Notre-Seigneur pour le salut de tous, c'est par Vous que les hommes ont leur salut, c'est par Vous que nous parviendrons au paradis, Vierge très pure, bénie. Alleluia (3 fois).

Bénissons le Seigneur. Alleluia (3 fois).

Bénissons le Seigneur.

PR. : Que les âmes de vos serviteurs reposent en paix.

CH. : Que les âmes de vos serviteurs reposent en paix.

PR. : idem.

CH. : idem.

PR. : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

CH. : Maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Je fais monter ma prière vers le Seigneur, c'est à Lui que je communique ma douleur, mon âme est pleine de péchés et ma vie se rapproche de l'enfer ; comme Jonas, je Vous supplie : Seigneur, sauvez-moi de la corruption. Ayant traversé la mer houleuse de la vie, je m'approche de votre tranquille refuge et je Vous supplie : Sauvez-moi de la corruption, Seigneur plein de miséricorde.

D. : Encore et encore, prions en paix le Seigneur.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Supplions le Seigneur qu'Il accorde le repos éternel aux

âmes de ses serviteurs (les noms) et qu'Il pardonne toutes leurs iniquités volontaires et involontaires.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Que le Seigneur reçoive leurs âmes avec les âmes des justes.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Nous prions Notre-Seigneur, Notre Roi immortel et Notre Dieu de leur accorder Sa grâce divine, le royaume céleste et la rémission de tous leurs péchés.

CH. : Exaucez-nous, Seigneur.

D. : Prions le Seigneur.

PR. : C'est Vous, Notre-Seigneur, qui êtes la Résurrection, la Vie et le Repos des âmes de Vos défunts serviteurs (leurs noms) et nous Vous bénissons avec Votre Père Eternel et avec Votre très saint et très miséricordieux Saint-Esprit et maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

(*Pendant le cantique suivant, le diacre encense la table, l'iconostace, le prêtre et les fidèles*).

CH. : Que les âmes de Vos serviteurs se reposent là-haut où il n'y a plus de maladies, de chagrins, ni de soupirs, mais seulement la vie éternelle.

PR. : Vous qui êtes seul Immortel, Créateur et Rédempteur de l'homme. Les humains sont faits de la terre selon Votre parole : « Tu es terre et dans la terre tu reviendras » comme nous irons tous.

CH. : En chantant des sanglots sur la tombe. Alleluia (3 fois).

PR. : Qu'elles reposent en paix, les âmes de Vos défunts serviteurs.

CH. : idem.

PR. : idem.

CH. : idem.

PR. : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

CH. : Maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

D. : Glorifions dans nos chants la Sainte Vierge, la Mère de la Lumière.

CH. : Les hommes ne peuvent plus voir Dieu, les anges n'osent pas Le regarder, c'est par Vous, Sainte Vierge, que le Verbe incarné a apparu aux hommes et qu'ils Le bénissent avec les esprits célestes.

LE LECTEUR récite le : « Notre Père ».

(*Les fidèles éteignent leurs cierges*).

PR. : C'est Votre règne et la force et la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

CH. : Amen.

Donnez le repos aux âmes de Vos serviteurs, Seigneur, avec les âmes de Vos fidèles et gardez-les dans la vie heureuse, éternelle près de Vous, miséricordieux Seigneur. Qu'ils reposent en paix chez Vous, où reposent les âmes de Vos Saints, parce que Vous êtes seul miséricordieux. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Vous êtes Notre Dieu qui êtes descendu aux enfers et qui avez délivré les captifs de leurs liens, Vous, Seigneur, accordez le repos aux âmes de Vos défunts serviteurs. Maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

Vous seule, très pure et sans tache Sainte Vierge, qui avez enfanté Notre Dieu, priez pour le salut de leurs âmes.

D. : Seigneur, ayez pitié. Nous demandons à Votre bonté, nous Vous prions de nous exaucer et d'avoir pitié de nous.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

D. : Nous prions encore pour la rémission de tous les péchés volontaires et involontaires de Vos défunts serviteurs (leurs noms).

CH. : Seigneur, ayez pitié (3 fois).

D. : Que le Seigneur accepte leurs âmes avec les âmes de tous les justes.

CH. : Seigneur, ayez pitié (3 fois).

D. : Nous prions Notre-Seigneur, Notre Roi et Dieu immortel qu'Il leur accorde Sa miséricorde, la rémission de leurs péchés et le règne céleste.

CH. : Accordez-leur, Notre-Seigneur.

D. : Prions le Seigneur.

CH. : Seigneur, ayez pitié.

PR. : Dieu de tous les esprits et de tous les hommes, qui avez vaincu la mort, qui avez vaincu le diable, qui avez donné la vie à l'Univers, accordez le repos aux âmes de Vos défunts serviteurs dans la lumière, dans la tranquillité, dans le bien-être, où les maladies, les souffrances et les soupirs n'existent plus.

Accordez-leur la rémission de tous les péchés, qu'ils ont commis par actions, par paroles ou en pensées, comme Vous êtes le Dieu miséricordieux, pardonnez-leur. Parce que il n'y a pas d'hommes qui vivent sans pécher, Vous êtes Seul sans péché, Votre vérité est la Vérité éternelle et Votre Verbe est véridique.

Vous êtes la Résurrection, la Vie et le Repos de Vos défunts serviteurs et nous Vous bénissons Notre-Seigneur, avec Votre Père éternel et avec Votre très saint Esprit et maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

CH. : Amen.

D. : Sagesse.

PR. : Sainte Vierge, ayez pitié de nous.

CH. : Nous Vous bénissons, Vierge Sainte, plus pure que les chérubins, plus glorieuse que les Séraphins, qui êtes demeurée sans tache après Votre enfantement, ô Vierge Sainte, Mère de Dieu.

PR. : Nous Vous louons, Notre-Seigneur, tout notre espoir est en Vous.

CH. : Nous Vous bénissons, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen. Seigneur, ayez pitié de nous.

PR. : Le Roi des vivants et des morts, Notre-Seigneur, Notre vrai Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge et de tous les Saints que nous honorons, nous accordera Son pardon et le salut, parce qu'Il est bon et miséricordieux.

D. : Accordez, Seigneur, à Vos défunts serviteurs (les noms), le repos éternel dans la vie céleste et accordez-leur la mémoire éternelle.

CH. : Mémoire éternelle.
Mémoire éternelle.
Mémoire éternelle.

(Ce service peut être célébré à l'église devant une table spéciale drapée de deuil ou sur le tombeau au cimetière, ou près du lit de mort).

C. W.

---

2. Chronique.

Orthodoxie.

RUSSIE. — I. *La lutte pour l'âme des enfants.* — Le périodique *Bezbojnik* (« Le Sans-Dieu ») se plaint que « jusqu'à 40 % des enfants dans les écoles sont sous l'influence des popes. » Au lieu d'une éducation *a*religieuse il faudrait l'éducation *anti*-religieuse. « Avant tout, il faut faire une revision du corps professoral et en exclure tous ceux qui osent mener une propagande cléricale en cachette et corrompre nos enfants avec leur sale esprit clérical. Sans aucun doute, cela purifierait l'atmosphère de notre école. Ensuite, il faut reviser soigneusement les programmes du point de vue de l'éducation antireligieuse. La propagande antireligieuse, bien entendu, ne doit pas constituer un sujet spécial d'études. Au contraire, elle doit être mêlée à l'enseignement des matières déjà prescrites. Ainsi, par exemple, en sociologie, le rôle de la religion comme arme de la classe bourgeoise doit être souligné chaque fois qu'il s'agit de la guerre des classes, de la révolution, de la guerre civile, de la guerre impérialiste, etc. Dans la préparation du corps professoral, il faut comprendre les questions de propagande antireligieuse et les souligner dans les diverses réunions pédagogiques. Une littérature antireligieuse pour les enfants est à créer. Il faudrait donner plus d'attention aux questions d'éducation, dans une presse pédagogique spéciale ». En effet, d'après la *Vetcherniaya Moskva*, au mois de juillet, ordre fut donné à tous les instituts et facultés pédagogiques d'observer le travail antireligieux des pédagogues et de veiller à ce qu'il ne soit pas seulement neutre. La nouvelle année scolaire, dit le *Journal Rouge*, sera nettement antireligieuse.

L'Église orthodoxe, de son côté, comprend l'importance de l'éducation religieuse de la nouvelle génération. Naturellement, le gouvernement lui oppose de formidables obstacles ; l'instruction organisée et ouverte est défendue par la loi, et c'est surtout au sein des familles religieuses que s'exercent les influences chrétiennes. De plus, l'Église orthodoxe a été tellement habituée à s'en remettre au gouvernement impérial pour l'organisation de

l'instruction religieuse, que placée dans les terribles conditions actuelles, presque sans aucune expérience, il lui est doublement difficile d'entreprendre cette œuvre capitale. Comme exemple de son programme actuel, nous donnerons des extraits d'une lettre pastorale de l'évêque Eugène, ancien archimandrite du monastère Movospasski à Moscou, devenu évêque de Mourom (gouv. de Vladimir) en 1926. Elle a été dénoncée comme « contre-révolutionnaire » au mois de juillet par la « Komsomolskaja Pravda » et serait, d'après le correspondant moscovite d'un des journaux de l'Allemagne, la suite de directives données par le Métropolite Serge, chef de la hiérarchie tikhonienne.

L'évêque Eugène commence par se plaindre que le clergé est souvent trop peureux ou trop indolent pour enseigner la religion aux enfants. Il fait remarquer que si l'instruction est défendue dans les écoles, et même ailleurs, s'il s'agit de « groupes » d'enfants (c'est-à-dire de plus de trois enfants à la fois), il y a quand même de sérieuses possibilités d'éducation admises par la lettre de la loi. Il prescrit donc à chaque prêtre, diacre et lecteur (1), de se former six groupes de trois enfants, et d'enseigner le catéchisme à chaque groupe pendant trois heures par semaine. Et outre le catéchisme à chaque groupe pendant trois heures par semaine, il les engage à réaliser le programme suivant, en vue de la « christianisation » des enfants.

1. Préparer les enfants à la première confession en les instruisant et en leur enseignant le *Credo* et les prières les plus communes.
2. Faire davantage attention aux enfants dans la prédication.
3. Engager les parents et les adultes à leur donner des leçons.
4. Afficher des instructions pour les enfants aux portes des églises.
5. Organiser des expéditions archéologiques, zoologiques, etc., où on leur explique les choses du point de vue religieux et leur montre des œuvres d'art religieux.

---

(1) Le Lecteur (« psalomchtchik ») a un rôle assez important dans l'Église orientale. Presque toutes les églises ont un lecteur, qui le plus souvent ne dépasse pas l'ordre du lecteur pendant toute sa vie. Il prend une part considérable aux offices.

6. Apprendre les méthodes de culture physique pour occuper les enfants.

7. Organiser pour eux des fêtes, des repas, etc., et aider les enfants pauvres.

8. Pendant les travaux de la moisson, demander aux fidèles, hommes et femmes, de s'occuper des enfants et de leur raconter les histoires de l'Écriture Sainte.

9. Leur former dans les sacristies et autres locaux libres des bibliothèques et des coins de lecture, avec des tableaux de l'Histoire Sacrée.

Ce programme rappelle beaucoup les méthodes des « patronages » catholiques. Il est chose assez nouvelle pour le clergé de Russie. Voudra-t-il, pourra-t-il, dans les circonstances actuelles, l'appliquer ? Tout dépend de là. Dans le gouvernement de Vladimir, du moins, le journal communiste signale son application. Il s'agit d'user en faveur de la religion des moyens pédagogiques dont les soviets se servent contre elle. Les sectaires ont organisé en opposition à la « Komsomol » (Jeunesse communiste) une « Christomol » (Jeunesse chrétienne).

L'évêque Eugène recommande d'organiser, pour les garçons des « Cercles de l'Enfant Jésus », et pour les filles des « Cercles de la Vierge Marie » où l'on porterait un ruban blanc ; chaque semaine, il y aurait un « jour des enfants », une des grandes fêtes de l'année liturgique deviendrait spécialement la leur.

Certains orthodoxes, trop exclusivement préoccupés de la beauté esthétique et de l'atmosphère antique de leur Église, trouvent parfois étrange ou même malséante l'activité fièvreuse et peu contemplative des « hommes d'œuvres » de l'Église catholique moderne. Sans doute, nous pouvons nous édifier à cette école de dignité liturgique qu'est l'Église de Russie. Mais de son côté l'Église orthodoxe, si elle veut faire face à des conditions nouvelles depuis longtemps connues chez nous, doit forcément adopter nos méthodes d'éducation active et systématique de la jeunesse. Accueillera-t-elle volontiers, dans la Russie de l'avenir, les catholiques désireux de collaborer à la « christianisation » des enfants et à redresser les ruines laissées par ces terribles années ? En tout cas, plus elle se modernise dans ses méthodes, plus elle comprendra et appréciera (espérons-le)

le génie du catholicisme et son activité d'aujourd'hui. Ce sera encore un obstacle contre l'Union qui disparaîtra — l'incompréhension d'un Orient primitif et trop exclusivement rituel et contemplatif vis-à-vis de l'Occident depuis longtemps évolué dans un sens plus actif, jusqu'à paraître étrange à l'esprit encore médiéval de la Sainte Russie.

On a beaucoup parlé des « Bezprizornyé » — des enfants sauvages et abrutis, sans famille et sans asile, qui ont été l'un des phénomènes les plus tristes de la Russie depuis la guerre civile et la famine. S'il faut en croire le « Journal Rouge » (du 3 avril), les millions d'enfants qui erraient en Russie en 1921-23 furent réduits à 125.000 en 1925 ; à 70.000 en 1927 ; à 30-35.000 en 1928. Espérons que cela est bien exact et pas seulement de la vantardise à la manière soviétique. L'Etat aurait dépensé, en 1924, jusqu'à 2.450.000 roubles ; et en 1928, jusqu'à 7.450.000 pour réduire ce terrible scandale.

2. — *L'activité de l'Eglise orthodoxe et la propagande antireligieuse.* — La presse soviétique continue, comme avant, à dénoncer avec indignation les manifestations du renouveau religieux et à appeler les communistes à un travail acharné de propagande antireligieuse. On pourrait remplir bien des pages d'anecdotes et de statistiques publiées pendant ces derniers mois au cours de cette campagne journalistique. En voici quelques exemples.

« Pravda » (n° 190) révèle l'échec complet de la propagande antireligieuse dans les quartiers ouvriers de Pétrograd. Le nombre des paroisses enregistrées augmente rapidement. Dans toutes les usines les cercles des « Sans-Dieu » sont inactifs, souvent ils se sont dispersés. Le plus grand syndicat, celui des métallurgistes, comprenant plus de 150.000 membres, ne compte qu'un seul cercle antireligieux. D'autre part les sociétés religieuses (paroisses) ont organisé ensemble des cours de théologie, restauré une église ruinée, et sont en train d'aménager une maison commune pour loger leurs étudiants en théologie.

« Le Journal Ouvrier » (n° 187) raconte qu'à Okoulovka les résultats des conversations antireligieuses, où le camarade Chelhovski, l'évangile en main, démasquait les « mensonges des prêtres », ont été les suivants. Le président de la commission

des cultes Nilov, quoique membre du parti communiste, a aussitôt fait baptiser ses enfants ; un autre employé soviétique a fait de même. Le secrétaire du comité ouvrier, Vladimirov, a commencé à inviter chez lui le prêtre. La moitié du chœur du club ouvrier s'est mise à chanter à l'église. Les paysans ont acheté un terrain et se proposent d'y construire une nouvelle église au printemps.

« Antireligioznik » écrit : « En matière de propagande antireligieuse, on est forcé de s'abstenir des méthodes du communisme militant, car en s'attaquant aux fidèles il faut du sérieux et de la discrétion... Impossible d'introduire à l'école des leçons spéciales d'athéisme. On ne peut organiser dans les écoles des cercles antireligieux, car ce serait indiscret de créer ainsi une instruction spécifique de l'athéisme... Il faut être très prudent dans ses expressions et éviter toute dérision des sentiments religieux, autrement on obtient le contraire de ce qu'on cherche... Un maître d'école a dit récemment : « Tout professeur a le droit d'être un homme religieux, puisque la loi ordonne la liberté en matière de religion ». Malheureusement ils ne sont pas rares, les maîtres qui pensent ainsi. Ils raisonnent de cette façon : « Du moment que la loi me donne le droit de croire, personne ne peut me persécuter. »

« Pravda » rapporte qu'à Tcheliabinsch l'activité du clergé s'intensifie. Les prêtres donnent régulièrement des conférences et embellissent leurs églises. Ils font des collectes pour la décoration des églises, pour offrir des croix d'or aux prêtres qui ont souffert la persécution. Ils ont organisé une bibliothèque de livres religieux.

Les tendances religieuses montent à un tel point qu'une femme, membre du parti communiste, est allée dans une église vers Pâques pour y brûler un cierge. Entrant dans le cercle bolchévique elle déclara avoir « trouvé de la consolation » dans cet acte ; personne ne protesta.

Le « Journal Ouvrier » déclare : « Le mouvement religieux à Orichovo-Zoniëv (1) croît et s'affirme. Le nombre des paroissiens augmente sans cesse. Les églises sont fréquentées même par la

(1) Centre industriel près de Moscou.

jeunesse, ce qui fut un événement rare en 1925. Le nombre des mariages religieux monte. Même les monastères presque exterminés reprennent vie. Le monastère Spaso-gousliarovski à Zoniëv a réussi, on ne sait comment, à gagner comme de fervents paroissiens tout un syndicat d'invalides, au nombre de 150 hommes. Les moines profitent de toute occasion pour affermir leur influence. Autrefois les orthodoxes, les vieux croyants et les sectaires étaient des ennemis acharnés ; maintenant, à chaque conflit avec l'ordre soviétique, ils forment un seul front anti-soviétique. L'arme principale de ce front, c'est la propagande individuelle, qui prend toutes sortes de formes. »

« Izviestia », parlant de la région de l'usine Kolomenski près de Moscou, dit entre autres choses : « Si vous allez à Protopopov un jour de fête, vous trouverez la jolie petite église décorée d'affiches et de placards. Mais ne croyez pas que, parce que 90 % de la population sont ouvriers de l'usine Kolomenski, l'église est devenue club ; elle est restée église. Les affiches font concurrence avec les rares affiches soviétiques dans le village, et disent : « L'orthodoxie, c'est le fondement de la moralité, de la famille et de la prospérité économique de la population.. » Des 400 ménages qui forment la paroisse, deux seulement ne donnent rien à l'église... Il y a deux taxes : l'une soviétique (par décret) et l'autre, pour l'église — trois roubles par famille. On purifia les puits, et l'on répara l'église. Et dans chaque cas c'est le pope local qui fit la collecte. C'est lui qui ouvrit l'église restaurée et les puits — avec un « Te Deum » solennel et bénédiction des eaux... A Kolomna, quelqu'un parmi les ouvriers proposa de rouvrir le monastère de Solontvin... Pour restaurer les églises de la région on a dépensé environ 15.000 roubles (plus de 150.000 francs). »

De la fin de 1927 aux premiers mois de 1928 furent édités 184.000 livres religieux, imprimés par les imprimeries gouvernementales (surtout par l'« Octobre Rouge »). Ce genre de littérature (livres liturgiques, chants d'église, calendriers, etc.) augmente en quantité, l'Église publie de plus en plus.

A Perm, la presse soviétique rapporte qu'une enquête dans certaines écoles révéla que 70 % des élèves ont chez eux des icônes, 15 % portent sur eux une croix, 28 % s'adonnent à la

prière, 27 % vont à l'église, 18 % venaient de communier, 8 % allaient bientôt à la communion, 30 % ont reçu le prêtre chez eux.

« Antireligiosnik » écrit : « Dans la région de Tchernigov le clergé, surtout celui de la vieille Église (tikhonienne) fait preuve d'une grande activité ; sous l'influence de l'agitation religieuse cinq nouvelles églises ont été érigées cette dernière année. Le clergé arrête souvent le travail dans les cercles et les clubs communistes. Il y a eu des cas où les prêtres ont envoyé leurs adhérents au club et ceux-ci ont arrêté des séances cinématographiques par leurs menaces. Dans un des villages, pour attirer la jeunesse hors du club soviétique, le prêtre a organisé un chœur religieux ; peu à peu les jeunes gens du village s'y sont inscrits et en sont devenus enthousiastes. Dans le village de Koulikovka,le prêtre fonda un cercle féminin où on lit régulièrement l'Écriture Sainte, exerce les chants liturgiques, etc. A Svin le prêtre a organisé une communauté de religieuses et bâti une maison spéciale pour les loger. »

Dans l'Union Soviétique, il y a 146.200.000 habitants (statistique de 1927), dont 100.500.000 dans la Grande Russie, 29.000.000 dans l'Ukraine. Le parti communiste, qui dirige les destins de cet immense peuple et s'efforce de le rendre athée, ne forme que *la centième partie de la population* ; il ne compte que 800.000 membres et 500.000 « candidats » (qui font une espèce de noviciat). Mais il faut ajouter la nouvelle génération de la Jeunesse Communiste qui compte, d'après ses dirigeants, deux millions de jeunes gens des deux sexes. Il y a aussi certainement beaucoup de gens « sans parti » qui sympathisent plus ou moins avec le communisme, mais qui n'entrent pas dans le parti pour éviter les charges et les devoirs que cela implique. Des communistes actifs, 459.000 sont ouvriers ; 150.000, paysans ; 95.500, soldats ou marins ; 157.000 femmes. Seulement 4 % sont juifs (mais les juifs ne constituent que 2 % de toute la population).

3. — *Les bâtiments religieux.* — Au commencement du mois d'août on a commencé à restaurer les célèbres fresques du Sophiski Sobor (Cathédrale de la Sagesse) à Kiev, qui datent du XIe siècle. C'est le professeur D. P. Kaplik de l'Académie des

Arts de Pétrograd, qui en est chargé, avec la collaboration de divers membres de l'Institut artistique de Kiev.

Malgré une dernière protestation de la part du clergé de Pétrograd, la cathédrale de S. Isaac est bien définitivement séquestrée et sera de nouveau ouverte dans quelque temps, comme musée.

Les autorités de Pétrograd s'inquiètent (un peu tard) de l'état du fameux monastère « Serguievskaya Poustyn », qui au moment de sa séquestration contenait un grand nombre d'objets artistiques. Ceux-ci ont depuis longtemps disparu, et on est en train de détruire peu à peu les bâtiments, en volant tout ce qui peut en être arraché.

4. — *Les monastères.* — Depuis plusieurs mois la presse soviétique a demandé la liquidation d'un « nid d'aristocrates et de moines » à la *Troïtsko-Serguïevskaya Lavra* près de Moscou. Au lieu d'être un « Musée artistique » le fameux monastère était devenu un centre de réaction et de propagande religieuse. En effet, beaucoup d'anciens aristocrates et de moines y habitaient, et s'occupaient (dans bien des cas par mandat officiel) de sa conservation. Nous donnons ici quelques exemples de ces attaques. Comme résultat de la campagne, après expulsion de beaucoup de personnes, on a réorganisé le musée cet été pour le rendre véritablement « antireligieux ». Il y a une section du « Culte de Serge », une autre sur « L'Église comme Théâtre de Propagande ». Cette dernière, située dans l'église du Saint-Esprit, contient « des matériaux caractérisant la nature théâtrale du service liturgique et son rôle comme organe de la classe bourgeoise » (1).

Les excursions organisées en vue de la propagande anticléricale y trouvèrent un accueil et une atmosphère nettement « religieux ». Un correspondant de la « Komsomolskaya Pravda » du 10 avril écrivait : « Le guide de ces excursions, un membre de l'administration du musée, le baron von Dewise, est lui-même un croyant. Comme nous exprimions notre étonnement de ce que le musée ne prêchait pas contre la religion, il répondit que son affaire était seulement de prêcher contre les monastères et la

(1) « Vetcherniaya Moskva ».

vie monastique. Mais pendant toute notre visite, le Baron ne parla pas une seule fois contre le monastère. Les murs du musée sont couverts de portraits d'empereurs et d'impératrices... Les neuf églises de la petite ville travaillent avec grande énergie.

Les Evangélistes et les Baptistes aident les prêtres... A Noël, on décida que les églises fonctionneraient à tour de rôle ; le dernier service commença à une heure de la nuit... Officiellement les moines ont été chassés. Mais en réalité... ? A Khotkovo les moniales ont ouvert un magasin de broderies ; elles y sont plus d'une centaine... Plus de 120 moines ont organisé une commune agricole à treize kilomètres de la ville. »

« Antireligionsik » (août) donne aussi des détails piquants et sans doute assez caractéristiques de la passive ténacité de la population,qui arrive à garder la religion même sous un extérieur soviétique. « Nous fûmes rencontrés à Serguiev par un grand spécialiste, correspondant érudit du musée central, vieillard vénérable d'une haute culture... Nous entrions dans le monastère. A notre étonnement nous y vîmes des moines, de véritables moines. Notre guide les salua très aimablement, voire avec respect. Faisant le tour des bâtiments où se trouvaient des icônes, il ne manqua jamais d'ôter son chapeau. Des excursionnistes (1), indécis, suivirent son exemple. Dans les appartements du Métropolite même, deux soldats de l'armée rouge ôtèrent leurs casques puis les remirent. Dans l'église principale, où les services n'ont plus lieu, tous ont dû se découvrir.

Notre groupe s'augmenta d'hommes et de femmes, marchands, paysans, vieilles femmes qui soupiraient et faisaient des signes de croix en entrant dans l'église. Dans un reliquaire, sous la vitre, nous aperçûmes ...un squelette, des pièces d'étoffe, des lanières de cuir comme d'un « knout » . La vitre au-dessus était couverte d'une profonde couche de poussière. Près du reliquaire, comme une sentinelle, se trouvait un moine en plein uniforme. Sans équivoque, il se mit à nous congédier.

« Faites voir un peu le saint », dit un des jeunes gens.

« Ne vous moquez pas de la foi ; vous avez ce qui vous est dû ; car ce n'est pas votre affaire, les croyances d'autrui. »

---

(1) Il s'agit d'une excursion « antireligieuse » !

Pour éviter un scandale nous nous éloignâmes. Derrière nous les gens qui s'étaient joints à notre excursion étaient déjà en train de se prosterner et de baiser. Il nous semble que quelques-uns baisèrent la main du moine et reçurent sa bénédiction. Toutes les explications du guide se référaient à l'histoire de l'art. Il fallait admirer les finesses de l'iconographie et de l'architecture, la beauté des broderies d'ornements, les croix, les calices, les tabernacles... »

Le même correspondant trouva le même état des choses dans la *Laure des Cryptes* à Kiev. « Partout nos guides traitèrent les trésors religieux avec grand respect, sous prétexte de ménager les sentiments des gens d'église qui étaient présents. Dans la cathédrale de la Sagesse, au petit sanctuaire où se trouve le tombeau vide de Iaroslav le Sage — on n'y officie plus et il n'y a même plus d'icônes —, on ne permit pas aux femmes d'entrer. Et quand nous, les hommes, nous voulions faire le tour de l'autel, on nous prit par la main pour nous en empêcher... Dans la Laure circulent des moines. On explique leur présence comme à Serguiev : ils savent si bien s'occuper des trésors historiques, les gardent fidèlement contre les voleurs et puis... ils sont vieux, où les envoyer... ?

On se découvrit en entrant dans les cryptes. A l'entrée, des moines sont assis : ils vendent des cierges, de petites icônes, de la littérature. Notre guide salua respectueusement un gros moine, puis il nous expliqua qu'il souhaitait bonne fête — la fête de l'Ange. Dans les cavernes, les reliques sont enveloppées comme en 1911, quand j'y allai pour la première fois (1). Mais on a considérablement réduit la tournée. De plusieurs dizaines de corps on n'en montra que quinze. Interrogé, le guide répondit que tout y est, mais que cela suffit pour les visiteurs. »

Le même correspondant ajoute : « D'après les impressions d'un propagandiste antireligieux de ma connaissance, les excursions au monastère « *Novo-Diévitchi* », à Moscou, se font de telle façon qu'un athée est capable d'en revenir croyant ».

En Crimée, on a liquidé la « Commune agricole » de Toplov,

(1) Pour une description des fameuses cryptes, voir *Irénikon*, 1927, juin, p. 147. Lors de la révolution, les communistes découvrirent les reliques, espérant démasquer une « supercherie des popes ».

une enquête ayant découvert qu'elle était formée de deux cents moines.

Le P. Stéfan, moine orthodoxe du monastère de Biélogorod, près de Kongour (gouv. de Perm), arriva récemment à Kharbine (Mandchourie) s'étant échappé de l'Union Soviétique, après la dispersion de sa communauté. Il a donné le récit siuvant, sur la persécution des moines.

Le monastère, connu de toute la Sibérie, souffrit des bolchéviques d'abord en 1918. L'Archimandrite Varlaam fut torturé. On l'emmena à Osa et on l'attacha à la roue d'un bateau. Quand celui-ci arriva à Perm, il ne restait qu'un cadavre défiguré. A l'un des moines on demanda : « A quel parti appartenez-vous ? ». Il répondit : « Au parti céleste » et fut tué. Un autre, qui s'était caché, se rendit volontairement à la fusillade en apprenant que dix otages étaient menacés de mort à cause de lui. Mais malgré cette première attaque, en 1923, il y restait 90 moines.

Au mois de mars 1928, pendant la liturgie, le monastère fut soudainement cerné et des gens armés entrèrent dans l'église. On déshabilla les moines, leur donnant des guenilles en échange de leurs habits. Puis on les traîna sur 60 kilomètres à travers la forêt à Osa, sans épargner les nombreux vieillards boîteux ou aveugles. De là, la majorité furent amenés à la prison de Perm (ils y trouvèrent l'évêque Cyrille) et forcés à cultiver des pommes de terre sur les places de la ville. Puis, après un simulacre de jugement, ils furent relâchés, « privés du droit de vote » — privation qui, là-bas, implique un impôt de 10 roubles par an.

Dans les gouvernements de Toula et de Kalouga, 14 monastères furent liquidés au mois d'août. Moines et moniales sont envoyés en Sibérie. Il y eut des scènes de violence.

5. — *La hiérarchie tikhonienne.* — Malgré les nouvelles alarmistes, il semble bien que la hiérarchie tikhonienne garde son unité, et que la confusion créée dans bien des esprits par les déclarations du Métropolite Serge n'empêche pas la masse des croyants et du clergé de lui rester fidèle. Le groupe des six évêques de Pétrograd et Yaroslav, dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, reste séparé du Métropolite, et il semble qu'il faut leur ajouter l'évêque Victor de Viatka (l'Archevêque Paul

de Viatka est membre du nouveau synode, l'évêque en question est sans doute son vicaire, évêque de Glazov, dans le gouv. de Viatka). Mais on ne signale pas d'autres cas de schisme ouvert. Même à Pétrograd, où Mgr Serge a déposé deux évêques, il n'y a, dit-on, que deux ou trois églises séparées de sa communion sous la conduite d'un des récalcitrants, l'évêque Dimitri. Sans doute la nouvelle politique ecclésiastique a donné lieu et donne lieu encore à beaucoup de doutes et de critiques. Quand le Métropolite Séraphim de Tver (membre du nouveau synode) vint dans son diocèse après la déclaration de juillet 1927, il lui fallut six mois avant de pouvoir persuader à son peuple qu'il n'était pas le représentant d'un nouveau mouvement « rouge ». Mais il finit par rallier tout le monde, si bien que l'évêque « rénovateur » de Tver dut quitter le diocèse. A Kiev, le Métropolite Cyrille, Exarque de l'Ukraine, à son retour de Solovki (où il avait été relégué depuis sa nomination par le Patriarche Tikhon), refusa absolument toutes les avances des Rénovateurs, et ayant convoqué un concile — le premier depuis bien des années — il réussit à créer une étroite entente parmi les évêques qui, depuis longtemps, se trouvaient forcés de se passer de tout lien officiel. A la place du Métropolite Joseph de Pétrograd, Mgr Serge a nommé le Métropolite Séraphim (Tchitchagov), qui a été libéré par suite de sa déclaration ; c'est un évêque consacré en 1905 et qui a occupé, entre autres, les sièges de Kichinev, de Tver et de Varsovie.

Aucun orthodoxe ne contestera, en Russie, que l'Église doit rester en dehors de la politique. C'est le Patriarche Tikhon qui en a donné l'exemple, et même les évêques opposés à Mgr Serge déclarent : « Nous, citoyens loyaux de l'Union des Républiques soviétiques, nous accomplissons humblement tous les ordres du pouvoir soviétique. » Mais il y a dans les déclarations du Métropolite des expressions qui semblent impliquer plus que l'impartialité et l'obéissance. « Nous voulons être des Orthodoxes, et en même temps reconnaître l'Union soviétique comme notre patrie civile, dont les joies et les succès sont nos joies et nos succès, et les revers, nos revers. Dans tout coup dirigé contre l'Union, nous sentons un coup porté à nous-mêmes. » Pareille déclaration dépasse le loyalisme passif ; il est devenu *actif*. Et cela sonne faux. Peu de gens supposeront que le signataire y

ait souscrit avec grande conviction. Ces paroles ont bien plus l'air d'avoir été insérées dans sa déclaration par la main impitoyable du G. P. U. et se réfèrent au meurtre de Voikov, à Varsovie, de l'année dernière. Bien que le Métropolite soit passé autrefois au mouvement synodal au moment de l'arrestation du Patriarche (illusion sincère, semble-t-il, et en tous cas expiée ensuite par une pénitence publique et spontanée) dans la suite, il s'est montré d'abord d'une admirable fermeté comme chef de l'Église tikhonienne. Puis il a cru pouvoir lancer la déclaration, contenant de pareilles expressions, et se résigner au contrôle du « G. P. U. ecclésiastique », pour permettre à l'Église de s'organiser un peu. On ne le suspectera pas de couardise personnelle, mais il est naturel que sa nouvelle ligne de conduite, tout en procurant à l'Église de réels bienfaits, ait jeté le trouble dans bien des esprits (1). Cependant, nous le répétons, l'opposition est rarement allée jusqu'à provoquer un schisme ouvert.

Le *Journal Rouge* (Pétrograd, n° 218), contient un article de P. Kozyrev, où l'auteur (un communiste), parle de « nouvelles venant de différents coins de notre région (Pétrograd) et d'autres parties de l'Union Soviétique, d'après lesquelles on a commencé à commémorer le pouvoir soviétique pendant les offices dans les églises de village. » Kozyrev donne comme exemple : « A notre pays gardé de Dieu et à son gouvernement — beaucoup d'années (mnogaya leta) » — « prions encore pour notre pays et pour son gouvernement, que la vie soit tranquille et paisible. » On trouvera dans notre dernière chronique (pp. 409-410), la formule officielle prescrite en octobre 1927 par le Métropolite Serge. Le correspondant du journal communiste a-t-il rapporté tout à fait exactement ce qui se chante dans les villages ? Il y a une différence sensible entre prier « pour » le régime soviétique (expression trop vague, mais qui peut être interprétée comme signifiant « pour sa conversion » ou « pour qu'il cesse de persécuter »), et souhaiter une longue vie au dit régime. En tout cas, l'« ukaze » *officiel* ne dit rien du « mnogolétié » (« ad multos annos »).

(1) Voir, par exemple, le poème « Voix des Catacombes », publié récemment par les « Orientalia Christiana ». Son auteur est angoissé par les appréhensions que lui inspire le manifeste de Mgr Serge. Cependant il n'y a pas trace d'une intention schismatique.

Par rapport à cet « ukaze », Kozyrev écrit qu'au commencement, « presque toutes les églises de l'Union soviétique firent la sourde oreille. » Les dissensions dans la hiérarchie « tournèrent principalement autour de la question de cette commémoraison du régime soviétique. » Un propagandiste antireligieux a expliqué à Kozyrev le nouvel état des choses en disant : « Les éléments favorablement inclinés vers le régime soviétique ne cessent pas d'assiéger le clergé pour en obtenir la commémoraison aux offices ». Encore une fois, est-ce là la vraie explication ?

Il serait surtout intéressant d'avoir des informations sûres et exactes, sur l'attitude du Métropolite Pierre par rapport à la situation actuelle. Malgré sa captivité, il reste « locum tenens » du trône patriarcal, et Mgr Serge est son remplaçant temporaire. Les bruits que nous avons rapportés dans le numéro de mai-juin d'*Irénikon*, d'après lesquels le Métropolite Pierre serait revenu à Tobolsk et aurait approuvé le nouveau Synode de Moscou, se sont-ils réalisés ?

D'après « Vozrojdenié » (Paris), du 27 septembre, le Métropolite Agafangel aurait fini par retirer son opposition. Si cela est exact, c'est un événement important.

Le Patriarche de Constantinople a fait encore un appel aux deux hiérarchies Tikhonienne et « Rénovatrice » en vue de leur réconciliation. Les deux lettres sont publiées par le « Viestnik », organe des rénovateurs.

6. — *Les autres hiérarchies.* — Les Rénovateurs, d'après leur organe, le *Viestnik*, se trouvent « comprimés par le large anneau de l'ancienne Église, qui se ferme autour d'eux »; leur clergé, vivant dans la privation et l'humiliation, perd le courage. Les Tikhoniens font renouveler les baptêmes et les ordinations conférées par eux, et consacrent de nouveau les églises reprises. Le *Viestnik* se plaint qu'il n'y a plus de candidats pour l'épiscopat rénovateur. Le diocèse du Don « autrefois très riche et très bien organisé est actuellement en pleine décomposition. » Les fréquents changements d'évêques (rénovateurs), l'exceptionnelle influence du métropolite Mitrophane de Novotcherkassk (adhérent du Métropolite Serge), dont presque tous les prêtres du Don étaient autrefois les élèves au Séminaire, ont créé des circontances défavorables à la Rénovation. De 119 églises, le Synode n'en garde

que 83 ; les Tikhoniens en ont incomparablement plus. « La source principale de nos revenus, écrit l'archiprêtre Krasotine, est, comme avant, les chapelles (1)... Chaque année le rendement des chapelles augmente, mais comme unique source de revenu elles sont désespérantes. »

D'après *Bezbojnik* du 8 juillet, l'archevêque Ignace de Tver serait passé du côté des « Sans-Dieu ». Vvédenski continue à discuter publiquement (par arrangement officiel), avec les propagandistes antireligieux, s'efforçant d'exposer les « fondements scientifiques » de la vérité religieuse. Le *Viestnik* (Paris) publie dans son numéro de juillet une lettre, datée de 1927, où il est dit : « Avant la Noël, le chef de la Rénovation Vvédenski est venu ici (en province). Les églises rénovatrices de la région — il y en a deux dans notre ville — n'ayant pas de paroissiens, le prièrent d'aider leur entreprise, et voilà qu'il arrive. Il est venu — et d'après l'opinion publique il n'a fait que rendre impossible tout succès de la part des Rénovateurs. C'est un jeune acteur rasé, dans une soutane de soie, un orateur de « meeting ». Ce « Métropolite », comme il s'appelle, serait ridicule et insignifiant dans sa majesté verbale, si l'on ne se rappelait pas sa lutte avec le clergé orthodoxe persécuté. »

Les *Vieux Croyants* ont eu un concile à Moscou le 8 septembre de cette année. L'évêque Alexandre, qui gouvernait les Vieux Croyants « popovtsy », à Moscou, est mort au mois de décembre 1927. Au cimetière Rogojski à Moscou on organise un musée qui illustrera l'histoire, l'art, le culte, les persécutions, etc.,des Vieux-Croyants de tous les genres (popovtsy, bezpopovtsy, etc.). A Vladivostok on remarque une expansion considérable des Starovières ; leur église y est aussi fréquentée par beaucoup d'orthodoxes tikhoniens qui ne veulent pas visiter leurs propres églises, occupées par les Rénovateurs.

L'*Eglise ukrainienne* (« Lipkovtsy ») perd toujours du terrain. Dans la région de Kiev la proportion des paroisses est la sui-

(1) C'est-à-dire, des sanctuaires vénérés par le peuple, que les Rénovateurs ont pris des Tikhoniens. Mais à la fameuse chapelle de Notre-Dame des Ivères à Moscou, le peuple n'achète pas ses cierges et refuse de donner de l'argent aux Rénovateurs qui l'occupent.

vante (1): aux Tikhoniens 332, aux Lipkovtsy 155, aux Rénovateurs 42 (les catholiques en ont 9, dont une de rite slave). Dans la région de Tchernigov (2), les Tikhoniens en ont 223, les Rénovateurs 31, les Lipkovtsy seulement 5. Les Lipokvtsy continuent à officier en ukrainien ; les Rénovateurs, dont beaucoup avaient adopté le russe, sont presque tous revenus au Slavon.

7. — *Les Sectes.* — Un des phénomènes les plus saillants de la vie religieuse en Russie, c'est le succès des sectes de tout genre, anciennes et nouvelles. L'Église orthodoxe, persécutée par le gouvernement depuis dix ans, troublée par des dissensions intérieures causées par l'impossibilité des communications et résultant en partie aussi des fautes de l'ancien régime, se trouve en même temps menacée par une nouvelle propagande protestante, dont l'élément émotionnel et « évangélique » est très propre à toucher l'âme du peuple. Il s'agit des Evangélistes, des Adventistes (3), et surtout des *Baptistes.*

Rattachés par certains liens à l'Anabaptisme de la Réforme allemande, les Baptistes sont originaires d'Angleterre, où leurs commencements sont très obscurs. Ils se sont répandus depuis 1633 en Amérique, et tout en ayant de très nombreux adhérents en Angleterre, ils sont surtout forts aux États-Unis, d'où partent des missions dans tous les coins du monde. Les Baptistes insistent surtout sur l'idée de conversion et de salut ; ils baptisent par immersion, et rebaptisent leurs néophytes. Au mois de juillet un congrès baptiste à New-York réunit, paraît-il, *plus de six cents* délégués russes, provenant des différents États ; ils ont en Amérique un organe russe, *Le Semeur de la Vérité.* A ce congrès assistèrent aussi dix délégués des baptistes de la Russie soviéti-

(1) D'après le « Journal Rouge de » Léningrad.

(2) D'après « Antireligioznik ».

(3) Les Adventistes, de provenance américaine, se partagent en diverses sectes dont la principale est celle des « Adventistes du Septième Jour ». Ces derniers, fondés par M. White au milieu du XIX Siècle, ont eu une expansion prodigieuse dans les trente dernières années. Ils font partout de la propagande, même en Belgique ; c'est probablement eux qui travaillent en Russie. L'Adventisme commença en Amérique avec William Miller, qui devint Baptiste en 1816, puis fonda sa secte. Le Millénarisme de Russie, prêché actuellement en Grèce (voir notre dernière chronique) est une forme typique des doctrines adventistes.

que, parmi lesquels MM. Kostioukov (Kharkov), Odintsov, Ivannov, Klychnikov (Moscou). Ce dernier a été désigné pour représenter la Russie soviétique dans le Comité mondial.

Estimés à 12 millions dans le monde entier, les Baptistes paraissent être au nombre d'un million en Russie. Ils ont beaucoup d'argent, sont extrêmement actifs, et augmentent rapidement en nombre. Ils semblent naguère avoir été favorisés par le gouvernement contre l'Église orthodoxe, et avoir collaboré aux « réformes » de l'Église rouge. Ils sont actuellement l'objet de beaucoup d'attaques de la part de la presse soviétique.

Les « Izviestia » (« Les Nouvelles », organe principal du communisme) se plaignent du succès des Baptistes dans le bassin houiller du Donetz. « L'ingénieur suisse, M. A. Trumpé, constructeur principal de l'usine « Donsad », est un Baptiste. Son bureau technique se recrute exclusivement du point de vue religieux, il est devenu un centre de lutte politique et d'agitation baptiste... Trumpé et ses gens entretiennent des propagandistes de leur foi, et ces agents s'insinuent dans les syndicats et parcourent les villages. Les résultats sautent aux yeux ; au village Mirnaya Dolina, à 7 kilomètres du « Donsad », tous les 400 habitants sont devenus Baptistes... A la station téléphonique les sectaires laissent des évangiles où des textes « antisoviétiques » sont soulignés... Chaque dimanche dans le bassin du Donetz, on peut voir des baptêmes en masse organisés par les Baptistes. On baptise par groupes, et non seulement les femmes de ménage, les ouvriers aussi, surtout les plus pauvres, se plongent dans les eaux baptismales. » Beaucoup de villages ont des communautés baptistes, par exemple celui de Grigorevka dans la région de Téodosisk. D'après *Bezbojnik* un Américain du nom de Wince a organisé la ligue des baptistes dans l'Extrême Orient (Sibérie). Ses adhérents refusent de servir dans l'armée rouge. *Komsomolskaya Pravda* rapporte que les Baptistes de Moscou ont beaucoup de succès. Leurs « meetings » sont fréquentés par des centaines de personnes, y compris des ouvriers et des jeunes gens. Ils distribuent des cadeaux et des confiseries aux enfants, organisent des chœurs, des orchestres, des restaurants, etc. Près des « Portes de Pierre », ils ont, paraît-il, un centre camouflé sous les dehors d'un établissement de coiffeur. Tous les jours, 500 personnes le

fréquentent. On y reçoit gratuitement des repas, de la littérature, etc. Dans la première rue de Brest, au nº 29, ils ont une maison à trois étages qui leur a coûté 100.000 roubles (1); ils y ajoutent un quatrième étage — ce qui coûte encore 100.000 roubles. C'est de là, raconte le *Journal Rouge*, qu'ils publient leur périodique *Le Baptiste*, actuellement dans sa douzième année. Ils ont trouvé moyen de faire imprimer une quantité de livres et de brochures, entre autres, 130.000 exemplaires de la Bible. Il y a là aussi une école de prédicateurs d'où sont sortis, l'année dernière, 43 élèves. « Le Baptiste » ne craint pas d'appeler le régime bolchévique « Satan ».

Les Adventistes ont célébré leur VIe congrès à Moscou au commencement du mois de juillet. Ils louèrent pour 800 roubles l'église des SS. Pierre et Paul. 800 délégués arrivèrent de tous les coins de la Russie. Ils appelèrent le pays des soviets « le royaume de l'antechrist » (« Izvestia »). « Bezbojnik » les évalue à 12.000, avec 605 communautés. A Vodokatchka dans la région du Donetz, ils ont leur propre école religieuse et retirent leurs enfants des écoles gouvernementales.

Les Evangélistes ne sont pas de nouveaux venus en Russie. Au village de Triznovo (gouv. de Toula), une communauté d'évangélistes, fondée autrefois par la princesse V. M. Gagarine, continue à exister. Dans toute la Russie soviétique, il y en a peut-être un million ; par exemple, dans le bassin houiller du Sud, dans la région de Zaraï (où « Bezbojnik » se plaint de leur influence sur la Jeunesse Communiste), dans le gouvernement de Tsaritsyn (où ils ont beaucoup d'influence, et refusent de servir dans l'armée).

Les autres sectes continuent à exister. Les « Skoptsy », par exemple, du Tcherkizov (fameux centre d'art paysan près de Moscou), mènent encore une vie paisible et aisée et impressionnent beaucoup la population. Les « Souzdaltsy » ont un centre dans l'usine électrique de Vodokatchka (Donetz).

Il est intéressant de remarquer ce que dit « Bezbojnik » sur la situation dans la région minière : « Les chefs des sectes se sont partagé les mines et les usines ; ils ne font pas de concurrence

(1) Plus d'un million de francs belges.

entre eux ». Quelquefois les ouvriers se joignent aux sectes pour y trouver « le vrai communisme *immédiat* ».

8. — Le *Calendrier* officiel des fêtes chômées qui vient d'être arrêté cette année comprend les fêtes religieuses suivantes : 25 mars, Annonciation, — dimanche et lundi de Pâques, — Ascension, — dimanche de Pentecôte, — 6 août, Transfiguration, — 15 août, Assomption, — 25 et 26 décembre, Noël. Il comprend aussi des fêtes communistes : le 1er janvier, Nouvelle année, — 22 janvier, Mort de Lénine, — 13 mars, Chute de la Monarchie, — 18 mars, La Commune de Paris,— le 1er mai, l'Internationale, — 7 octobre, La Révolution bolchévique.

* * *

ÉMIGRATION RUSSE. — 1. — *Nouvelle décision américaine contre l'Eglise vivante.* — Les orthodoxes russes ont eu un nouveau succès contre Kédrovski, le « Métropolite Rouge » qui dut rendre récemment l'église de Meriden. Le 19 juillet, faisant suite à cette première revision, le tribunal supérieur d'Albany (New-York) a décidé, en attendant une revision définitive de toute l'affaire, de rendre au métropolite Platon les 115 églises russes des États-Unis, qui avaient été cédées en 1926, à Kédrovsky. Depuis 1926, l'Église Russe s'efforce de faire casser le jugement favorable à Kédrovski. Il a fallu bien des appels ; la raison principale de son succès semble avoir été le fait que depuis leur passage à l'Église vivante, personne n'a voulu fréquenter les églises en question. La plus importante parmi elles est la cathédrale de New-York. (D'après les statistiques du ministère du Commerce, les paroisses orthodoxes des États-Unis, en 1926, étaient au nombre de 199).

2. — *Relations avec Moscou.* — La Direction Centrale des Églises russes de l'Europe Occidentale a publié, le 26 août, une déclaration exposant encore une fois l'attitude du Métropolite Euloge et de ses adhérents vis-à-vis de la politique ecclésiastique du Métropolite Serge de Nijni-Novgorod ; communion et obéissance en tout ce qui concerne la vie intérieure de l'Église russe, abstention de politique de la part du clergé, mais refus net de prendre des engagements de loyalisme envers le gouvernement soviétique. « Aucun engagement de ce genre n'a été exigé, et n'est exigé. »

La presse émigrée a été pleine, ces derniers temps, de discuseions sur ce sujet.

3. — Les autorités turques ont forcé l'archevêque Alexandre, émigré russe, à quitter Constantinople. Après un court séjour à Athènes, il s'est retiré au Mont Athos.

4. — *La démission de l'archevêque de Cantorbéry* a donné lieu à d'étranges assertions parmi les émigrés russes. « Vozrojdenié », du 7 août rapporte dans une « interview » avec le Prince Troubetskoi (« d'une autorité bien connue dans les questions ecclésiastiques ») que « l'archevêque de Cantorbéry qui se retire était le *chef du mouvement appelé anglo-catholique... auquel appartient la vaste majorité des évêques* » ? ! Les anglicans de toute nuance seront les premiers à sourire. Et quand on pense à la genèse de la Revision en 1906, et au fait qu'un grand nombre d'anglicans s'opposèrent violemment au nouveau « Prayer Book » à cause de ses restrictions et de son modernisme (1), on est bien étonné de lire une lettre du Métropolite Antoine au Dr Randall Davidson, où il compare ce dernier, dans sa lutte patiente pour un Prayer Book « corrigé dans le sens du christianisme primitif », à S. Athanase et à S. Cyrille d'Alexandrie ! Mais tous les orthodoxes ne sont pas si mal informés. Canon Douglas, homme d'une compétence incontestable, qui voyageait cet été dans les pays orthodoxes et eut l'occasion de constater l'opinion des orientaux, écrit dans le « Church Times » (14 sept.) : « Pour les orthodoxes, le fait que l'Eglise d'Angleterre ne s'entend pas au sujet de l'interprétation dogmatique de ses propres formules, est un formidable obstacle à l'union. Mais si elle allait jusqu'à légaliser plusieurs interprétations diverses, ce serait un obstacle absolument insurmontable. Ils ne peuvent pas traiter d'Union avec une Eglise qui parle officiellement à deux voix. Nous avons trouvé partout que nos amis les mieux informés sont gravement troublés par la tendance à la faire parler ainsi — tendance qu'ils croient surprendre non pas dans les assertions individuelles de nos évêques, mais dans leurs propositions législatives des derniers temps. Si, à la Conférence de Lambeth

(1) Suppression facultative du Symbole de S. Athanse, des passages mentionnant l'enfer, le péché originel etc., changement dans des phrases, les rendant susceptibles d'une interprétation moins orthodoxe, etc., etc.

en 1930, l'Église anglicane adhère à la position pan-protestante, ou si elle accepte le principe de la libre intercommunion de tous les chrétiens sans condition (principe préconisé ardemment et d'une façon très touchante par tant d'âmes sincères parmi nous) — alors l'éloignement théologique, qui augmente actuellement entre les Églises orthodoxe et anglicane, serait élargi jusqu'à devenir un abîme à peu près infranchissable. »

5. — *Berlin.* — Nos lecteurs se souviendront de la pose de la première pierre de la cathédrale orthodoxe à Berlin (Ir. III, 414). Le 4 novembre 1928, ce temple fut consacré par le métropolite Mgr Antoine, en présence d'autres prélats russes orthodoxes, comme Mgr Denis de Pologne, l'Archevêque Seraphin, Mgr Jean, métropolite d'Esthonie et d'un grand nombre d'invités ; la cathédrale porte le titre de la « Résurrection du Christ » et doit être un monument commémoratif des années de l'émigration. Les cérémonies religieuses se terminèrent par un solennel *Te Deum* et une réunion plénière de toutes les personnes qui s'intéressent à l'orthodoxie russe à Berlin.

* * *

FINLANDE. — Une curieuse impression est produite par la citation suivante, que nous tirons de *Vozrojdénié* (Paris), du 26 mai. Elle reproduit une « interview » entre un représentant du journal finnois *Onsi Sonoti* et l'archevêque German, devenu chef de l'Église Finnoise en 1926 après l'expulsion de l'archevêque Séraphim (actuellement à Paris).

« Nous avons beaucoup à faire, affirme l'archevêque. Tout est à recommencer. Au moment de la séparation avec l'Église Russe, tout était russe dans notre Église : langue, clergé, ornements, etc. Mon but principal est de nationaliser l'Église finlandaise en introduisant, pour commencer, la langue finnoise dans la liturgie et en remplaçant les inscriptions russes sur les icones par des inscriptions finnoises. Ensuite, je me propose de faire adopter des ornements nouveaux, plus étroits, faits avec une étoffe plus souple ; ce qui n'entravera plus les mouvements de l'officiant, comme le faisaient les ornements russes rigides... La couleur des ornements sera blanc et bleu (couleurs du drapeau national finlandais), noir et rouge en Carélie.

J'espère que ma visite des paroisses et la démonstration des modèles serviront à propager ces nouveaux ornements. Même en ce moment nos églises sont repeintes en blanc et bleu. Le style des églises à bâtir ne sera plus russe, mais byzantin ou nordique. Nos prêtres ne porteront pas non plus la croix russe à 8 bouts. Les chaînons de la chaîne seront en forme de Svastika. »

L'archevêque rapporte aussi, avec une satisfaction évidente, l'introduction de la musique orchestrale (violons, etc.), dans certaines églises en Esthonie.

MANDCHOURIE. — 1. *Nouvel évêque catholique.* — Le Saint-Siège a nommé évêque le R. P. Fabien Abrantovitch, autrefois professeur au Séminaire catholique (latin) de Pétrograd. Mgr Abrantovitch, a quitté le monastère des PP. Marianistes à Drouia, sur la frontière polono-lettone, pour se rendre à Rome, puis en Mandchourie. Il passe au rite oriental, pour devenir évêque auxiliaire chargé des catholiques russes de la région de Kharbine. Kharbine est la résidence de Mgr Slivorski, évêque de Vladivostock, nommé aussi Administrateur apostolique de ce district de la Mandchourie, où de nombreux catholiques polonais se sont réfugiés (1).

2. — *Kharbine et Moscou.* — Le Conseil diocésain des orthodoxes de Kharbine (l'archevêque Méthode y gouverne 35,000 fidèles), a déclaré son adhésion au point de vue du Synode de Karlovtsy vis-à-vis de la politique « loyaliste » du Métropolite Serge de Nijni-Novgorod, et a décidé « de rompre toute relation administrative avec le pouvoir ecclésiastique de Moscou. »

3. — *Séminaire orthodoxe.* — Du n° 9-10 (mai 1928), des « Tserkovnya Viédomosti », organe du Synode Russe de Karlovtsy, nous apprenons les détails suivants sur l'Institut Théologique à Kharbine. L'archevêque Méthode de Mandchourie

(1) Mentionnons, à ce propos, qu'à Kharbine réside aussi le R. P. Piotrowski, O. F. M., administrateur du Vicariat Transbaikalien (Sibérie Orientale) ; il n'y reste actuellement que deux prêtres, dont un en prison. Quant au Vicariat de la Sibérie Occidentale des Monts Ourals jusqu'au lac de Baikal, il est administré par le R. P. Gronski qui réside à Tomsk, et compte dix prêtres. Il y a en Sibérie environ 80.000 catholiques (sur 12 millions d'habitants.) — Voir « The Rock » (Hongkong), juillet 1928.

ayant proposé que cet institut soit une filiale de la *YMCA*, le Synode répondit que la « *YMCA*, si elle veut aider l'Église orthodoxe à former son clergé, devrait verser à l'archevêque Méthode de Kharbine les sommes destinées à cette fin, pour que lui ouvre ces cours au nom de l'Église et sous son propre contrôle pastoral. » Le Concile de septembre 1927 décida ensuite que le séminaire dépendra du Synode de Karlovtsy, et doit avoir son approbation pour son programme et son corps professoral.

POLOGNE.— Il a été beaucoup question, pendant ces derniers mois, d'un *Concile* que l'Église orthodoxe de Pologne se propose de tenir, pour la première fois depuis qu'elle a déclaré son indépendance. D'abord annoncé pour le 14 octobre, le Concile a été ensuite remis au mois de janvier de l'année prochaine ; il aura lieu dans la Laure de Potchaïev en Volhynie. Une polémique politico-ecclésiastique s'est élevée autour de ce grave événement. Une faction « ukrainisante », menée par le député Vlasovski et le Docteur Retchinski, exige l'introduction de l'ukrainien comme langue liturgique, et semble prête même à provoquer un schisme. La population russophile appréhende de la part du métropolite Denis, chef de l'Église Polonaise, une politique de concession par rapport au parti ukrainien, qui fait preuve d'un véritable fanatisme.

Le métropolite Denis, qui est souvent à l'étranger, continue à collaborer aux *congrès panchrétiens*. Il fit partie, avec le métropolite Germanos de Thyatire (Londres), des sessions du Comité de continuation de la Conférence de Stockholm, qui eurent lieu à Prague les 2-5 septembre ; et dans la même ville, du 6 au 8 septembre, il prit part aux travaux de continuation de la Conférence de Lausanne (« Faith and Order »); puis à Genève, le 12-14 septembre, aux préparatifs d'un « Congrès Religieux Mondial de la Paix ».

BULGARIE. — Dans notre dernière chronique, nous avons donné le texte d'un accord arrangé, d'une manière non-officielle, entre la *YMCA* et quelques personnalités orthodoxes des pays balkaniques. Nous y fîmes remarquer que ces décisions « ont été fort critiquées dans certains milieux orthodoxes, surtout en Bul-

garie ». En effet, depuis lors, le Saint Synode de l'Église bulgare a déclaré que la *YMCA* continue à travailler sur une base interconfessionnelle préjudiciable à l'orthodoxie ; par conséquent, malgré les efforts du métropolite Stéfan de Sophia pour trouver un compromis, le Saint-Synode renouvelle une condamnation déjà portée de la manière la plus formelle dès 1926 (1).

YOUGOSLAVIE. — 1. *Eglise et Etat.* — L'association du clergé orthodoxe avait annoncé son assemblée annuelle à Sibenik ; mais le congrès se réunit à Vresac. A cette réunion le Métropolite Hilaire fit un discours très remarqué sur l'indépendance de l'Église orthodoxe qu'il serait désireux d'obtenir de l'Etat. Cette conférence fut soulignée par un exposé que fit M. Kouzmanovic sur la séparation de l'Église et de l'État en France. — Le comité départemental (Oblasni Obdor) de Uzice a voté la proposition que les biens des monastères orthodoxes soient séquestrés et que les moines soient envoyés dans les paroisses qui sont privées de prêtres, ou bien qu'on leur laisse un partie seulement de leurs propriétés. Cette proposition fut envoyée aux comités de tous les départements mais elle n'a pas été acceptée partout.

2. — *Le Collège St-Jérôme.* — En 1901, Léon XIII par ses lettres Apostoliques « Slavorum Gentem » donna une nouvelle constitution à l'hospice et au Collège. Celui-ci doit servir dorénavant comme centre de théologie et philosophie aux jeunes prêtres croates. Après bien des péripéties et difficultés, ce collège va prendre enfin un nouvel essor. Pie XI vient de nommer recteur du collège Saint-Jérôme Mgr J. Cuka, vicaire général de Splît.

GRECE. — La Mission Universitaire catholique française a eu l'heureuse idée d'organiser, chaque année, une tournée dans l'Europe Occidentale. L'année dernière, c'est en Bulgarie et en Roumanie que se rendit cette « ambassade des jeunes ». Cette année-ci, sous la conduite de M. l'abbé Bottinelli (qui conduisait aussi la dernière expédition) un certain nombre de jeunes universitaires sont partis le 18 août pour la Grèce, pour y faire une tour-

(1) Voir *Irénikon*, nov. 1926, p. 360.

née comprenant aussi l'Archipel et le Mont-Athos. Ces missions, entreprises par de jeunes intellectuels catholiques « non pas en touristes mais en chrétiens », et qui ont une préoccupation unioniste toute spéciale, méritent toute l'attention et toutes les félicitations de ceux qui ont à cœur la réconciliation des disciples du Christ. Elles ont déjà porté de beaux fruits et continueront longtemps, espérons-le, à jeter la bonne semence. Rien ne vaut les rencontres et les expériences immédiates, soit pour l'instruction personnelle, soit pour l'œuvre de rapprochement.

---

3. Échanges de vues.

Mise au point. — Dans son numéro d'octobre 1928, la revue *Union des Eglises*, publie une question qui lui avait été soumise par un de ses lecteurs :

« *Libourne* (Gironde) P. G. — ... Avez-vous appris que « Evangile et liberté », l'organe protestant de notre Ouest (15 août 1928) laisse entendre, d'après l'Allemand Heiler que l'Encyclique « Mortalium Animos » avait pour but de brider « l'œuvre généreuse des moines bénédictins de l'Union » œuvre qui était manifestement une écharde dans l'œil des papistes extrêmes et en particulier de l'Institut Oriental de Rome ? »

A cette question la revue *Union des Eglises* répond très justement.

« Le professeur Heiler (Rom und die Einigung der Kirschen, tiré à part de la Revue Internationale des Églises,1928), a jugé la revue des Pères bénédictins à travers le prisme protestant. Son jugement, pour être sincère, n'en est pas moins fantaisiste. Dans ce que l'on veut bien appeler le « Papisme » catholique,il n'y a pas de degrés et nous pouvons rassurer le docte écrivain germanique : les rédacteurs de l'*Irénikon* sont tout aussi papistes que les maîtres de l'Institut oriental. »

---

4. Revues.

Stoudion (cath. ; juin).

Les orthodoxes et l'Union — Le R. P. Dorothée Calavassy, directeur du Collège épiscopal grec catholique de Constantinople-Athènes, écrit à propos de l'Encyclique « Mortalium Animos », dans *Stoudion* : ... depuis bientôt cinquante ans, c'est la première fois que le mot « Programme » est mis en avant. Léon XIII avait bien tracé quelques directives générales mais elles ne formulaient pas de programme positif : « Pas de latinisation, pas d'altération de rites, respect aux antiques coutumes — ce sont là des prédispositions indispensables pour aborder le problème ; ce n'est pas le résoudre. » Après avoir passé en revue les différents ouvriers et les différentes méthodes d'Union, l'auteur arrive à préciser la situation actuelle du clergé orthodoxe vis-à-vis de l'Union. « Je pourrais vous citer des noms dans les branches les plus diverses de la société orthodoxe ; des noms de savants et de diplomates, de publicistes et d'universitaires et même de professeurs de théologie, des noms qui ont vieilli dans les dignités phanariotes ou qui ont gravité autour du trône patriarcal, et qui sont des partisans sincères et désintéressés de cette Unité si désirable, même dans le sens le plus catholique, le plus absolu. Ils commencent peu à peu à se demander si, devenant assez forts par le nombre et l'influence, ils ne prendront pas une glorieuse initiative qu'ils attendent vainement de leurs pasteurs. Nous ne sommes pas encore à la veille immédiate de ce jour, tant s'en faut ; mais puisque l'idée gagne des adeptes et puisqu'elle fait son chemin, ce jour doit logiquement venir et ce sera alors tant pis pour le haut clergé : il devra subir une influence qui aurait dû, tout entière, lui appartenir, ou entreprendre une lutte inégale et antinationale qui achèvera de le déconsidérer. »

La méditation de ces tendances est une tâche qui s'impose aux ouvriers de l'Union tant orthodoxes que catholiques orientaux.

« Renouveler l'Orient par *lui-même*, est un mot d'ordre qui doit trouver place dans tout programme d'action. L'Orient peut puiser dans toutes les richesses de doctrine et de sainteté qui ont

fait sa grandeur d'autrefois, dans ses traditions de mystique et de piété, dans sa liturgie si parlante, dans la variété de son culte au sens si profond et si humain à la fois ; l'Orient peut et doit trouver tous les éléments d'une rénovation entière et durable. Ce qui a fait sa vie et sa gloire aux siècles passés peut encore le faire aujourd'hui. »

« Pour avoir trop dédaigné cette loi fondamentale, pour avoir cherché à lui infuser un sang qui n'était pas pour ses veines, bien des essais ont trouvé l'Orient irréductiblement rebelle et n'ont abouti qu'à des déceptions ; il faut espérer que l'expérience acquise sera d'un bon profit pour l'avenir. »

Orientalia Christiana (cath., Oct.).

Patriarches grecs et Papes romains. — Le R. P. Georges Hoffmann, S. J., consacre le premier numéro d'une série d'études qu'il compte publier sur les patriarcats d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche et Jérusalem, aux relations entre Samuel Kapasoules d'Alexandrie et Clement XI. Ces recueils de documents, venant surtout des Archives du Vatican, de la Propagande et de la Bibliothèque des Franciscains de la Terre Sainte, intéressent beaucoup l'histoire de l'Union des Églises. Le texte est en Allemand, les documents eux-mêmes en grec-latin, italien, français et allemand. On y trouve également les photographies de deux lettres du patriarche Gerasimos à Clément XI, de deux professions de foi catholique du patriarche Samuel, d'une lettre de Samuel à Clément XI et d'autres documents orientaux d'importance unioniste.

Nova Revija (cath., ; oct.).

Sommaire. — J. Stipancie : « La Bosnie-Herzégovine et la Dalmatie » ; son histoire religieuse sous des régimes bien différents ; les croates sont catholiques tandis que les Serbes sont orthodoxes. — R. P. Rogosic : « La patrie de S. Jérôme. » — « Union des églises et l'Église russe » (p. 293) : reproduit les grandes lignes d'un article sur cette question paru dans le numéro de mai de la *Revue Apologétique de Paris*. — « La condition misérable de la femme en Russie (p. 303). — Chronique religieuse en Yougoslavie (p. 330).

Revue apologétique (cath. ; août).

« *Le mysticisme populaire en Russie* ». — L'auteur de cet article (p. 197), le Père Kologrivoff, présente la tendance des Russes à un certain mysticisme sous l'aspect historique d'une « secte » ; depuis le XVe siècle, en effet, il y a eu en Russie des individus qui aimaient à se singulariser et qui pratiquaient la religion sous une forme qui, si elle ne provenait pas d'une inspiration spéciale, était peu recommandable. On comprend que ces mystiques, rebelles comme beaucoup de Russes à une discipline formelle et dans leur grand désir de sincérité et d'absolu, aient été jusqu'à certaines théories qui sont excessives. Ainsi ils prétendaient que l'homme est sauvé par l'« Esprit » qui prend possession de son être et par la pratique d'une ascèse rigoureuse qui consistait surtout dans l'acceptation volontaire des souffrances. Pareilles doctrines, surtout si elles sont présentées avec un mélange de christianisme et non nuancées par la sage autorité de l'Église, ont occasionné plus d'une fois dans l'histoire de l'Église russe des abus et même des scandales : il est bien difficile de distinguer parmi tous ces « Pèlerins » (stranniki), qui, comme les « fous du Christ », quittaient leur foyer et voyageaient sans cesse sur la terre de la sainte Russie, et les habiles imposteurs, prétendus moines, « hommes de Dieu » comme Daniel Philippov ou Raspoutine. Cependant il ne convient pas de faire porter aux uns la critique qui doit tomber sur les autres. Cette précision apportée à l'article mentionné, on peut dire que le Père K. a fait œuvre utile en renseignant les lecteurs d'Occident de la R. A. sur un aspect très peu connu de l'histoire de l'Église russe.

Ephem. Theol. Lovanienses (cath. ; juillet).

La primauté romaine et S. Irénée. (pp. 436-461). — M. l'abbé Forget, professeur à l'Université de Louvain, examine — du point de vue philologique — la célèbre phrase de S. Irénée : « Ad hanc enim Ecclesiam propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam. » L'auteur constate que l'ancienne interprétation, celle qui a été jusqu'à la fin du siècle dernier unanimement admise parmi les théologiens catholiques, reste la plus naturelle. Cette conclusion s'impose après l'étude du sens ittéral du fameux témoignage ; M. Forget laisse de côté l'aspect

théologique du problème et promet sur cette question importante une étude ultérieure. Pour le moment, il lui suffit de constater qu'assurément, S. Irénée ne distingue pas entre « Primauté d'honneur » et « Primauté de juridiction » ; bien au contraire, le grand Docteur, également vénéré en Occident et en Orient, a posé avec clarté le fondement sur lequel la logique des âges postérieurs a pu appuyer la doctrine de la puissance suprême de l'Evêque de Rome et de son infaillibilité doctrinale. (Cf. aussi : Dom G. Morin, O. S. B. « Etudes, Textes, Découvertes » tome I, p. 4 ; Maredsous, 1913.)

Recherches de Sc. Relig. (cath. ; octobre).

La communion sous les deux espèces. — P. 544, à propos d'un livre récent (Constant, « Concession à l'Allemagne de la communion sous les deux espèces »), le Père d'Alès S. J. rappelle la discipline catholique actuellement en vigueur, après que la primitive Église eut pratiqué la communion sous les deux espèces, et les raisons pour lesquelles l'Église a établi une loi qui s'est inspirée de circonstances nouvelles. Cet intéressant résumé contribue à l'« Union des Églises », par les distinctions qu'il apporte entre dogme et discipline obligatoire.

L'Union des Églises (cath. ; sept.-octobre).

Les Eglises orientales catholiques de Paris. — Trois Eglises syriennes y représentent Antioche ; c'est d'abord, presqu'à l'ombre de N.-D., St-Julien le Pauvre. Il faut, pour la trouver, s'engager dans une ruelle étroite, pénétrer dans une petite cour ; cette légère épreuve est suivie d'une grande joie : l'église est une des plus vieilles et des plus belles de Paris. Elle était, au moyen-âge, fréquentée par des maîtres et les étudiants de l'Université. Saint Louis et Blanche de Castille, Dante et Villon y vinrent, dit-on, à la messe. Dans sa découverte de l'église, le regard est brusquement arrêté par une inocostase en bois d'olivier. C'est là que Mgr Attié célèbre la liturgie grecque. Deux chantres l'assistent, dont le principal émerveille les assistants par la netteté cristalline de sa prononciation et sa voix au timbre d'argent.

En gravissant la pente de la montagne Sainte-Geneviève, on trouve, dans la rue des Carmes, un délicieux portail arrondi, flanqué d'élégantes colonnes. Il fut élevé au XVIIIe siècle par

l'architecte Boscry, pour l'église des exilés irlandais. La ville de Paris restaure aujourd'hui tout l'édifice et va lui rendre sa beauté première. La messe, dite de S. Jacques, y est célébrée par M. l'abbé Khayette. La langue syriaque du rite est si voisine de l'araméen qu'on entend les paroles de la Consécration comme Notre-Seigneur les prononça.

Plus haut encore, au sommet de la « montagne », une chapelle neuve, dédiée à N. D. du Liban, est celle des Maronites. Jusqu'à ces derniers temps, Mgr Pharès en était le recteur. Aux jours de fête, elle s'orne de drapeaux tricolores dont le blanc sert de champ à un cèdre. Près d'elle, des jeunes gens, des étudiants trouvent asile, une bibliothèque s'organise. Sur cette petite montagne d'Occident, qui porte le nom d'une sainte, les Libanais font revivre les souvenirs de leurs hautes montagnes d'Orient, à la foi et aux neiges immaculées.

Les Arméniens n'ont pas d'église à Paris qui leur soit propre ; mais ils reçoivent l'hospitalité dans la crypte des missions étrangères. M. l'abbé Kedidjian est leur recteur. L'évêque d'Angora, Mgr Bahaban, exilé, apporte aux cérémonies l'éclat de la haute mître dorée et de sa chape d'or, doublée de soie bleue. Les chantres, en robe rouge, à capuchon vert frangé d'argent, se rangent, en demi-cercle, devant l'autel, rappelant la place primitive du chœur dans les églises chrétiennes.

Si vous le désirez, maintenant, le métro vous emportera vers un autre coin d'Orient, bien que la place d'Italie et l'avenue de la Sœur Rosalie où vous le trouverez, portent des noms tout occidentaux. Une maison blanche, dont la façade rappelle Novgorod-le-Grand et bientôt portera une image sainte et sa lampe, c'est l'Église russe catholique et la résidence de son prêtre, Mgr Evreinoff. Le goût des Russes pour la beauté liturgique apparaît dans l'iconostase ornée d'étain, dans l'autel revêtu de soie, dans les chandeliers et le lustre de bois peint, aux lampes rouges et jaunes.

Pax (cath. ; autumn).

Vladimir Solovief. — L'auteur d'un petit article (p. 228), résume le célèbre livre du R. P. d'Herbigny, S. J., sur Solovief. Ce faisant, M. Goldingham rend service à plusieurs car, en attendant que l'édition française, épuisée depuis longtemps, reparaisse,

cet article contient un excellent tableau du grand philosophe et donne une idée de ce que fut la Russie pendant les années 1870 et 1880.

Viestnik (Orth. ; septembre).

Nomination d'Aumônier. — L'archiprêtre Serge Tchetverikoff, bien connu des lecteurs d'*Irénikon* par ses articles sur la piété orthodoxe (Ir. III 143, 385, 459), vient d'être désigné par le Métropolite Euloge, au poste d'Aumônier Général du Mouvement des étudiants orthodoxes russes. A cette occasion, le Père Serge demande à tous les amis de la jeunesse russe des prières afin que Dieu lui accorde de remplir, pour Sa plus grande gloire, le ministère délicat qu'Il lui impose. Certainement les jeunes Russes qui organisent une forte « action orthodoxe » et qui ont à cœur de servir Dieu et la Patrie, trouveront dans le Père Serge un homme admirablement préparé à les diriger vers les hauteurs de l'ascèse chrétienne, là où disparaissent toutes les difficultés et différences humaines et où l'on voit clairement celui qui est la Vie et qui est aussi la Voie vers la Vérité. Puissent ces lumières que nous espérons abondantes pour nos frères orthodoxes être garantes d'une ère nouvelle dans une appréciation toujours juste et équitable de l'essence du catholicisme.

Sommaire. — Le hiéromoine Jean donne (p. 4), une « Esquisse apocalyptique » : curieuse comparaison entre le Paradis terrestre et celui que Dieu nous prépare dans l'autre monde (p. 6). Extrait de la Philokalie : Philémon l'Ermite, le Père Téognoste, le Prieur d'un monastère du Sinaï, et divers autres anciens ascètes. — La chronique sur l'Église en Russie examine l'attitude de Mgr Serge et la succession spirituelle du défunt patriarche Tikhon. — P. 20. Une étude de M. Zernoff, très documentée, sur l'état de la jeunesse communiste en Russie. — P. 24. Le Congrès tenu à Clermont-Ferrand, par le Mouvement de la jeunesse estudiantine russe, fait l'objet d'un compte rendu détaillé de G. Féodotoff. Une bonne cinquantaine de personnes, tant prêtres que laïques, avaient pris part au Congrès.

West-östlicher Weg (cath. ; août).

La théologie orientale. — Lentement, mais avec assurance, se fait, dans les milieux occidentaux, l'influence progressive de la

spéculation théologique orientale. Dans un intéressant article (p. 163), M. Bertram Schmitt développe « l'apport que l'Orient, et particulièrement la Russie, pourrait donner au trésor commun des connaissances théologiques. » Reprenant une opinion qui avait été présentée au Congrès des catholiques de Vienne en 1926 par le Professeur Dr Eibl, M. Schmitt dit que les Russes ont toujours gardé très religieusement les traditions antiques et les rites du primitif christianisme : dans leur liturgie, particulièrement, ils excellent à mettre en relief les splendeurs des écrits de nos Pères dans la foi. Pourquoi ne pas s'en inspirer et provoquer chez nous-mêmes, par ces enseignements, un renouveau et une vie spirituelle plus profonde et plus vive ? Dans sa dernière Encyclique le Pape Pie XI ne dit-il pas que la connaissance des liturgies orientales aura pour premier et heureux résultat de nous faire connaître et apprécier davantage nos propres coutumes et rites latins ? Et déjà on s'est mis à l'œuvre. Les récents grands congrès de Théologie et d'Action catholique (Constance, Milan), n'ont pas voulu ignorer l'interprétation que donne aux grands problèmes actuels l'Église Orthodoxe. On scrute la pensée de philosophes comme Solovief et l'on cherche à faire une mise au point qui ne peut être qu'avantageuse à tous les égards. Puisse de cet enrichissement de la spéculation théologique résulter une charité plus grande, préliminaire au retour de nos frères séparés à l'unité romaine.

Friedens Stadt (cath. ; septembre).

L'émigration russe à Constantinople. — Le Prof. Louis Berg, d'Aix-la-Chapelle, raconte (p. 193), son voyage à Constantinople et l'impression qu'il ressentit au premier contact avec les Russes réfugiés dans cette ville au moment de la révolution bolcheviste. Ces relations, nouées au Bosphore, suggèrent à M. Berg des réflexions générales sur l'âme des peuples slaves et des pensées sur l'avenir religieux des Russes, providentiellement mis en contact avec le catholiscime et capables de l'étudier dans ses œuvres de charité.

Le système eurasien est le titre d'un article de fond de J. Péters (p. 205). L'auteur a visité la grande exposition de la « Pressa » de Cologne et il s'est laissé impressionner par ce que l'on montre dans le pavillon de la Russie nouvelle. Un souffle d'Asie y donne

l'idée que les Russes modernes sont bien plus éloignés des Occidentaux que l'on ne le croit communément. La mystérieuse nouveauté du système eurasien, basé sur des considérations géographiques et psychologiques, commence à préoccuper jusqu'au gouvernement des Soviets qui craint que ce mouvement ne lui échappe et même le dépasse un jour ; mais d'autre part, comme le dit le Prof. Berdjaew : « Les Eurasiens représentent le seul système, idéologiquement un et indépendant au point de vue politique, qui tient compte dans sa philosophie des faits existant sinon de droit du moins de fait dans la Russie moderne. » De ce réalisme on peut conclure à une certaine influence future sur l'évolution des événements en « Eurasie ».

Sommaire. — P. 212. Extraits d'opinions diverses concernant l'Union des Églises ; citons les paroles du Prof. Boss, rédacteur de la nouvelle revue « Religiose Besinnung », du Dr Sonnenschein de Berlin et de Dom Hugo Lang. P. 216, une dame protestante expose quelques idées sympathiques sur ce qu'ordinairement l'on pense de la Confession et de la Direction de conscience hors de la catholicité romaine. P. 231, nous trouvons un compte-rendu des séances tenues par 800 universitaires catholiques à Constance. Nos lecteurs savent déjà que le thème général des conférences était « l'Église et l'Unité de l'Occident ».

Church Times (anglic. ; 14-9-28).

Relations anglicanes-orthodoxes. — Canon Douglas, anglican, grand spécialiste des questions orthodoxes et rédacteur en chef de l'excellente revue *The Christian East*, organe de l'« Anglo-Orthodox Church Association », vient de faire un voyage d'études dans les Balkans. C'est là que le sympathique auteur a composé les quelques réflexions sur les possibilités d'une réunion entre les Églises anglicane et orthodoxe. « L'intimité entre ces deux Églises est devenue de plus en plus forte ces dernières années ; cependant, il ne faut pas se faire illusion et s'imaginer que nous sommes à la veille d'une déclaration mutuelle d'intercommunion *in sacris*. Cette opinion se base sur les considérations suivantes : 1° La nécessaire et indispensable condition pour s'unir est l'identité de la foi, 2° Il faut donc qu'un complet et formel accord dogmatique précède l'union à établir ; 3° c'est-à-dire la

communication *in sacris* doit suivre et non précéder l'union ; 4° Les orthodoxes exigent que l'Église avec laquelle ils doivent établir l'union soit un organisme homogène et non pas un composé d'éléments qui se contredisent sur les points les plus essentiels de la foi. » De ce qui précède, Canon Douglas conclut que l'état actuel de l'Église anglicane est le plus grand obstacle à l'union. Tout dépend, conclut l'auteur, de l'impression que donnera de l'anglicanisme la prochaine conférence qui se tiendra au palais de Lambeth en 1930 et à laquelle participeront les évêques anglais du monde entier. Si ce concile se compromet avec la tendance protestante de l'Église anglicane, alors s'évanouiront en même temps tous les espoirs d'une réunion avec l'Orthodoxie.

American Church Monthly (anglic. ; sept.)

Sommaire. — Notes de la Rédaction concernant : La réserve du St-Sacrement. — Réponse à certaines difficultés et objections protestantes. — L'Église orthodoxe en Amérique et les différentes nations qui la composent. — La révision du Prayer-Book en Angleterre et en Amérique. — M. Belloc et l'infaillibilité. — Harnack et S. Cyprien.— p. 13 : W. H. Dunphy, « L'Unité de l'Église », belle étude sur un des éléments unitifs dans le corps des chrétiens, le Saint-Esprit, mais incomplet au point de vue catholique qui cependant est revendiqué par l'auteur ; la véritable pensée de l'auteur se révèle dans cette phrase significative : « Aujourd'hui, Rome nous offre la soumission, le Protestantisme nous propose l'Union ; seule l'Église orthodoxe serait capable de nous donner l'Unité. » — W. Lowrie, « Un plaidoyer pour la vraie religion » (p. 23).— G. P. Christian, « Une Mosaïque mystique », (p. 34). — A. C. Larned, « Comme les autres nous voient » (p. 42). — R. F. Lau, « Culte luthérien en Allemagne après la réformation » (p. 60).

Sommaire (octobre). — L'Editeur (Dr S. P. Delany), La Revision du Prayer Book, ici et en Angleterre. La « Réserve » et la Prière. La civilisation occidentale est-elle décadente ? — La sainte Église catholique en Chine. — H. St-George, « Revision du Prayer Book et la Convention générale » (p. 95).— J. G. Barry « Retour à l'enseignement du Christ » (dogme et morale) (p. 105). — W. H. Dunphy, « Les 39 Articles » (p. 127).— Dr Sparrow-Simpson, « Les Conversations de Malines » (p. 147).

5. Bibliographie.

I. — Ouvrages concernant la Russie et l'Orient Chrétien.

DICTIONNAIRE D'ARCHEOLOGIE CHRETIENNE ET DE LITURGIE. — Paris. Letouzey. — 1927.
Fascicules LXXVIII-LXXIX. — *Jérusalem-Jubilus.*
Fascicules LXXX-LXXXI. — *Judaisme-Justinien.*

Abel, F.-M. — *Jérusalem.* — (T. VII, c. 2304-2350).

Article lourd de documentation, tel qu'il doit être pour prendre place dans un bon dictionnaire ; il est en même temps abondant d'un intérêt qu'il réussit à soutenir tant par une habile ordonnance des matériaux que par un solide agencement et déroulement chronologique. Il nous apporte lumière sur un sujet bien touffu qu'il fallait dégager d'une profusion de sources pour le sortir avec ce relief et cette cohérence dont nous jouissons ici.

Jérusalem, ce point du monde où tant de causes ont agi, s'enchevêtrant, où tant de grand'routes de l'histoire et de l'archéologie sont venues croiser. Parcourons rapidement les différents paragraphes :

§ I. — Topographie.

La configuration très spéciale du sol sera un point de repère permanent. La vallée du Tyropéon délimite très nettement deux sections : ville ou colline haute, colline basse, aspects intangibles. Autre repère, c'est le fameux mur d'enceinte qui a toute son histoire avec celle des grandes portes qui facilitent encore l'orientation. — Le premier tracé, le plus ancien, est celui de la ville païenne, l'Aeila Capitolina, dont le développement est lié aux besoins de la vie romaine surtout militaire (d'où plateau de la Citadelle, Palais d'Hérode, Résidence de la garde, établissements militaires, etc.) et aussi les établissements publics : bains, théâtre, jeux, pour l'érection desquels on utilise des bases de monuments de l'ère juive — tandis que d'autre part, les païens comptant venir aisément à bout du souvenir évangélique, crurent mieux faire en substituant aux modestes sanctuaires des endroits vénérés, les monuments fastueux de leur culte. Ils ne savaient pas qu'ils indiquaient par cette tactique même les emplacements pieusement recherchés. Et vérifiant l'histoire, de pierre en pierre, d'appropriation en appropriation, nous suivrons toujours un processus logique de déduction.

C'est dans ce milieu que germe et se développe la colonie chrétienne primitive qui semble avoir dû étouffer dans ce déploiement hostile et qui, cependant a eu raison des temps et des dominations successives.

§ II. — Siècle de Constantin.

Voici que déjà en 325 surgit le restaurateur, le « restituteur » des Lieux Saints usurpés par les Romains. Sage politique, il fait jouer le principe de la liberté pour chaque culte à la faveur duquel il pourra faire rentrer les chrétiens dans leurs droits... bien qu'il faille obtenir la démolition du temple principal d'Aelia pour remettre à jour le Calvaire et le Sépulcre. C'est alors que sainte Hélène arrivera, en pleins travaux, à point pour recueillir la Précieuse Croix.

Englobant *S. Sépulcre et Calvaire*, Constantin éleva alors le merveilleux ensemble (Anastasie et Martyrium) dont la destruction sous le Calife Hâkem — 1009 — est si radicale, que nous ne pouvons le restituer aujonrd'hui que «par nos vigoureux efforts d'imagination» auxquels, faiblement, viennent en aide les documents écrits ou dessinés.

De même, par les soins et l'initiative de Constantin est érigée l'*Eléona* qui commémore le lieu de l'Ascension et des derniers enseignements du Christ à ses disciples. Le temple et ses développements auront la même histoire que la fameuse Anastasie : incendié lui, puis rasé par les Califes, renouvelé par les Croisés, il est l'objet, de nos jours, d'une attention spéciale et les succès des archéologues hiérosolymitains nous promettent une reconstitution magistrale.

Tour à tour, nous passons en revue les autres sanctuaires, surgis encore sous l'impulsion constantinienne :

Cénacle : au Mont Sion. C'est à juste titre la Ste Sion, fixant à la fois le lieu de l'institution eucharistique, et celui de la réunion des Apôtres dans l'attente du Saint-Esprit. Eglise-Mère, elle possède jusqu'au IVe siècle les grandes reliques de la passion, le corps du premier martyr, les ossements de Jacques, Siméon et Zacharie.

Là aussi la demeure de Jean, lieu de la Dormition de la Vierge.

Ascension : Une église plus tardive que l'Eléona qui, primitivement, consacrait seule ce souvenir.

Gethsémani : Un sanctuaire signalé par Ethéria vers 380.

— Sans parler de beaucoup d'autres sanctuaires et établissements secondaires qui ont laissé trop peu de vestiges pour que l'archéologie puisse en tenir un compte sérieux.

§ III. — Le siècle d'Eudocie.

Un grand essor architectural dû à la piété de l'impératrice qui, interprétant Jérémie, se croit prédestinée à « relever les murs de Jérusalem ».

C'est, tour à tour, la Probatique, S. Etienne, Siloé (pour lesquels nous pouvons nous rapporter à l'Anonyme de Plaisance) puis Sainte Sophie ou le Prétoire, S. Jean-Baptiste (dont le plan a été tout dernièrement remis à jour) et le Tombeau de la Vierge. — Complétant la liste des intervenants impériaux de la restauration c'est enfin

§ IV. — Justinien

qui, sagement, prévoit aux besoins d'administration de ces sanctuaires

et les finance largement, notamment le Saint Sépulcre. « Reconnaissant » — comme il dit — que la Très sainte Anastasie reçoit et nourrit des gens » qui s'y rendent de l'univers entier en mnltitndes qu'on peut dire infinies ; » qu'elle a des frais immenses et imprévus... » et ces paroles nous font entrevoir, en même temps que ces largesses de l'empereur, l'importance que la ville Sainte avait prise et la position de la nouvelle Église. — Un titre à la gloire de Justinien fut encore la fameuse « Nouvelle Église de Sainte-Marie, Mère de Dien », dont la construction, à écouter Procope, fut un tour de force et de hardiesse. Il s'agit de la replacer, tout vestige ayant disparu, et c'est à quoi s'emploie l'autenr, en conjectures appuyées de sérieux docnments, au premier rang desquels est

§ V. — La fameuse carte-mosaïque de Madaba,

laquelle, dans son tracé naïf mais fidèle, est venue faire bien des lumières. Nous retronvons la même église Sainte-Marie sous le patriarche Sophrone (634), ayant donc survécu à l'invasion des Perses. Le Patriarche exhorte ses fidèles tandis que les Arabes, maintenant, infestent les murs de la ville. Mais ici encore tous les renseignements ne concordent pas, et rien que ce curieux exemple développé abondamment dans l'article, nous peut donner une idée des difficultés que rencontre l'archéologie palestinienne.

§ VI. — Prise de Jérusalem par les Perses,

en 614. — C'est le pillage, la tuerie, la déportation. Alors, le Patriarche Zacharie, portant la grande relique de la vraie Croix, est emmené, lui aussi, captif. C'est la fin de la brillante époque byzantine.

Il faudra attendre :

§ VII. — La restauration de Modeste

suivant la mort de Chosroès et l'évacuation des Perses. Héraclius ramène la vraie Croix dans des circonstances restées célèbres. Apparaissent alors deux grandes figures de restaurateurs des sanctuaires : Le premier, c'est l'higoumène de Saint-Théodore, Modeste, déjà cité ; le second, S. Jean l'Aumônier, le Patriarche d'Alexandrie.

§ VIII. — Occupation arabe et Renaissance carolingienne,

en 638 — avec la capitulation entre les mains d'Omar à qui improprement est attribuée la fameuse Mosquée, pur chef-d'œuvre s'élevant sur l'Esplanade du Temple, couvrant le fameux rocher-autel des holocaustes mosaïques, et dont l'érection est l'œuvre d'Abd-el-Mélik en 687. C'est au cours de cette domination que les chrétiens sont obligés de reconrir au protectorat de Charlemagne, qui fut d'une libéralité sans égale, jusqu'à prévoir le personnel qu'il était convenable d'affecter à chaque temple et à subvenir aux charges y relatives.

§ IX. — La nécropole chrétienne.

Des fouilles assez récentes la mettent à jour formant comme une immense ceinture de tombes, au N. et N.-E. de la ville particulièrement. Là, le plus souvent, ce sont des lits creusés dans la roche dure qui forme les

premières assises du Mont des Oliviers, ou bien de simples excavations dans le sous-sol. Parfois, on mettra à jour des mosaïques comme la célèbre dite d'Orphée. Mais surtout il faut dire que les cimetières sont la mine où relevant, lisant, interprétant, s'exerce

§ X. — L'Epigraphie.

Les inscriptions monumentales sont rares, vu les ravages exercés sur les monuments par les invasions successives, et à grand'peine relève-t-on quelques débris que l'on s'efforce de lire et restituer. C'est donc, étant donné le régime de conservation, les inscriptions funéraires qui formeront la série la plus importante. Signalons l'épitaphe de Théodule, de la diaco-nesse Sophie, de Théodosie. Sciences épigraphique et paléographique se conjuguent ici pour colorer l'histoire de l'une et l'autre note particulière, venant ainsi fournir au texte ses documents d'appui.

— Notons que l'article est complété de quelques très bonnes cartes et gravures.

Une abondante bibliographie donne la mesure de l'ampleur du sujet et de l'intérêt qu'il n'a pas manqué de soulever. Elle établit aussi — ce qui est déjà connu de longue date — que l'auteur de cet article sait de quoi il parle et comment en parler.

Leclercq, H. — *Jérusalem* (*La liturgie à*). — (T. VII, c. 2374-2392).

§ I. — Topographie. — Ethéria, la grande dame pèlerine qui fit, dans le courant du IVe siècle, un pieux voyage aux Lieux Saints, en a laissé une relation célèbre qui — bien que « prolixe et obscure »—fournit matière précieuse sur cette liturgie locale fort curieuse, développant le grand drame chrétien dans son vrai cadre.

Voici d'abord les sanctuaires où va se dérouler le cérémonial commémo-ratif, localisant les différentes scènes comme les temples où elles s'exercent et nous permettant de refaire, avec les processions, les étapes du Dieu condamné à mort.

Ces sanctuaires, Ethéria les a abondamment décrits et son récit est la meilleure trace qui en subsiste actuellement. Elle a soin de nous donner aussi nomenclature des offices particuliers célébrés dans chacun de ces sanctuaires et du genre que chacun en prend.

§ II. — Liturgie. — S'appuyant toujours sur les données d'Ethéria, l'auteur commence par développer la *liturgie habituelle*, celle du courant de l'année, et qui est donc moins typique, étant donné que ce sont les offices de la Passion qui procurent à Jérusalem son plein caractère.

L'Office est réparti sur les différentes heures du jour et de la nuit même, faisant succéder ses parties d'une manière presqu'ininterrompue, de telle façon que la Communauté hiérosolymitaine sera définie « priante et quémandeuse » pour subvenir à des besoins que le travail n'assure pas, le temps lui faisant défaut.

Psaumes, hymnes, cantiques, antiennes, oraisons de l'office des *Vigiles*,

entre minuit et trois heures, tantôt se prolongeant, tantôt se déplaçant avec les saisons. Puis vient *Laudes* avec ses cantiques et le joli choix des Psaumes « faisant allusion à la lumière et au Soleil levant ». — Ceci avec assistance de l'évêque, procession et bénédictions.

Puis c'est Sexte, avant quoi viendra s'intercaler l'office de *Prime*, vers le Ve siècle, *Tierce* étant encore inconnue.

Sexte est à midi et l'Evêque y assiste encore, ce qui solennise un office essentiellement court cependant. L'Auteur prévient notre étonnement en remarquant que pour les Orientaux le temps ne compte guère. Sans doute, mais pour eux aussi c'est que la prière est tout.

None vient à 3 heures, de même composition que Sexte.

Puis, c'est le point culminant de la journée et des solennités avec l'office dit « *Luminaire* » ou heure des lumières, où l'on allume à profusion cierges, lampes et flambeaux, et dont les psaumes et antiennes sont dits « lucernales ».

Complies semble alors faire un avec le Lucernaire, qui se prolonge parfois jusque bien tard.

Les dimanches, l'office semble changer de caractère par suite de la plus nombreuse assistance, sans que cependant la distribution des heures diffère. Mais il est tout solennisé et la *Liturgie* (Messe) qui ne se célébrait pas ou rarement en dehors de ce jour, lui donne un sens spécial et complet.

Voyons maintenant la *célébration des grandes fêtes* pour lesquelles l'office et les sanctuaires revêtent toutes leurs splendeurs. C'est d'abord l'*Epiphanie* qui, le 6 janvier, commémore à la fois la naissance et le baptême du Sauveur. Ces fêtes se déroulent à Bethléem et à Jérusalem, et les processions joignent ces lieux distants de 6 milles. La fête a une octave, pour donner davantage à ceux qui sont venus de bien loin pour la célébrer.

Puis, la *Purification*, fête spéciale à Jérusalem et qui passera bientôt à toutes les églises.

Le *Carême* se pratique — dit Ethéria — « comme chez nous... » — Le jeûne est sévère; les offices, nombreux; la prière, presqu'incessante. Et à partir du *Dimanche des Rameaux* s'ouvre le grand acte qui figure avec tant d'ampleur et de réalité les derniers jours de la vie terrestre et la mort du Sauveur.

Il est curieux à noter, mais regrettable,que la grande journée des Palmes n'a plus aucune survivance aujourd'hui — même pas dans la bénédiction des Rameaux dont il n'était nullement question alors.

L'Evêque, après un office célébré à l'Eléona, quittait les Oliviers, monté sur un âne et entouré de la foule des fidèles, portant des palmes et chantant des hymnes, et se rendait à l'Anastasie où l'on n'arrivait que pour l'heure du Lucernaire.

Dans les jours suivants on reprend, trait par trait, texte par texte, les moindres épisodes que l'on a soin de localiser : reprise émouvante du drame historique (Cf. *Irénikon*, V, 1928, pp. 207-210), enseignements derniers du Christ, trahison de Judas accueillie par les gémissements de la

foule, messe célébrée à la Croix à l'heure probable de la Cène, veillée du Christ, partagée par tous avec une ferveur redoublée ; pleurs et sanglots au souvenir de ses jugements,et prières douloureuses qui se prolongent toute la nuit en dépit de la fatigue extrême. Au Vendredi saint, dès le matin, d'interminables défilés se forment pour l'adoration de la Croix, après quoi de midi à 3 heures, attendant la mort du Christ, on lit dans l'Ancien comme le Nouveau Testament tous les passages qui l'annoncent, afin que tous les assistants soient pénétrés de ce que le Christ a souffert,et répandent leurs larmes à ce récit. Cela souligne assez que toute cette liturgie n'a pas uniquement un but figuratif ou commémoratif mais qu'elle tend à appeler dans le cœur et l'âme des fidèles une répercussion.

— La *Résurrection* ne provoque pas les réactions joyeuses et triomphantes que l'on semblait pouvoir attendre. Toute la nuit du samedi au dimanche s'est passée dans l'administration des baptêmes et la fatigue est telle que l'évêque est tenu de célébrer sobrement. Nous savons cependant que les fidèles sont là tout le jour et si Ethéria a dit peu de chose, nous ne devons pas en prendre occasion pour diminuer l'importance d'un tel jour, ayant connu son émouvant prélude pour deviner ce qu'a pu être l'apothéose.

Quelques mots encore du *Temps Pascal*, de la *Pentecôte*, qui « est un jour de gros travail pour le peuple » annonce Ethéria.

§ III. — DISCIPLINE. — C'est le catéchuménat qui est la grande organisation disciplinaire et le mode de probation requis — S. Cyrille, le cathéchiste éminent, et Ethéria nous renseignent. Les « écoutants » après avoir « écouté » tout le Carême les catéchèses d'initiation devenaient « compétents ». Puis, dûment présentés par les parrains et marraines et ayant satisfait à un questionnaire, ils recevront le baptême et peu à peu seront initiés « aux mystères plus secrets. » Ce sont les catéchèses mystagogiques, qui ont surtout pour objet le rôle du Saint-Esprit. Est-il besoin d'ajouter ici un jugement sur ces admirables catéchèses de S. Cyrille qui sont le plus pur enseignement et la plus élevante initiation ?

L'Auteur termine son article par une reconstitution de la liturgie de S. Cyrille dans le texte grec de ses admirables prières.

Piette, Maximin. — L'UNION DES EGLISES. Ses raisons, ses obstacles. — Bruxelles. Dewit. — 1928. — 19,5 × 12,5. — 103 pp.

Conférence faite à la salle Saint-Sulpice, Montréal (Canada), le 12 avril 1928. — Dans une première partie (Vers l'Union), l'auteur retraçait l'état de division de la chrétienté, si nuisible à l'effort de propagation de la foi, pour passer ensuite en revue les diverses tendances vers l'Union des Églises. Une deuxième partie exposait les raisons de l'Union ; une troisième partie parlait des obstacles. L'auteur concluait en proclamant la nécessité de l'humble prière, qui implore les lumières célestes. — Cette conférence a dû rendre un grand service à la cause de l'Union, dans un milieu où le problème était « entièrement neuf ». D. A. S.

Muijser, Jacob. — HET HEILIG OFFER IN DEN KOPTISCHEN RITUS volgens den H. Basilius den groote. — Nijmegen. — Dekker & Van de Vegt. — 1928. — 18,5 × 13. — 64 pp.

Sous une couverture artistique de Joan Collette nous est présentée la traduction néerlandaise de l'antique liturgie copte, dans sa forme la plus usitée : la liturgie de Saint Basile. La lecture de ce petit volume est captivante, non seulement à cause du beau texte que l'auteur nous procure, mais encore, et surtout, à cause des multiples comparaisons qu'il nous permet d'établir avec les diverses liturgies occidentales et orientales, dont la liturgie copte semble bien être un témoin historique de la plus grande valeur. Une petite introduction et quelques notes sobres mais instructives aident le lecteur à comprendre plus facilement la marche des cérémonies et le sens des prières. Espérons qu'une nouvelle édition nous donnera des photographies plus nombreuses mais prises dans un milieu « authentique ». D. A. S.

Douglas, J. A. — THE ORTHODOX CHURCH AND RESERVATION. — London. — Faith Press. — s. d. — 16 × 10. — 12 pp. — B. : 1 d. — The Booklet Library nº 77.

L'A. ne fait que résumer un article qu'il écrivit dans *The Christian East,* VII, 1926, pp. 86-96 : « *Reservation in the Eastern orthodox Church* ». Son but est plutôt négatif : prouver que l'absence, dans l'Église orthodoxe, d'une forme extra-liturgique de dévotion envers la Sainte Réserve n'est pas un argument contre l'adoption de semblables dévotions dans d'autres Églises. — La thèse est vraie. Mais il faut cependant se garder de poser les arguments sous une forme trop concluante : l'Église orthodoxe est loin de favoriser le développement de pareilles dévotions. L'A. affirme p. 2 (88) que le terme orthodoxe « *metousiosis* » doit être, sans aucun doute, traduit par « *transessentiation* », et non par « *transsubstantiation.* » Ne faut-il pas, quant au mot, poser la question autrement, et se demander si « *metousiosis* » n'est pas une traduction de « *transsubstantiation* » ? En tout cas, la première fois que « *metousiosis* » semble avoir été employé, ce fut dans la traduction grecque de la profession de foi de Michel VIII Paléologue, profession qui avait été imposée, dans un texte latin avec « *transsubstantiatio*», par Clément IV, et qui fut approuvée, en 1274, par Grégoire X. — Parlant de la Liturgie des Présanctifiés, l'A. la compare aux saluts latins. Il serait bien plus exact de la comparer à la Messe des Présanctifiés du Vendredi Saint. — Le chant de la Grande Entrée à cette Liturgie n'est pas exactement celui que donne l'A. : il faut supprimer toute la phrase : « Through the prayers ... Amen », p. 10 (94). D. A. S.

Martel, Filipovitch, Kharkiv et Corbiau. — L'UKRAINE. — (Numéro spécial de *La Nervie,* Revue illustrée d'arts et

de lettres, IIIe série, 9e année, n. IV-V). — Bruxelles. — 1928. — 28.5 × 21.5. — 56 pp. — Br. : 12,50 fr.

1. — *La littérature ukrainienne ancienne*, par Antoine Martel (pp. 5-10). — 2. — *La littérature ukrainienne moderne*, par Paul Filipovitch, traduit par A. Martel (pp. 11-16). — 3. — *La musique ukrainienne*, par Vladimir Kharkiv, traduit par A. Martel (pp. 17-20). — 4. — *L'art ukrainien*, par Simone Corbiau (pp. 21-56).

« Audaces fortuna juvat ! » Intéresser le public belge par un volume entier (ces 60 pages *in-quarto*, sur deux colonnes, représentent bien cela) consacré uniquement à l'art ukrainien, était certes une tâche ardue. Disons tout de suite que les Auteurs y ont pleinement réussi. Il faut ajouter cependant que l'œuvre était moins ingrate dans la mesure où on pouvait se laisser tenter d'englober dans l'art « ukrainien » toute la période prémongolique de l'art « russe ». Mlle Simone Corbiau revendique énergiquement cet art prémongolique comme une propriété exclusive de l'Ukraine, et elle insiste avec prédilection sur cette thèse, en fonction de laquelle les six chapitres de son beau travail semblent avoir été rédigés : « Les historiens de l'art nous ont faussé les notions à force de présenter l'Ukraine comme la première floraison de l'art russe à l'époque byzantine et ensuite comme ayant cessé d'exister, ravalée au rang de département provincial de celui-ci (p.p 45-46)... L'art ukrainien a surtout donné à son frère du Nord, le Grand-Russe... par les origines même de l'art grande-russie... (Mais, plus tard), la Grande-Russie, l'ancienne colonie, appela « Petite Russie » la terre mère de l'Ukraine » (pp. 44-45). Nous avouons préférer la réserve discrète, autant que scientifiqne, mais nullement injuste, que M. Martel formule dans son remarquable et trop court exposé de la littérature ukrainienne ancienne : « Du Xe au XIVe siècle, si les trois éléments du groupe de populations slavo-russes : grands-russes, blancs-russes et ukrainiens se distinguent déjà par la langue, ils n'ont qu'une seule et même civilisation, reçue en même temps de Byzance avec le christianisme et ils vivent très proches les uns des autres, peu éloignés qu'ils sont encore du chemin d'eau Baltique-Mer Noire qui est comme leur artère d'activité essentielle. D'autre part, le slavon employé à Kiev, au moins au débnt, n'était pas spécifiquement ukrainien. Kiev enfin était regardée par tontes ces populations comme la capitale, la Ville-Mère » (p. 7). C'est exact, sans prétention, comme du reste tout l'article clair et substantiel du sympathique Professeur de Lille.

La part du lion dans cette collection de monographies revient évidemment à la contribution de Mlle Corbiau : 36 pages de petit texte, et 47 illustrations. Si le premier chapitre (l'Ukraine primitive) nous semble avoir un intérêt assez restreint, puisqu'il ne nous parle que de l'art des peuplades scythes préhistoriques, les chapitres suivants sur l'Ukraine byzantine, et surtout, pour les motifs indiqués plus haut, l'Ukraine cosaque sont décidément à retenir. L'art est chaque fois mis en relation étroite avec les circonstances historiques, chaque fois aussi des remarques inté-

ressantes et des comparaisons synthétiques font ressortir les caractères propres d'un art souvent inconnu. Ces pages se terminent sur un quatrième chapitre : La question des influences. Malgré les réserves que nous avons faites pour l'époqne prémongolique, l'Auteur a bien mérité de l'histoire de l'art en abordant ce sujet avec un évident souci des nuances très délicates inséparables de cette matière, et en concluant : « Moscou est assez riche de son art propre... — qu'elle laisse à l'Ukraine le rire mouillé de larmes de Gogol, et les tapis fleuris qu'ont tissés les filles cosaques. » Deux appendices : L'Ukraine soviétique et l'Ukraine du dehors, sont d'autant plus remarquables que le sujet est à peu près neuf. L'Auteur est franchement utopiste, et, quoi qu'on pense des principes du régime politique, l'effort artistique décrit par un témoin oculaire est sans aucun doute un signe encourageant. Nous aurions aimé trouver quelques remarques rus l'art religieux en Ukraine moderne ; bien plus que le théâtre ou les céramiques il pourrait nous donner une idée de la valeur métaphysique et morale de cette renaissance cultuelle décrite avec une sympathie si marquée. A-t-on assez tenu compte de ce point de vue capital dans l'appréciation finale des résultats obtenus par les efforts du gouvernement soviétique actuel ? D. A. S.

Fédotov, P. G. — SVIATOI PHILIPP MITROPOLIT MOSKOVSKII. (Saint Philippe Métropolite de Moscou). — Paris. Y. M. C. A. — 1928. — 19 × 12. — 227 pp.

C'est la vie d'un grand saint orthodoxe du XVIe siècle, d'un pasteur fidèle qui a donné sa vie pour ses brebis, peinte dans le cadre historique de son temps. — Philippe, métropolite de Moscou, fut emprisonné et tué par l'ordre du Tsar Jean le Terrible, en 1569. Fils de boyar, il entra, à l'âge de 30 ans, au monastère lointain de Solovki (actuellement prison bolchévique tristement célèbre), où, 10 ans plus tard, il fut élu higoumène. Nommé métropolite de Moscou, il put laisser son monastère dans un état presque florissant, grâce à son travail infatigable et à sa bonne administration. Par contre, nous ne connaissons malheureusement que peu de détails précis sur sa personnalité, son caractère, sa vie intérieure, religieuse, si ce n'est la fermeté et le courage chrétien qu'il manifeste à Moscou,dans sa lutte contre la cruauté et la terreur du Tsar.

Ce qui est particulièrement intéressant dans cet ouvrage, c'est le point de vue des historiens modernes sur l'institution de l'« Opritchina », — sujet très actuel de la science historique en Russie, — ainsi que la philosophie de l'Auteur quand il éclaire le conflit entre l'Église et l'État (dans la personne du tsar Jean le Terrible). — C'est une lecture utile et véritablement captivante pour tous ceux qui s'intéresssent à l'histoire de l'Église orthodoxe en Russie, d'autant plus que l'Auteur a su éviter deux dangers : de trop idéaliser le passé, ou bien de le peindre tout en noir.

* * *

Klepinin, N. A. SVIATOI I BLAGOVIERNII VELIKII KNIAZ ALEKSANDR NEVSKII. (Saint Alexandre Nevsky, grand-prince). — Paris. Y. M. C. A. — S. d. — 19×12. — 205 pp.

Alexandre Nevsky, grand prince de Novgorod et de Vladimir, 1213-63, est un des saints les plus populaires du peuple orthodoxe: sa biographie est une vie de saint, autant qu'une page de l'histoire russe. La première partie de sa vie orageuse se passa entièrement à défendre sa terre contre les suédois, les chevaliers livoniens, la Lituanie demi-sauvage, — tandis que les dix dernières années furent consacrées à une politique très difficile et compliquée à l'Est. Toute son activité y avait pour but de régler autant que possible les rapports avec les Tartares, dont il connaissait bien la force redoutable et de prévenir les invasions de ces hordes qui tinrent la terre russe sous leur jong pendant plus de 200 ans. C'est pour cela qu'il cherchait à obtenir la confiance des Grands-Khans, se fit presque leur allié, étouffant par la force même les révoltes de son propre peuple contre les vainqueurs asiatiques.

Le tragique de sa situation entre les Tartares et la Russie a fait considérer S. Alexandre comme un véritable martyr par le peuple russe, et c'est avec cette couronne qu'il entre dans l'Église orthodoxe et dans l'histoire russe.

* * *

Fedotoff, G. P. — THE RUSSIAN CHURCH SINCE THE REVOLUTION. — London. S. P. C. K. — 1928.— 19 × 12.— 96 pp. — Rel. : 2 s. 6 d.

M. Fedotoff, ancien professeur d'histoire médiévale à Saratoff et à Pétrograd, et actuellement à l'Académie Théologique à Paris, vécut en Russie les années 1917-1925 ; il est donc spécialement autorisé pour décrire les vicissitudes de l'Église russe depuis la Révolution. Cette courte esquisse ne prétend pas être une histoire scientifique ; pareille histoire sera impossible aussi longtemps que les circonstances entraveront la liberté des recherches et des publications. Mais l'Auteur nous donne, avec une admirable clarté, les grandes lignes de cette histoire, et l'on peut la recommander de tout cœur à celui qui veut connaître les faits essentiels et, surtout, les apprécier à leur juste valeur. L'auteur souligne bien les origines « rouges » des Rénovateurs, et la tendance depuis longtemps apolitique de l'Église en Russie. Les Rénovateurs sont appréciés d'une manière très intéressante et peu connue, semble-t-il, jusqu'ici ; leur servilité envers le régime dominant serait la continuation de « l'opportunisme d'ancien régime ». « Si l'on parle de l'esprit de la vieille Église Synodale, de la sujétion bureaucratique vis-à-vis de l'État, on peut dire que dans l'Église synodale actuelle l'esprit synodal vit de fait encore, sans que la révolution y ait opéré de « Rénovation » (p. 76). Tout le livre est rempli d'un esprit de bon sens et de modération.

Le style de l'anglais, sans être désagréable, trahit un peu trop l'original

russe. On aurait gagné à le traduire moins littéralement. — P. 78, l'Auteur signale : « the objective chronicle, published in the several numbers of the *Irenikon.* » D. D. B.

Lyon, Jacques. — LA RUSSIE SOVIETIQUE. — Paris. Alcan — 1927. — 19 × 12. — 323 pp. — Br. : 18 fr.

Ni apologie, ni réquisitoire, mais œnvre docnmentaire avant tout, cet ouvrage fait connaître la situation actuelle en Russie au point de vue politique et économique.

Comment la Révolution s'est-elle acquittée de sa tâche révolutionnaire : créer des institutions nouvelles, transférer les propriétés? C'est l'échec de la théorie pure qui n'a pas tenu compte de la réalité. D'une part la dictature du prolétariat est un vain mot qui cache à peine l'autocratie d'un petit nombre d'individus : les « purs » du Parti commnniste, car Parti et gouvernement se confondent quant aux personnes ; en outre prépondérance réelle de l'élément ouvrier dans un pays où la population agricole est de très loin la plus nombreuse.

D'autre part : situation économique angoissante, d'abord à cause de la dualité entre l'usine et la campagne, ensuite à cause de la fermeture pratique des frontières. Un État que les Puissances ne veulent pas reconnaître détient le monopole du commerce extérieur et le maintien de ce monopole est pour le régime une nécessité vitale à cause de ses répercussions immédiates sur le système financier de la République.

Il y aurait encore à examiner avec l'Auteur : la justice, l'armée, la morale et les quatre graves tares du régime : le Gépéou (police secrète), la crise du logement, les enfants abandonnés, l'instruction publique.

En tous cas, il ne faut pas perdre de vue que la Révolution communiste est un phénomène russe et que c'est comme tel qu'il faut l'évaluer avec tout ce que cela suppose de complexité dans une nation où tant d'éléments divers, de courants variés, traditionnels ou nouveaux, d'Occident ou d'Orient passent, repassent et se heurtent. La Russie est à la croisée des chemins, nul ne peut dire quelle route elle choisira.

C'est sur cette incertitude de l'avenir que termine l'Auteur. Expectative prudente qui s'impose de la présentation même des faits dont le livre est bourré. L'œuvre est fortement charpentée, les questions industrielles surtout bien étudiées. Mais il est d'autres problèmes, ceux de la « situation spirituelle » qui intéressent surtout les chrétiens, et à ces qnestions-là, il n'est malheureusement pas donné de réponse. * * *

Durtain, Luc. — L'AUTRE EUROPE. Moscou et sa foi. — Paris. — Nouvelle Revue Française. — 12e éd. — 1928. — 19 × 12. — 351 pp. — Br. : 13.50 fr.

A côté du livre sévère où M. J. Lyon dépeint le rude aujourd'hui de Russie, en voici un autre où les choses sont vues par le dedans avec un optimisme souriant. Le marxisme pur a évolué vers le léninisme, ortho-

doxie nouvelle qui veut remplacer l'ancienne et dont le mysticisme explique tout.

Appréciation commode et simplificatrice, mais qui nous change des interprétations trop « laïques » et trop raisonnées des événements.

« En Europe, entre les générations d'avant-guerre et d'après gnerre un intervalle fortement accusé : l'épaisseur du coup de sabre. En Russie, la crevasse du tremblement de terre. » La jeunesse éduquée par l'État ou du moins instruite à l'école publique et toute pénétrée de l'esprit officiel, embrigadée dans les groupes de pionniers, cette jeunesse-là, sera le pays demain. Et cependant l'Auteur affirme, en face de cette force qui monte, que « la religion orthodoxe apparaît aujourd'hui comme le grand adversaire de la révolution, le seul qui soit resté debout » (p. 292). Ce sont deux courants qui s'affrontent : d'une part le christianisme traditionnel ordonné à l'au-delà ; de l'autre ce culte nouveau, terrestre, individualiste, qui déifie l'homme tout en le dévouant à l'État, ou ce qui est moins encore, au Parti.

Ici, M. Durtain risque une audacieuse prophétie : « Les frontières de la religion léniniste se stabiliseront comme au XVIe siècle se sont stabilisées celles de la Réforme. » Soit. Mais d'abord les pays réformés ont passablement évolué depuis le XVIe siècle ; ensuite, ponr ce qui nous occnpe : combien de temps les âmes seront-elles satisfaites par un matérialisme vaguement mystique ?

Si l'expérience communiste est avant tout un fait religieux, il ne faut pas perdre de vue que toute l'Europe passe par une crise du même ordre ; le problème se poserait donc ainsi : En Rnssie, conflit aigu entre deux idéals incompatibles ; en Occident, début d'une réaction contre le laïcisme qui nous étouffe.

On ne voit pas bien ce que l'histoire des religions vient faire ici, à moins qu'elle ne serve d'excuse à l'abus du vocabulaire d'église qui, malgré les « précautions oratoires dûment prises par l'auteur », est agaçant pour ne pas dire déplacé.

A part cette réserve et une autre plus grave sur l'indulgence exagérée pour le régime soviétique, il y aurait beaucoup de bien à dire sur ce livre : observations heureuses, descriptions vivantes et pittoresques, anecdotes finement contées, rapprochements bien amenés, style alerte et entraînant.

* * *

Douillet, Joseph. — MOSCOU SANS VOILES. (Neuf ans de travail au pays des Soviets.) — Paris. — *Editions Spes*. — 1928. — 19 × 12. — 252 pp. — B. : 12 fr.

La littérature décrivant la Russie communiste varie beaucoup ; il y a les extrêmes de louange et de condamnation et, entre eux, toute la gamme des appréciations plus modérées. M. Douillet est un de ceux qui condamnent absolument tout ; son livre est une collection épouvantable de tout ce qu'il a vu de triste et de mauvais. Et il faut bien croire qu'il s'agit là de faits, et non pas d'imaginations ; l'auteur, ancien Consul de Belgique, résidait en Russie bien avant la révolution, et son récit est fondé sur une expérience

de neuf ans de travail sous le régime actuel, comme représentant ou collaborateur de plusieurs institutions internationales de secours. — Il est bon que l'on sache tout le mal qui a été fait au peuple russe pendant ces onze années, et ceux qui veulent s'instruire feront bien de lire ce livre terrible. Mais il ne peut pas donner une impression *d'ensemble* de la vie là-bas ; les horreurs qu'il raconte sont bien des réalités, mais elles n'existent pas nécessairement partout, toujours, et au même degré — car, après tout, la Russie n'a pas cessé d'être. Si l'on veut la connaître dans sa totalité vitale, il faut lire d'autres ouvrages en même temps. D. D. B.

Stépanov, Ivan. — BIELIE, KRASNIE I EVRAZIISTVO. (Les Blancs, les Rouges et l'Eurasianisme.) — Bruxelles. — 1927. — 22 × 14. — 63 pp.

Une trentaine de pages sont consacrées par l'Auteur au résumé de toute la « mirovozzriénié » (la conception du monde) des Eurasiens, qui semblent vouloir restaurer l'ancienne tradition rompue par Pierre le Grand : « Moscou — la IIIe Rome ». Ils reviennent de nouveau à l'idée du rôle messianique de la Russie, ou mieux de l'Eurasie, c'est-à-dire cette Russie future, sortie de sa « culture pravoslave », également loin de l'Europe et de l'Asie, sa forme de gouvernement soviétique, mais non socialiste, « pouvoir des travailleurs ouvriers et paysans »... Car les Eurasiens combattent, non pas la forme du pouvoir actuel, mais sa nature. »

Tout ceci ne semble pas très précis. Mais c'est surtout le chapitre traitant du rôle de l'Église orthodoxe dans cette nouvelle Eurasie, qui manque de clarté : quelle est donc cette orthodoxie, qui enseigne que, pénétrant plus profondément dans le sens de la parole : « le Royaume de Dieu est en nous », nous comprendrons qu'il ne s'agit pas des aspirations à la vie future, de l'attente de l'avenir (ce qu'on prêche ordinairement et d'où résulte une éternelle insatisfaction), mais bien de l'organisation de cette vie pour le bien commun, ce qui seul peut donner la joie et un sens à notre vie terrestre ?

Ceci n'est plus chrétien, et ne répond nullement au sentiment religieux orthodoxe. * * *

Leroux, Gaston. — L'AGONIE DE LA RUSSIE BLANCHE. — Paris. Hachette. — 1928. — 19.5 × 13. — 249 pp. — Br. : 15 francs.

« Le temps se venge de ce qu'on fait sans lui ». Les reporters, moins que les autres, échappent à ce mélancolique adage. Les jugements à l'emporte pièce d'un journaliste qui connut la Russie de 1905 nous paraissent bien hâtifs, et il faut qu'il ait un don d'observation peu ordinaire et un style très vivant pour que nous nous intéressions encore à l'actualité d'il y a vingt ans. * * *

Constantinidis, Michael. — LIFE AND WORK IN THE DIOCESE OF ATHENS. — London. St Sophia Vicarage. — (1928). — 17 × 10.5. — 27 pp. — Br. : 13 fr.

Il ne s'agit pas de raconter l'implantation du mouvement « pragmatiste » de Stockholm à Athènes : ce courant n'a jamais eu de répercussion en Grèce, et il ne pourrait pas en avoir dans l'orthodoxie. L'Auteur n'a d'autre but que de faire voir à des lecteurs anglais le développement « de la vie et des œuvres » ecclésiastiques en Grèce, sous le gouvernement du métropolite orthodoxe d'Athènes, et de réagir ainsi contre une opinion courante en Angleterre, qui voudrait encore que l'Église orthodoxe, toute poétique qu'elle soit, est décidément une affaire du passé ; qu'elle est aujourd'hui sans enthousiasme pour prêcher les intérêts et l'idéal du Christ, qu'elle n'a pas plus d'influence sur les individus que sur la société, qu'elle est une Église morte. L'Auteur a réussi pleinement à esquisser en quelques pages l'activité épiscopale et sacerdotale du vaste diocèse qui englobe avec les villes d'Athènes et du Pirée, les villages de l'Attique et les îles d'Egine et de Salamine. Il passe en revue le ministère de la parole (sermons périodiques, catéchismes d'enfants), le ministère des confessions, l'œuvre du « trésor charitable » qu'on aurait tort de prendre pour une copie de nos Conférences de S. Vincent de Paul, l'institution étant aussi vieille que l'Église, l'activité de l'orphelinat d'Athènes, des Hôtels d'Athènes et du Pirée où l'on distribue, à prix modiques, les repas aux enfants, de l'asile des vieillards et de l'hôpital des aveugles à Athènes. Il semble que le métropolite ait spécialement pris à cœur l'extension de la prédication. Depuis son intronisation, on prêche tous les dimanches et jours de fête dans les églises d'Athènes tant à la liturgie qu'à l'office du soir. Et pour engager les curés des villages à suivre cet exemple, le métropolite n'hésita pas, en 1925, à leur donner un cours d'éloquence sacrée dans son palais épiscopal. L'Auteur conclut sa brochure par trois paragraphes consacrés à diverses propagandes anti-orthodoxes en Grèce : Uniatisme, Millénarisme, Communisme.

* * *

Bardy, G. — LITTERATURE GRECQUE CHRETIENNE. — Paris. Bloud et Gay. — 1927. — 19 × 12. — 187 pp. — Br. : 10 fr. — *Collection* : Bibliothèque catholique des sciences religieuses.

Dans ce mince volume le grand public trouvera non seulement les grandes lignes de 5 siècles d'histoire littéraire, mais encore il s'étonnera de rencontrer tant d'écrivains. Il pourra juger de la richesse de ces premiers âges, car aucun auteur de quelque importance n'a été omis. Il lui sera donné également de soupçonner le travail des érudits pour rechercher les faux... en littérature, si nombreux autour des grands noms.

L'histoire littéraire est présentée en trois périodes très caractérisées ; cette triple division est, de plus, assez naturelle : toute littérature se forme d'abord, puis parvient à son apogée et enfin décline. Nulle érudition destinée à des spécialistes, mais l'exposé des résultats obtenus par les meilleurs ouvriers en la matière : ce qui ne fait pourtant pas de l'ouvrage une simple compilation. Loin de là, il a fallu un travail très personnel pour ordonner ces matériaux. Les écrivains sont esquissés rapidement, suivis d'appréciations sur la valeur doctrinale et littéraire de leurs œuvres. Les grands noms sont toujours... les mêmes ; parfois un auteur se voit élever à une meilleure place que celle à laquelle il était, jusqu'ici, habitué : tel Théodoret. Certains caractères sont inférieurs au talent... L'Introduction et chacun des trois chapitres, par quoi s'ouvrent « les Origines », « L'âge d'or », « Le cinquième siècle », apportent beaucoup de clarté,donnent en quelques pages une vue d'ensemble exacte, précise, et replacent la littérature dans tout son contexte historique. A les bien posséder, on s'explique mieux la variété des onvrages et la littérature chrétienne apparaît vraiment comme l'expression de la vie religieuse.

Le danger à traiter un sujet aussi vaste, est de tomber dans la nomenclature : certaines pages n'y ont pas échappé. Les écrits inspirés sont présentés dans l'Introduction avec une note assez sévère sur leur valeur purement littéraire. Les derniers travaux sur le Grec Biblique semblent devoir atténuer ce reproche, valable surtout pour leur... traduction latine. Pourquoi suspecter l'attribution à Sérapion de Thmuis de l'Euchologe du même nom ? Enfin, ne pourrait-on pas citer, dans une bibliographie destinée au grand public, l'ouvrage de J. Brémond : « Les Pères du Désert » ?

Ces quelques remarques ne comptent pas auprès des grands mérites de ce livre qui a résolu très bien le problème : condenser en moins de 200 pages toute l'histoire de la littérature grecque chrétienne.

M. Bardy évoque, p. 164, le souvenir du grand mélode byzantin Romanos. Il y a là l'amorce d'un travail très intéressant sur les compositions liturgiques de l'Église grecque. Il serait à souhaiter que l'on reprît l'œuvre du cardinal Pitra, pour la mettre à la portée du grand public. M. Bardy rendrait par là un grand service à la cause de l'Union, pour laquelle il montre, en maints endroits, toute sa sympathie. * * *

Amann, E. — L'EGLISE DES PREMIERS SIECLES. — Paris. Bloud et Gay. — 1927. — 19 × 12. — 193 pp. — Br. : 10 fr. — *Collection* : Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses

Laissant de côté l'histoire des origines de l'Église jusqu'à la fin de l'âge apostolique (matière réservée à d'autres volumes de la même collection), l'Auteur embrasse en ces quelque 200 pages les destinées de l'Église qui entre en contact avec l'Empire païen (1re partie), et le transforme en Empire chrétien (2e partie). On nous conduit ainsi jusqu'au début du Ve siècle, pour l'Église d'Occident, jusqu'à la fin du VIIe siècle, pour l'Église p'Orient. Cette différence tient à la marche même de l'histoire dans cha-

cune des deux moitiés de l'ancien empire romain:au moment où les divers régimes barbares inaugnrent, en Occident, une nouvelle forme d'existence, les controverses christologiques, qui constituent la trame de l'histoire orientale, ne prennent fin qu'avec le IIe Concile de Constantinople, en 680. Les deux derniers chapitres sont particulièrement importants à notre point de vue, car, « bien loin de réaliser l'union, le Concile de Chalcédoine (451) sera le point de départ de séparations durables, qui donneront à la carte de l'Orient chrétien l'allure bigarrée qu'elle conserve encore aujourd'hui » (p. 166). — Nous avons ici, nerveusement condensée, la matière des leçons professées par l'Auteur à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg. Pour beaucoup, ce résumé complet et attrayant ne sera qn'un aide-mémoire ; pour d'autres, plus nombreux, il sera une excellente initiation.

Batiffol, Pierre. — SAINT GREGOIRE LE GRAND. — Paris. Gabalda. — 2e éd. — 1928. — 19 × 12. — 235 pp. — Br. : 7.50 fr. — *Collection* : « Les Saints ». —

Mgr Batiffol, l'historien sûr et objectif dont les études sur les premiers siècles du catholicisme ont tant fait pour le rapprochement des Églises nous donne un admirable portrait du grand Pape S. Grégoire. Dans son style un peu froid, mais combien précis, il nous dépeint cette admirable figure, moine et évêque, « landlord » et auteur d'innombrables lettres, apôtre de l'Angleterre, docteur mystique et ascétique, patriote de l'Empire et père de tout l'Occident ecclésiastique et civil, centre d'unité de toute l'Église. Inutile de se répandre en louanges à propos de ce livre qui est un chef-d'œuvre. Qu'on le lise.

Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici les passages essentiels du chapitre consacré à *saint Grégoire et l'Orient* (pp. 184-189).

« L'Orient vu de Rome, c'était Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Constantinople, et les provinces ecclésiastiques qui se groupaient autour de ces quatre grandes métropoles. Nous mettons à part l'Illyricum, qui relevait de Rome. En prenant possession du siège, l'évêque de Rome adressait une « épître synodique » à l'évêque de Constantinople et aux trois autres patriarches orientaux pour leur annoncer son élévation et nouer communion avec eux.. Grégoire ne fait pas difficulté de donner le premier rang à l'évêque de Constantinople et de se conformer ainsi à l'*ordo sedium* consacré par Justinien en confirmation du fameux 28e canon du Concile de Chalcédoine, si résolument repoussé par le pape saint Léon...

A charge de revanche, quand un nouveau patriarche est élu à Constantinople, on attend à Rome son épître synodique, et, tant qu'elle n'a pas été reçue, on n'a, à Rome, aucun rapport avec l'élu. Il en va de même pour les autres patriarches orientaux. Il suffit que la communion soit scellée entre le Siège apostolique et les quatre patriarches, pour qu'elle le soit avec tout l'épiscopat catholique. Le Siège apostolique répond de la foi de l'Occi-

dent, comme chacun des patriarches répond de la foi des évêques qui relèvent de lui.

La cohésion de Rome et de l'Orient byzantin serait une fédération qui n'existerait que sur le papier, si vraiment elle se réduisait à cet échange de lettres synodiques à chaque intronisation de patriarche. Le basileus est le lien qui maintient l'unité concrète de ces patriarcats d'Orient, et auprès du basileus, est accrédité un représentant de l'évêque de Rome, l'apocrisiaire : un contact constant est conservé par Rome avec la cour de Constantinople, avec le basileus. Le patriarche répond de l'ordre et de l'orthodoxie dans les patriarcats. Le Pape doit compter avec lui...

La communion une fois établie par la lettre synodique, les relations de Rome et des patriarches autres que celui de Constantinople n'ont rien que d'occasionnel ou de personnel. Saint Grégoire s'interdit d'entrer dans les difficultés que l'un ou l'autre patriarche peut avoir...

Si cependant saint Grégoire apprend que des désordres se produisent sans que l'on s'applique à les corriger, il prend sur lui d'adresser au patriarche en faute la monition fraternelle qu'il estime de son devoir et de sa compétence...

Le droit d'appel à Rome est un droit que l'Orient reconnaît. En fait, si on ne voit venir d'appelants à Rome, ni d'Alexandrie, ni d'Antioche, il en vient de Constantinople... Car... la primauté du Siège apostolique n'est pas une pure primauté d'honneur, mais est, à l'occasion, une primauté de judicature et... la compétence de l'évêque de Rome n'est pas contestée par l'évêque de Constantinople lui-même.

Quant au *principatus* hérité de saint Pierre, S. Grégoire n'en sacrifie rien. Il le revendique cependant avec le souci manifeste de n'inquiéter aucun droit par ce privilège. C'est très sensible dans ses rapports avec Alexandrie et Antioche... Mais l'humilité, sincère et habile, de saint Grégoire, ne fait pas tort au privilège de son propre siège, et nulle part nous ne voyons qu'il attribue vraiment ce privilège à d'autres sièges que le sien...

L'erreur serait grande de confondre le *principatus* que l'évêque de Rome a hérité de l'apôtre Pierre et qui lui donne sur l'Église universelle une primauté de sollicitude, de responsabilité, de pouvoir aussi et d'assistance divine, de confondre ce *principatus* avec les droits stricts de métropolitain qu'il exerce sur les évêchés suburbicaires. Le *principatus* est un secours qui entre en jeu quand on fait appel au Pape, ou quand le Pape juge son intervention opportune, nécessaire : le *principatus* n'a rien d'une centralisation organisée et imposée.

Chacun des patriarcats orientaux vit sur lui-même, pourvoit, province par province, aux vacances de siège : L'autonomie de l'épiscopat byzantin sous la main du basileus est à peu près entière, et elle est garantie par le basileus, la communion avec le catholicisme étant sauve du fait de la communion avec le Pape.

Il n'y a qu'un domaine où l'Orient reconnaît pleinement qu'il ne peut rien sans Rome, c'est celui de la foi : depuis Justinien surtout, on ne con

çoit pas, à Constantinople, qne l'on pnisse arbitrer une controverse, comme celle des Trois Chapitres, sans le concours du siège apostolique, ni que l'on puisse tenir un concile œcuménique sans le Pape. Mais le pontificat de S. Grégoire n'a vu surgir aucune grande controverse, ni réunir aucun grand concile, et donc n'a pas mis en branle l'autorité sans laquelle il est établi que l'on ne peut rien terminer. » D. D. B.

II. — Ouvrages Divers.

de Grandmaison Léonce. — LE DOGME CHRETIEN. Sa nature, ses formules, son développement. — Paris. Beauchesne. — 1928. — 9 × 12. — VI-332 pp.

Trois séries d'articles du P. de Grandmaison sont ici groupées : 1° L'élasticité des formules de foi. Ses causes et ses limites. (*Etudes*, 1898, 5 et 20 août). 2° Le développement du dogme chrétien. (*Revue pratique d'Apologétique*, 1908, mai, juillet). 3° Qu'est-ce qu'un dogme ? (*Bulletin de Littérature ecclésiastique*, 1905, juillet-octobre). Sans doute, « ces fragments portent leur date et réveillent l'écho de certaines discussions du passé » (p. V), mais tonjours l'Auteur a été plus préoccnpé d'exposer objectivement l'enseignement catholique que de se laisser entraîner à des polémiques irritantes et inopérantes.

Personne, parmi ceux qui s'intéressent à l'aspect dogmatique du problème de l'Union des Églises, ne peut se dispenser d'étudier les questions fondamentales exposées ici par l'Auteur. Bien des préjugés peuvent tomber au contact de cette doctrine large, mais solide, et qui, après 30 ans, garde tout son intérêt et toute son actualité. Nous recommandons chaudement ce volume à l'attention de nos lecteurs. * * *

Cimetier, F. — POUR ETUDIER LE CODE DE DROIT CANONIQUE. — Paris. Gabalda. — 1927. — 19 × 12. — 245 pages. — Br. : 12 fr.

L'Auteur a groupé, dans un recueil documentaire, les très nombreuses réponses venues de Rome, de 1917 à 1927, pour préciser certains textes du Code, ou pour appliquer la nouvelle législation. Ces réponses sont classées non pas dans l'ordre chronologique de leur publication, mais dans l'ordre logique des Canons. On y a ajouté le texte intégral de nombreux documents publiés depuis le Code. Ce recueil rendra de grands services à tous ceux qui s'intéressent aux études de droit canonique. Ils y trouveront aussi une bibliographie judicieusement triée.

La Revue des Sciences Religieuses de Strasbourg (VIII, 1928, n. 1, p. 164-167) a donné une recension de ce volume par Mgr P. Dib. Celui-ci signale un changement apporté par Rome à une décision que M. Cimetier rapporte encore d'après un document de 1922. A cette date il fut décidé

que « en Orient, les Orientaux sont tenus de faire la communion pascale dans leur propre rite et ne peuvent satisfaire au principe pascal en communiant au rite latin (p. 143) .» En 1925, après que cette question, extrêmement importante, eut été examinée par une Commission spéciale de Cardinaux et par la Congrégation de la Propagande, le Pape approuva un décret de la congrégation de l'Église orientale rapportant la mesure prise en 1922. Mgr Dib nous donne le texte qui notifie cette législation aux communautés catholiques d'Egypte. D. A. S.

Dermenghem, Emile. — LA FRANC-MAÇONNERIE. Mémoire au Duc de Brunswick, par Joseph de Maistre. — Paris. Rieder. — 1925. — 19 × 12. — 127 pp. — *Collection* : Christianisme, 6.

Si nous parlons de cet opuscule dans *Irénikon*, ce n'est certes pas pour recommander la collection *Christianisme*. Ce ne sont pas des phrases comme celles-ci auxquelles nous voudrions souscrire : « L'illuminisme (entendez la franc-maçonnerie), peut jouer dans l'Europe devenue incrédule le rôle favorable au catholicisme qu'il remplit dans les pays hétérodoxes... Si l'occultisme en général peut rendre des services d'ordre pratique à la religion, leur union dans un même esprit peut avoir métaphysiquement un intérêt considérable » (pp. 36-37). On comprend déjà dans quel but cette brochure a été éditée. Mais le cas de De Maistre, membre de la Loge de Chambéry,ne saurait être présenté aux catholiques de nos jours comme un exemple à imiter.De Maistre fit partie des Loges à une époque où les mesures pontificales prohibitives n'avaient qu'une valeur très atténuée aux yeux des Français, le Parlement n'ayant pas voulu les enregistrer. — Ce qui nous intéresse dans le Mémoire édité intégralement par M. Dermenghen c'est le rôle que De Maistre voulait faire jouer à la franc-maçonnerie d'alors dans la question de l'Union des Églises. La franc-maçonnerie et l'Union des Églises ! Une telle conception nous semble puérile aujourd'hui, et elle ne trouverait d'ailleurs pas plus d'écho dans les Loges actuelles qu'elle n'en eut du temps de son généreux promoteur. Le « *Mémoire* » dont ls'agit fut envoyé par De Maistre en 1782, à l'occasion du« Convent général de la Maçonnerie écossaise Réformée de la Stricte observance Templière, » convoqué à Wilhelmsbach par le duc Ferdinand de Brunswick-Lunebourg, pour « mettre un peu d'ordre dans l'anarchie maçonnique ». A cette époque, De Maistre était âgé de 29 ans. Parlant du recrutement des Loges, il disait : « L'ordre deviendrait une des institutions les plus utiles à l'humanité si, toute la Maçonnerie étant divisée en trois grades.., le second (avait pour but) *la réunion des sectes chrétiennes* et l'instruction des gouvernements... (p. 84). » Mais, sans recourir à l'ouvrage de M. Dermenghem,le lecteur catholique trouvera les textes (avec quelques variantes sans grande importance), dans le volume consacré par le R. P. M. Jugie à *Joseph de Maistre et l'Eglise greco-russe* (Paris. Bonne Presse. 1922, pp.

149-152), ainsi que dans l'étude de M. G. Goyau : *La pensée religieuse de Joseph de Maistre* (Revue des Deux-Mondes, 1er mars 1921).

D. A. S.

Lavergne, C. — SYNOPSE DES QUATRE EVANGILES EN FRANÇAIS, d'après la Synopse grecque du R. P. M.-J. Lagrange. — Paris. Gabalda. — 3e éd. — 1927. — 19 × 14. — 267 pp.

Il peut sembler téméraire de découper les évangiles en plus de 500 petits morceaux, pour les recoller ensuite patiemment, non pas d'après l'ordre de chaque évangéliste, mais d'après un système chronologique établi d'avance, mettant en parallèle, en deux ou trois colonnes sur la mêmepage, les textes qui relatent le même fait ou le même discours. En écrivant la vie de Jésus, chaque évangéliste a poursuivi un but particulier, et la saveur personnelle de ces livres sublimes ne peut subsister qu'à un degré notablement affaibli dans un arrangement comme celui dont nous parlons. C'est dire qu'une *Synopse* ne peut pas nous dispenser de lire les évangiles dans leur composition littéraire originale. Mais ce désavantage mis à part, il reste toujours qu'une synopse composée selon des principes vraiment scientifiques aidera singulièrement ceux qui veulent « s'attacher aux traces de Jésus, pour le suivre année par année, mois par mois, et l'on peut dire jour par jour et heure par heure. » Elle permettra aussi d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les détails que les différents évangélistes nous ont laissés sur un épisode particulier de l'œuvre du divin Rédempteur. A ce double titre aucune bibliothèque chrétienne ne peut se dispenser de posséder un ouvrage aussi précieux. (Nous ne parlons pas de son utilité scientifique : seule une synopse grecque peut rendre de réels services scientifiques). La synopse française que nous offre le P. C. Lavergne est, sans contredit, la meilleure : établie d'après l'ordre de la Synopse grecque du R. P. Lagrange, et dans le texte français du même savant commentateur, elle présente toutes les garanties désirables de fidélité scientifique et d'orthodoxie.

D. A. S.

Pohl, Wenceslaus. — DE VERA RELIGIONE QUAESTIONES SELECTAE. — Friburgi. Herder. — 1928. — 24 × 15. — XIX-338 pp. — B. : M. 9.

Des sept traités dont se composera l'ouvrage apologétique de l'Auteur, les trois premiers, les plus généraux, nous sont donnés dans ce premier volume : De fundamentis religionis generatim spectatae. De religione generatim spectata. De revelatione in genere spectata. Dans la première partie (pp. 1-188, plus de la moitié du volume), on trouvea les questions relatives à la preuve de l'existence de Dieu, la critique Kantienne de ces preuves, le matérialisme et le panthéisme. La deuxième partie (pp. 189-267) propose l'argument traditionnel, mais en accordant une large part (pp. 233-267) à

l'histoire des religions, pour étayer la preuve du monothéisme primitif. La troisième partie (pp. 268-338) analyse, suivant l'ordre habituel, la notion, etc. de révélation, ainsi que ses critères. — Le deuxième volume nous donnera l'application de ces notions à la révélation primitive, juive et chrétienne-catholique. Le livre était prêt il y a dix ans. On aurait de la peine à le croire en voyant les notices bibliographiques, qui précèdent chaque question, soigneusement tenues à jour, jusqu'à ne mentionner parfois qne les ouvrages parus dans l'espace des dix dernières années, et cela ponr des questions aussi anciennes que celle, par exemple, de la possibilité de la preuve de l'existence de Dieu. La confiance que l'Auteur inspire par ce détail, ne sera pas trompée à la lecture. Si nous nous permettons de faire remarquer que la preuve de la possibilité de la révélation des mystères surnaturels n'est pas donnée aussi longtemps qu'on n'a pas solidement établi la notion et la valeur de notre connaissance analogique de Dieu (c'est à peine si l'Auteur mentionne cette question, pp. 286-287), cette critique de détail ne nous empêchera pas de recommander chaudement cet ouvrage excellent, et de souhaiter son rapide achèvement.

D. A. S.

Nivard, Marcellus. — ETHICA. — Paris. Beauchesne. — 1928. — 23 × 14.5. — XXIV-491 pp. — Br. : 50 fr.

Les éditeurs de l'œuvre posthume du P. Nivard ont eu la bonne grâce de signaler eux-mêmes les imperfections qu'ils ont laissées volontairement subsister dans le texte du Maître (pp. VI-VII). Il ne nous appartient pas de relever ici toutes celles qu'on pourrait encore y rencontrer. Ce livre, en effet, touche à trop de questions controversées, discute trop d'opinions personnelles d'Auteurs renommés, pour qu'il puisse se flatter de les avoir toutes exposées ou réfutées avec la même compétence. N'importe : nous avons ici un excellent manuel de Morale, qui nous met en contact intime aussi bien avec les thèses classiques de S. Thomas et des autres Docteurs du Moyen-Age, qu'avec les théories toutes modernes des moralistes contemporains, et les questions sociales les plus actuelles. Si on peut regretter que l'Index alphabétique ne soit pas plus complet pour les noms des Auteurs cités, on doit louer d'autre part la méthode suivie d'exposer en français des questions qui perdraient certainement de leur intérêt à être discutées en latin scolastique. D. A. S.

Thomas van Aquino. — THEOLOGISCHE SUMMA. — X. Over de Wetten. ((Ia IIae, q. 90-108). — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1928. — XVI. — 627 pp. — Br. : 45 fr.

La partie du texte de la Somme reproduite dans ce volume avec sa traduction flamande représente à peine un cinquième de la Ia IIae. C'est dire que l'entreprise est conçue sur un plan très vaste. On peut affirmer que l'ouvrage terminé, et complété (ceci est indispensable) par la série de volumes explicatifs, annoncée dans la préface du présent tome,

enrichira la littérature théologique flamande d'un monument de toute première valeur. — Le texte latin, emprunté à l'édition de Plantin (Anvers, 1575) court au bas des pages ; tandis qne la tradnction en caractères plus grands, remplit à peu près les deux tiers snpérieurs. Nous ne nous arrêterons pas à analyser le contenu de cette section de la Somme de Saint Thomas. Disons seulement que le texte néerlandais est très bien soigné. Quelques détails de latin ont été omis sans dommage ! « Ad primum sic proceditur... Praeterea... Respondeo dicendum... Ad primum ergo dicendum. » Le « Sed contra est » n'est pas toujours rendu de la même façon (cfr. q. 90, a. 4 ; q. 93, a. 4 ; q. 94, a. 1), et on ne fera pas un reproche au traducteur de cette variété, qui, dans les deux derniers cas, répond à des nuances très réelles de l'argumentation. La traduction elle-même est très fidèle, sans être servile ; la tenue littéraire de la langue donne toute satisfaction. Peu de fautes d'impression ont échappé aux correcteurs. On regrettera seulement que les renvois aux passages parallèles, qui accompagnent le texte latin, n'aient pas été complétés et revus avec un plus grand soin : ce sont des indications qui peuvent être très utiles anx chercheurs, pourvu qu'elles ne le rebutent pas par leurs inexactitudes. D. A. S.

Platenburg, Th. — ZEDENLEER. Wijsgeerige Groudslag der Zedenleer volgens de Beginselen van den H. Thomas van Aquino. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1927. — 23×16 — 172 pp. — Br. : 20 frs.

On sera reconnaissant à M. Platenburg de nous avoir donné cette Introduction générale à la morale thomiste. Toutes les questions fondamentales y sont sobrement résumées et clairement présentées, d'après l'ordre suivant : 1re Partie : La moralité subjective. 2me Partie : La moralité objective. 3me Partie : Les vertus. 4me Partie : La loi et la conscience. 5me Partie : Le devoir, le droit, la peine, le mérite. L'Auteur s'est placé au point de vue strictement philosophique : on en gardera une impression très nette de la solidité de la morale catholique. D. A. S.

Allen, Roland. — THE SPONTANEOUS EXPANSION OF THE CHURCH and the Causes which Hinder It. — London. The World Dominion Press. — 1927. — 19 × 12. — XXVII-220 pp. — Rel. : 3 s.

Il y a des problèmes qui se posent à tout missionnaire : Comment annoncer le Christ à des païens qui diffèrent *toto cœlo* de moi dans leurs habitudes de vie et de pensée ? Par où commencer ? Comment continuer ? Ces problèmes, M. Allen les a abordés avec un grand courage et une pleine franchise. Ses conclusions nous intéressent, même lorsque nous ne pouvons pas les accepter. Si le missionnaire a affaire à des nègres dans un État primitif, quand est-ce qu'ils en sauront assez pour qu'il puisse les baptiser ?

« Il semble, en effet, ridicule et profane de penser que le Christ ne sauve pas ceux qui l'appellent, parce qu'ils n'ont pas le pouvoir de saisir une doctrine intellectuelle à son sujet ». Les simples croient parce qu'ils aiment, non pas parce qu'ils comprennent — et encore leur croyance n'est-elle qu'implicite sur bien des points. Du moment donc que c'est la conversion d'âme et l'expérience religiense qui comptent, pourquoi est-ce que tous ceux qui connaissent ainsi le Christ ne le prêchent pas ? « Est-ce que quelqu'un pense sérieusement que la doctrine souffrirait réellement en fin de compte, si les Indes ou la Chine ou l'Afrique étaient inondées d'un bout à l'autre de l'enseignement d'hommes qui en sauraient assez pour dire : « J'ai prié le Seigneur, et Il m'a exaucé », « J'ai fait appel au Christ, et Il m'a sauvé de la crainte » ? Tous les chrétiens ne sont pas apôtres, prophètes ou docteurs, mais sont tous nécessairement des témoins du Christ. L'auteur veut que tous ces témoins rendent vraiment témoignage *opportune importune* et il craint que les cadres ordinaires d'une entreprise missionnaire — clergé, catéchistes, précepteurs, etc., etc. — n'entravent quelquefois l'essor du christianisme. On veut trop faire et alors on ne peut pas faire assez. « Plusieurs députations sont dans votre vérandah avant l'aube, attendant pour exposer leurs prétentions.

— Sahib, nous voulons que vous envoyiez des instituteurs à notre village. — Je regrette, mais je n'en ai pas à ma disposition. — Mais, Sahib, nous voulons tout apprendre sur le christianisme. — Je regrette, mais c'est impossible. — Mais, Sahib, nous voulons être chrétiens. — Je regrette, mais vous ne pouvez pas ! — Sahib, ne pouvons-nous pas être chrétiens ? — Non, allez-vous-en de suite. »

M. Allen ne craint pas non plus que cette expension en dehors des cadres — « expension spontanée » — produise de mauvais effets sur la morale des nouveaux convertis. Il ne faut pas imposer aux païens un code de lois qui ne leur semblerait qu'une manifestation de la culture européenne. Il n'y a que la loi du Christ : « Tu aimeras Dieu de toute ton âme... et ton voisin comme toi-même ». C'est bien là toute la loi et les prophètes, mais vraiment M. Allen s'y complaît de telle sorte qu'il refuse de voir autre chose. « Si Grand Chasseur (un Peau Rouge polygame qui tua ses femmes afin de devenir chrétien), avait appris cette loi, il l'aurait acceptée avec joie. Il aurait même essayé de la garder en aimant ses femmes, et, à mesure que le peuple progressait en science, il aurait vite accepté la doctrine que la meilleure façon de respecter la loi du Christ sur les femmes est de n'en avoir qu'une seule ». M. Allen a raison de dire que le Christ est venu pour les pécheurs et qu'on ne peut pas exiger que les néophytes soient en état de sainteté avant d'avoir reçu le Baptême. Mais si on ne peut pas exiger du néophyte une rénovation spirituelle avant son admission, il n'en va pas de même pour certaines réformes matérielles — par exemple le renvoi de femmes superflues —, réformes qui montrent déjà les bonnes dispositions spirituelles du candidat. Et c'est par les bonnes dispositions — non passives mais actives -- que la grâce opère. — L'Auteur consacre une grande partie « son ouvrage à une étude de l'organisation ecclésiastique dans les mis-

sions. Il voudrait voir partout un clergé indigène, même au prix de le voir inférieur au nôtre. Nous ne pouvons pas nier qu'un clergé indigène à formation chrétienne rudimentaire, serait pleinement accepté dans son propre milieu — tel pasteur, tel peuple ; mais d'autre part il y aurait, dans ce cas, trop de dangers de particularisme et de nationalisme.

Ces problèmes angoissants sont traités, on le voit, avec plus d'enthousiasme que de prudence. L'enthousaisme a du moins ce mérite, c'est qu'il donne l'impression d'être jeune. D. A. B.

de Morgan, Jacques. — LA PREHISTOIRE ORIENTALE. Ouvrage posthume publié par Louis Germain. — Paris. Geuthner. 1925-1927. — 28×19. — 3 vol. — XXXV-333 ; VI-438 ; VI-458 pp. — Br. : 300 fr.

Ouvrage monumental, vaste synthèse de nos connaissances sur l'origine et le développement de la civilisation, digne couronnement d'une vie toute de recherches et de découvertes précieuses, fruit de quarante années passées sur le Terrain : mission scientifique au Caucase (1886-1888), mission scientifique en Perse (1889-1891), directeur des antiquités d'Egypte (1892-1897), directeur de la Délégation en Perse (1897-1912). Ce sont surtout ces deux dernières périodes de l'activité de Jacques de Morgan qui lui ont acquis une célébrité mondiale. En Egypte, il accomplit une œuvre considérable, organisant les musées et restaurant les édifices, explorant les sites jusqu'alors négligés et prouvant, d'une manière définitive, l'existence de l'âge préhistorique pendant lequel, en Egypte comme ailleurs, les outils et les armes de pierre étaient seuls utilisés. Dès que le gouvernement français eut créé la *Délégation en Perse*, J. de Morgan fut appelé à la direction de cet important service. Les fouilles poursuivies avec activité entre 1897 et 1908, furent une suite presque ininterrompue de découvertes de premier ordre, parmi lesquelles on peut citer : la stèle de Naram-Sin, le code d'Hammourabi, la statue de la reine Niparason... — En ce qui concerne l'histoire des origines du monde et de la civilisation, cet ouvrage sera lu avec un très vif intérêt. Si l'Auteur n'a rien de bien fondé à nous présenter sur les origines de la vie ou sur l'homme tertiaire, ses hypothèses ne sont pas sans quelque appui en ce qui regarde l'homme Pléistocène. D'après l'Auteur, il y aurait eu vers la fin du Quaternaire une période diluvienne qui aurait détruit la plus grande partie de l'humanité. Quelques ilôts auraient été épargnés ainsi que toute la Sibérie : de cette dernière, l'Auteur fait sortir les tribus aryennes, celtes, phrygiennes, grecques, etc., dès l'ouverture de la porte ouralo-caspienne à la fin du Quaternaire.

Dans l'éveil de la civilisation post-diluvienne, on est très frappé du rôle prépondérant que jouent les Sémites. Les premières lueurs se font voir dans la Chaldée, où se fusionnent les Suméro (Asianques)-Akkadiens (Sémites) venus, les uns du Caucase, les autres, de l'Arabie. Ce sont ces derniers qui portent en eux l'idée religieuse et l'idée morale, sur laquelle toute

civilisation se base — l'idée du juste et de l'injuste. Il est utile de remarquer la place si importante faite par l'Auteur dans l'histoire au peuple de Dieu.

De la Chaldée et de l'Elam, les Suméro-Akkadiens émigrent en Égypte où se mêlant à un vieux fonds de races, ils sont les premiers civilisatenrs. Il est probable que la thèse de M. de Morgan sur l'influence chaldéenne en Egypte ne sera plus mise en doute, quoique des recherches nouvelles puissent y apporter des modifications.

Une des études les plus remarquables dans ces volumes est celle sur l'origine de l'emploi des métaux. L'Auteur ne fait que confirmer les traditions grecques, qui donnent la région du Caucase comme centre d'origine. Des attestations archéologiques sans nombre sont maniées par lui avec son expertise habituelle.

Livre qui intéresse tous ceux qui étudient l'histoire de l'humanité et en particulier l'histoire biblique. Les positions de l'Auteur sont si modérées, malgré des traits parfois «renanesqnes» qu'elles pourraient fournir souvent de la matière aux apologistes catholiques. D. A. B.

Tafrali, O. — LA CITE PONTIQUE DE DIONYSOPOLIS. Kali-Acra, Cavarna, Téké et Ecréné. Exploration archéologique de la côte de la mer Noire entre les caps Kali-Acra et Ecréné faite en 1920. Recherches d'histoire. Avec 16 planches. — Paris. Geuthner. — 1927. — 25.5 × 16.5. — 80 pp. — Br. : 40 fr.

Aucune des villes ou des bourgades antiques explorées par l'Auteur lors de l'expédition dont il nous livre les détails n'a joué un rôle prépondérant dans l'histoire. Les recherches décrites n'ont pas abouti à des résultats sensationnels. Et cependant on saura gré au savant consciencieux qu'est M. Tafrali de nous avoir donné cette monographie, et d'y avoir condensé tous les renseignements épars dans diverses publications savantes, concernant cette partie peu usitée du littoral de la Mer Noire. Une bibliographie très complète, un recueil de onze inscriptions grecques et latines, une bonne table alphabétique des noms, permettent aux spécialistes d'utiliser très facilement cet ouvrage. D. A. S.

Rowley, Owsley Robert. THE ANGLICAN EPISCOPATE OF CANADA AND NEWFOUNDLAND. — 1928. — 23.5 × 15. — XX-280 pp. — Rel. : S. 4.00. Br. : S. 3.00.

Très belle édition sur papier glacé, composée essentiellement de renseignements biographiques et de photographies : 1° de tous les évêques (au nombre de 81) qui ont occupé les 29 sièges épiscopaux de l'Église d'Angleterre au Canada, depuis la fondation du premier diocèse, en 1787, jusqu'à nos jours ; 2° des évêques (au nombre de 5) de l'Église d'Angleterre en Nouvelle-Zélande, depuis la fondation de cette province en 1839 ; 3° de ceux des élus à un siège épiscopal canadien, qui déclinèrent l'offre. Le tout complété par des statistiques parfois presque trop minutieuses,

et des tableaux très instructifs, pourra rendre de signalés services aux historiens ainsi qn'à tous ceux qui s'intéressent à l'état de ces Églises anglicanes lointaines. * * *

Mackay, H. F. B. — SAINTS AND LEADERS. — London. Allan. — 1928. — 22.5 × 14.5. — 255 pp. — Rel. : 6 s.

« *Saints and Leaders* », ce sont des Pères de l'Église et des chefs du mouvement anglo-catholiqne au XIXe siècle. L'Auteur, curé anglican bien connu à Londres, a réuni dans ce volnme une série délicieuse de conférences données dans son église de « *All Saints, Margaret Street* ». Les courtes esquisses sur les six « hommes du mouvement catholique », — Lowder, Dolling, Bishop King, Stanton, le P. Benson, et Frank Weston de Zanzibar, — seront d'un intérêt tout spécial pour ceux qui veulent s'instruire au sujet de ce renouveau remarquable et parfois héroïque ; mais elle présuppose déjà une certaine initiation à l'histoire du mouvement. « La religion du Dr Jonhson » (une conférence faite pour une société littéraire à Oxford) paraît dans cette série comme un hors-d'œuvre charmant. Mais le meilleur du livre, ce sont les études sur S. Cyprien, S. Jérôme, S. Ambroise et S. Athanase. Le R P. Mackay possède un remarquable talent de rendre les saints vivants et humains pour ses auditeurs. Ce n'est pas seulement par ses aperçus psychologiques, c'est par toute la mise en scène qu'il réussit à nous faire pénétrer dans le passé, comme si ces événements et ces mouvements nous étaient contemporains. Les conférences abondent en heureux rapprochements entre l'antiquité et les temps modernes, tâche qui prête facilement au mauvais goût, mais dont l'Auteur s'acquitte avec une finesse et une objectivité étonnantes : Carthage, Rome, Alexandrie, toute la psychologie de l'antiquité chrétienne redeviennent pour nous comme quelque chose de vécu et de familier. Si ce bean livre pouvait être suivi de nouvelles études sur d'autres Saints de l'âge patristique, S. Basile, S. Grégoire le Grand, S. Jean Chrysostome, S. Antoine..., que nous serions reconnaissant ! D. D. B.

FOERSLAG TILL HANDBOK FOER SVENSKA KYRKAN Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Bokfoerlag. 1962. — 19.5 × 13. — XII-402 pp. — Br. : Kr. 4.

On sait combien le Deposited Prayer Book remue les esprits en Angleterre. A l'intérieur de l'Église de Suède une agitation analogue s'élève à propos de la proposition d'un nouveau prayer-book (« *handbok* ») pour l'Église suédoise. La préface, adressée au Roi, expose la genèse du projet. Comme dans le Deposited Prayer-Book on remarque deux tendances diverses dans le « *Foerslag till Handbok* » : l'une, moderniste, se manifeste surtout dans le rituel du baptême, où on essaie d'effacer ou d'atténuer la doctrine du péché originel, comme ailleurs celle des peines éternelles ; — l'autre, litnrgique, se fait remarquer notamment dans la réintroduction

du symbole de Nicée (le prêtre aurait, aux jours de fête, le libre choix entre celui-ci et le symbole des Apôtres), dans l'introduction d'une épiclèse encharistiqne, etc. En Suède, beaucoup a été conservé des trésors liturgiques de l'Église des ancêtres : dans la messe solennelle suédo-luthérienne, on entend encore le *Kyrie*, le *Gloria*, l'Epître, l'Évangile, le *Credo*, la Préface, le *Sanctus*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei*. Signalons comme un détail curieux, unique peut-être dans l'histoire liturgique, que le *Sanctus* se chante *après* les paroles de l'institution et même *après* le *Pater* ; cet ordre a été conservé dans le nouveau projet de « *Handbok* ». Il semble certain que le projet ne sera pas adopté tel quel : ni les modernistes, ni les « orthodoxistes », les ultra-protestants, non plus que les liturgistes ne veulent consentir à le présenter *comme un projet de «Handbok» revisé*. Certains reprochent à cet essai de vouloir atténuer les doctrines du péché originel et des peines éternelles ; d'autres répliquent que sous les formules changées la doctrine reste la même ; mais alors, disent les premiers, il est suspect d'employer des paroles évasives... Somme toute, le projet de nouveau « handbok » est un point de repère dans une évolution liturgico-dogmatique : la liturgie est l'agent qui prépare la matière à recevoir la forme nouvelle : lex orandi, lex credendi. Il faut donc se réjouir que dans l'Église de Suède se prépare un renouveau liturgique qui approfondira les dogmes de l'antique tradition chrétienne. Le « *Mouvement de la Jeune Eglise* » a rajeuni l'Église de Suède ; il la considère comme un membre de l'Église une, sainte, universelle et apostolique sur la terre ; et il comprend qu'une vie chrétienne doit se nourrir d'une liturgie digne et impressionnante. Il est à souhaiter que les « *Croisés* » de la « *Jeune Eglise* » l'emportent sur les modernistes, et qu'ils mettent autant que possible leur cachet sur le nouveau « *Handbok* ». * * *

Douglas, C. E. — RESERVATION. — London. Faith Press. — s. d. — 16 × 10. — 13 pp. — Br. : 1. d. — The Booklet Library n° 78.

Un plaidoyer en faveur de la Sainte Réserve. La conclusion qui, selon l'Auteur, sortira de ce débat engagé au sein de l'Église d'Angleterre, sera que chacun pourra librement faire ce qu'il voudra. Reste à voir si la Church Assembly et le Parlement penseront de même. Quelques remarques: 1) Ce n'est certainement pas le *Credo* de Nicée 325 (sic !) que l'Église Anglicane récite « at every celebration of the Holy Communion », mais le Symbole « dit » de Nicée-Constantinople (381), augmenté d'ailleurs du *Filioque*. (p. 1). — 2) L'Église orthodoxe permet la célébration de la Liturgie tous les jours de Carême excepté le lundi, mardi, jeudi. Mais le mercredi et le vendredi elle impose la Liturgie des Présanctifiés ; le samedi, la liturgie de S. Jean Chrysostome ; le dimanche, la Liturgie de S. Basile (p. 4). — 3) Le canon 52 du Concile Quinisexte ou In Trullo dit exactement : « Tous les jours de Carême, à l'exception du samedi, du dimanche, et de l'Annonciation de Marie, il y aura la Liturgie des Présanctifiés (p. 15). — 4) Où

l'Auteur prend-il la règle : « In the West we reserve from the Sunday celebration for the rest of the week » ? (p. 6). — 5) L'argument pris à l'usage oriental de consacrer la Sainte Réserve le Jeudi Saint porte à faux. Car l'Orient « réserve » uniquement pour les malades, à l'exception de la Liturgie des Présanctifiés, pendant le Carême, mais alors précisément on réserve du dimanche pour le reste de la semaine. D. A. S.

Gore, Charles. — THE HOLY COMMUNION. The Gift : the Offering : the Fellowship. Lectures delivered in Westminster Abbey. Together with a Sermon on the Church in the World. — London Mowbray. — 1928. — 16,5 × 10,5. — 78 pp. — Br. : 1 s. 6 d.

Ce nouveau petit recueil de discours publié par le Dr Gore, contient beaucoup d'excellentes choses. Dans les trois conférences sur l'Eucharistie, il insiste sur son caractère sacramentel, (elle nous donne la grâce « *ex opere operato* », indépendamment de nos émotions du moment, et proportionnellement à nos dispositions foncières), sur son caractère sacrificiel, et sur son caractère social comme sacrement d'amour entre les membres du Christ. Il finit par dire, avec beaucoup de bon sens, que la question de la Sainte Réserve et des Dévotions Eucharistiques est tout à fait secondaire, et ne doit pas troubler les esprits anglicans au point où elle le fait actuellement. Dans son sermon sur l'*Eglise dans le monde*, il proteste contre cette tendance si répandue en Angleterre, qui veut réduire l'héroïsme et l'intransigeance du Christianisme évangélique pour être plus à la portée de la société moderne.

Mais, d'autre part, à travers les affirmations un peu vagues qui marquent, comme chez trop d'Anglicans, l'expression de ses croyances, nous pouvons entrevoir parfois un certain manque d'orthodoxie. Le Dr Gore affirme clairement que seuls le Baptême et l'Eucharistie furent institués par le Christ (p. 11); il croit que l'Eucharistie de la Cène ne fut pas une véritable communion (*nothing at that time was done for that moment*) mais seulement l'institution d'un sacrement qui recevrait sa réelle efficacité après la glorification (pp. 17-19). Il est difficile de voir exactement dans quel sens il enseigne la Présence Réelle ; chair et sang du Christ glorifié semblent être pour lui « humanité » et « vie » du Christ : les disciples « devaient assimiler comme nourriture spirituelle l'essence même, ou la substance du Christ » (pp. 25-28, 34-35, 39-40). L'Eucharistie comme sacrifice consiste en ce que notre *obsequium*, nos dispositions, nos offrandes et nos intercessions offertes au Père s'y trouvent enveloppées et absorbées dans l'unique sacrifice de l'Agneau qui nous y est rendu présent et actuel (pp. 34-38, 40, 51, etc.).

Ces remarques suffiront déjà pour justifier les réserves très formelles que nous devons faire, comme catholiques, en présence des thèses du Dr Gore, dont l'influence est très grande dans les milieux anglicans.

D. D. B.

EUGÈNE TAVERNIER

Un des grands amis des Russes et ouvrier intrépide de l'Union des Églises vient de mourir à Paris. A sa mémoire nous voulons consacrer quelques lignes écrites par M. François Veuillot.

« La réconciliation des Églises séparées avec le Siège de Pierre attira toujours la sollicitude d'Eugène Tavernier. Dès 1894, avec l'abbé Portal, il s'est attaché de tout son cœur et de toute son intelligence au problème de l'Église anglicane, et à ce titre on peut le citer comme l'un des précurseurs du mouvement qui donna naissance aux Conversations de Malines. »

« En même temps, lié depuis 1888 avec Vladimir Solovief, il s'intéressait avec une clairvoyante ardeur à la question de l'orthodoxie russe. En 1916, en traduisant du grand écrivain slave les « Trois Conversations sur la Guerre, la Morale et la Religion », il lui consacrait, sous la forme d'une introduction, toute une étude approfondie qui constitue l'émouvant portrait d'une âme magnifique. Hélas ! la mort a brisé sa plume au moment où elle burinait en l'honneur de l'abbé Portal un hommage également véridique et affectueux. »

* * *

Congrès de Constance (1).— Le thème que s'étaient proposé les universitaires catholiques allemands en se réunissant cet automne à Constance, était l'*Eglise* ; ce thème, qui est devenu un des points centraux de l'attention religieuse moderne, tant catholique que non-catholique, était envisagé au Congrès au point de vue de l'Unité de l'Occident. Les noms et les titres des conférences des participants (que nous avons donnés dans notre dernier numéro, p. 427), auraient suffi pour éveiller l'intérêt et commander l'attention, mais la valeur des conférences faites a dépassé les prévisions.

Après que le Professeur Krebs, de l'Université de Fribourg,

(1) Cf. *Irénikon* V, p. 427.

eut rappelé que, en matière d'Ecclésiologie, la première importance doit être accordée à l'idée de l'Église Corps mystique, c'est-à-dire à l'organisme qui nous a été donné d'en-haut et non société des hommes (que par conséquent il la fallait accepter telle qu'elle nous a été donnée et non telle que nous la construirions pour la fin que nous voulons atteindre). M. l'abbé Simon, professeur à l'Université de Tubingen, exposa magistralement ce que nous devons faire en matière de réunion des Églises. « Ni apostolat individuel ni prosélytisme collectif ne sont à leur place aujourd'hui, dit le sympathique professeur, car les données pour un pareil programme manquent totalement ; il s'agit bien plus de préparer le terrain, et créer les conditions préliminaires indispensables, pour qu'un jour on puisse discuter la réunion. Cette œuvre est avant tout une œuvre de charité : charité envers nous-mêmes, c'est-à-dire combien nous aurons à faire d'humbles examens de conscience pour présenter à nos frères séparés la vérité catholique sous son aspect le plus attrayant et de la façon la plus vraie ; charité envers nos frères aussi auxquels nous devrions montrer que leurs difficultés nous peinent et que nous croyons en leur parfaite et sincère bonne foi. »

« Quand l'Église d'Occident reflètera pleinement la face du Christ, quand chaque membre de cette Eglise sera devenu, par sa sainteté personnelle, un facteur vivant dans le corps mystique, alors, par nous, le Christ attirera tout à Lui et l'union se fera aussitôt dans l'Église sainte catholique et romaine. »

Le Professeur Adam, auteur d'un remarquable livre sur l'« Essence du catholicisme » prononça un éloquent plaidoyer en faveur de la reconstruction d'une Europe unie par le Christianisme et pour le culte du Christianisme. Détourné de son principe vivifiant le paganisme de nos gouvernants modernes fait que l'Europe périclite et va à sa perte ; il faut donc, pour éviter des cataclysmes faciles à prévoir, que l'on rechristianise tous les pays ; c'est là le magnifique but à atteindre par toutes les « actions catholiques » réunies.

M. Jacques Maritain, de Paris, approuve ce programme et suggère comme arme efficace dans cette lutte la philosophie néo-scholastique incomparablement puissante.

Un « libre échange d'idées », organisé un des derniers jours du

Congrès, donna l'occasion à une mise au point utile : celle-ci fut résumée par le Professeur Simon en ces mots : « Notre première tâche est d'éveiller l'intérêt pour la question de l'Union ; quand nous aurons obtenu que cette question soit réellement devenue pour tout le peuple catholique une affaire de cœur — alors le premier jalon sera posé et on pourra envisager avec confiance l'Union future, œuvre de la grâce de Dieu. »

La Semaine sociale de Milan. — Cette semaine vient de se tenir dans les locaux de l'Université ; elle avait pour sujet l'Encyclique « *Mortalium animos* » ; Les critiques avaient trouvé qu'une semaine sociale ne pouvait toucher un sujet aussi théologique que la question de l'Union des Églises. Voici ce qu'en dit, dans la « *Revue Catholique des Idées et des Faits* », Mgr Picard : « Toute semaine sociale catholique doit être théologique. Aurait-on perdu le souvenir des fameuses discussions sur la confessionalité ou aconfessionnalité des groupements économiques, sur la neutralité des œuvres humanitaires ? Or, la question posée et résolue par l'Encyclique « Mortalium animos » est précisément celle-là, mais dans toute son ampleur et toute son envergure. Les chrétiens doivent être chrétiens dans toute leur vie et toute leur activité. Et le vrai christianisme, c'est le catholicisme. Même dans les collaborations nécessaires sur les terrains profanes, avec les incroyants et les chrétiens dissidents, les catholiques doivent se souvenir et montrer qu'ils se souviennent de leur foi intransigeante et de leur appartenance à la seule véritable Église.

D'étudier l'attitude officielle de l'Église à l'égard des confessions chrétiennes séparées de Rome nous apprendra à prendre nous-mêmes l'attitude qui convient à l'égard de ceux qui ne communient pas avec nous dans la foi et la vie catholiques. »

Il est clair que devant certains dangers qui se présentent du côté d'une générosité fraternelle mal entendue,il était très opportun de rappeler vigoureusement quels sont, pour les catholiques, les conditions et les facteurs essentiels de la véritable Unité religieuse. Les maîtres de la pensée catholique italienne, comme le R. P. Gemelli, franciscain, et Recteur de l'Université de Milan, comme Mgr Olgieti et comme le comte della Torre ont mis en lumière ces vérités dans quelques doctes leçons.

Le comte della Torre cita la resistance des catholiques mexicains comme un exemple magnifique d'infrangible amour de l'unité catholique. C'est qu'en effet les persécuteurs ont voulu les détacher de Rome. Mais la foi et le courage inébranlables du clergé et des laïcs firent échouer misérablement la tentative de fondation d'une Église nationale. « Nos frères du Mexique, s'est écrié le directeur de l'*Osservatore Romano*, dans un mouvement oratoire d'une superbe envolée, ont sacrifié leurs biens, leur tranquillité, leurs affections familiales, leurs écoles, leurs couvents, leurs églises: *il n'y a qu'une chose qu'ils n'ont pas sacrifiée,* la pureté et la sainteté de leur foi, l'honneur de l'Église et les conditions essentielles de la vie catholique ».

Cette fidélité à l'unité catholique fait honneur aux catholiques mexicains, et l'Action catholique italienne peut être fière d'avoir mis en lumière l'héroïsme de nos nouveaux Martyrs.

AVIS

La Table générale des Matières des cinq premiers Tomes d'*Irénikon* (Tomes I, III et V, Irénikon-Revue, — Tomes II et IV, Irénikon-Collection), paraîtra fin d'année et formera le dernier N° d'Irénikon-Collection de 1928. — Tous les abonnés à Irénikon-Collection le recevront donc gratuitement.

Il sera également joint gratuitement au premier numéro de Janvier 1929 pour tous les abonnés qui continuent leur abonnement.

Les autres peuvent se procurer ces Tables au prix de 5 frs.

A. DE L.

EXCELSIOR

Reçu divers dons : M. Simonin, avocat à Berne. — Anonyme, 120 frs. — M. Bonin, Argentine. — M. Legerot, France	300 frs.
Liste précédente : Irénikon, V, p. 351.	9.001 frs.
Total général :	9.301 frs.

Ne du Compte-chèque : Bruxelles 161.209,

Merci.

Le dernier Jugement.

En entrant dans la cathédrale de Saint-Vladimir, à Kiev, les fidèles aperçoivent, au-dessus de l'autel, la grande Madone qui tient dans ses bras l'Enfant Jésus ; elle le fait naître au monde (cf. Ir., dernier N°). En sortant de l'Église, on est saisi par un autre tableau, également dû au pinceau de V. M. Vasnietzoff, et qui représente la naissance de l'humanité à sa destination éternelle.

On sait la prédilection des orthodoxes pour les livres apocalyptiques : dans le présent tableau le talent du grand peintre s'est donné libre cours. Un grand Ange annonce au monde que l'heure suprême est arrivée, deux autres esprits célestes s'envolent vers la terre pour porter au loin la redoutable nouvelle. Assis sur son trône, le Christ Justicier montre à tous les présents le livre des saints Évangiles et la Croix rédemptrice, comme s'il voulait dire que c'est sur les deux éléments — Foi et Vie — que se fera le verdict de Dieu. Derrière le Christ, se tient la Mère de Dieu, représentée de la même façon qu'au-dessus de l'autel, tout en larmes ; elle intercède pour les pécheurs. A droite et à gauche, autour du trône, on voit : S. Jean-Baptiste et les animaux symbolisant les Évangélistes, les Prophètes et les chœurs des Anges. Des deux côtés de la porte on peut admirer la finesse des peintures qui représentent, à droite, les âmes des justes, qui montent purifiées et comme rayonnant déjà de la Vision béatifique et à gauche, le spectacle effrayant des reprouvés.

Le dessin du peintre était de faire lever les yeux vers le Christ, figure centrale du tableau ; c'est pourquoi la partie inférieure est tenue en couleurs peu voyantes, tandis que la partie supérieure est très riche ; au-dessus de l'Ange sombre du jugement, le Christ est éblouissant de clarté ; vers lui converge tout, aussi bien sur la terre que dans les cieux.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

